

HISTOIRE

DES

ROIS FRANCS.

940.1

L 385

v 1/2

cop. 2



Départ de Galswinthe.

HISTOIRE DES ROIS FRANCS.



Prise de Syracuse par les Francs.



HISTOIRE
DES
ROIS FRANCS,
par
Émile de Laveleye.
—
TOME I.



BRUXELLES
A JAMAR
ÉDITEUR



Il est d'usage qu'un auteur, lorsqu'il publie une histoire, expose la méthode qu'il a suivie pour la composer; il sied peut-être qu'à mon tour je dise quelle fut la mienne.

Un éminent écrivain avait fait les récits mérovingiens. Qui ne connaît ce beau livre où une imagination puissante, mais réglée, unie à l'érudition la plus scrupuleuse et la plus approfondie, fait revivre les hommes de ces temps reculés, peint leurs passions et leurs tendances spéciales, explique leurs actes avec cette pénétration qui rend tout saisissant et clair, parce qu'elle a tout compris, et, sans l'abus de ces détails inutiles, de ces nuances exagérées qu'on a prodigués sous prétexte de couleur locale, sait répandre sur des pages simples et vivantes la poésie sobre qui attache et l'intérêt qu'inspire l'aspect de la réalité? Qui n'a plaint le sort du jeune Merowigh, l'amant insensé de

Brunehilde, expiant par une vie de persécutions sa passion écoutée, et mourant sous les yeux de son père par la main de son fidèle Gailen? Qui ne s'est attendri à la mélancolique légende de Galswinthe, s'arrachant aux bras de sa mère, franchissant les Pyrénées, assaillie de lugubres pressentiments, et bientôt étranglée par un esclave, pour faire place à l'ambition sanguinaire de Frédégonde?

Le premier, M. Thierry a répudié les traditions officielles que se transmettaient les historiens depuis Louis XIV; le premier, il a rompu avec ce système faux qui donnait aux hommes des âges écoulés les idées et les passions des temps modernes, aux événements une couleur récente et une portée illusoire. Écartant ce voile de convention que l'adulation ou la prévention jetaient sur la vérité, il est remonté aux sources, il a interrogé les contemporains, il a rendu aux faits leur valeur propre et leur signification exacte; il a prêté aux hommes du passé leurs sentiments naturels, leur langage probable, leurs actes authentiques, et, dédaignant les travaux amoncelés d'une science mensongère, il a demandé la vérité aux souvenirs qu'avaient laissés d'eux-mêmes les siècles qu'il voulait peindre.

« Je n'ai consulté, dit-il, que des documents et des textes originaux, soit pour détailler les diverses circonstances du récit, soit pour caractériser les personnages et les populations qui y figurent. J'ai puisé si largement dans ces textes, que je me flatte d'y avoir laissé peu de chose à prendre. Les traditions nationales et les anciennes poésies populaires m'ont fourni beaucoup d'indications sur le mode d'existence, les

sentiments et les idées des hommes dans les temps et les lieux divers où je transporte le lecteur. Quant au récit, je me suis tenu aussi près qu'il m'a été possible du langage des anciens historiens, soit contemporains des faits, soit voisins de l'époque où ils ont eu lieu. »

M. Thierry nous expliquait lui-même le secret de sa méthode, les voies dans lesquelles il avait marché, l'origine de sa consciencieuse et simple originalité. J'ai suivi, autant qu'il était en moi, les exemples de ce modèle révééré; j'ai repoussé les secours trop faciles et souvent trompeurs des travaux modernes, pour m'en tenir aux sources primitives; j'ai préféré la chronique au livre d'hier, la réalité au système, la naïveté contemporaine aux dissertations savantes, aux théories brillantes et audacieuses.

Quant aux scènes qu'avait traitées M. A. Thierry, dans l'impuissance avouée de faire aussi bien ou même autrement, il ne me restait qu'à résumer ses admirables récits, ceux du moins qui rentraient dans mon sujet, tant chaque renseignement y était bien recueilli, tant chaque tradition y était bien employée, tant ces matériaux de l'érudition y étaient supérieurement mis en œuvre! L'auteur, comme il s'en félicitait à juste titre, a si largement puisé aux textes qu'il ne restait même plus à glaner là où avait passé sa plume.

Si ses études avaient embrassé toute l'époque mérovingienne, je n'aurais pas écrit ce livre; il eût été inutile, impossible. Comme elles ne contenaient que quelques peintures isolées de mœurs, quelques fragments détachés sur la vie privée de certains personnages parfois secondaires, il restait à retracer l'histoire entière des rois francs, en suivant les procédés du maître, en

adoptant franchement cette manière consacrée par plus d'un succès glorieux et durable.

A la vue du titre du présent volume, quelqu'un s'étonnera peut-être qu'il entre dans la publication de nos histoires nationales. Qu'on ne s'y trompe point pourtant; les descendants de Mérowigh se rattachent intimement à notre civilisation primitive. Aussi longtemps qu'ils représentent sur le sol gallo-romain le principe germanique, ces hommes nous appartiennent; aussi longtemps que les bandes du Nord forment au milieu des populations vaincues une colonie isolée conservant les habitudes, les sentiments, la langue de leur patrie; aussi longtemps qu'une nouvelle nationalité n'est pas née en Gaule de la fusion des races et qu'on peut distinguer clairement et au premier abord l'élément étranger qui est venu des bords du Rhin, il nous est permis de réclamer ces hommes comme nôtres, et faire le récit de leur vie est pour nous une œuvre nationale.

Ils nous appartiennent; car ils sont les frères de nos ancêtres, ils ont habité nos provinces, ils sont partis de nos villes, ils ont régné dans nos forêts. Notre terre garde encore l'empreinte de leurs pas et nos basiliques la cendre de leurs ossements.

Ils nous appartiennent; car ils ont vécu de la vie de nos pères, ils ont fraternisé avec eux, ils ont combattu les Romains sous les mêmes étendards; ils sont si bien du même sang, qu'ils ont pris pour chef le Menapien Carausius et qu'ils ont fortifié leurs bandes des guerriers de nos tribus.

Ils nous appartiennent; car ils ont transporté en Gaule nos mœurs, nos traditions, nos lois (la loi sali-

que), nos coutumes et jusqu'à nos habitudes. Ils ont parlé notre langue (1), marque incontestable de la fraternité des peuples.

C'est pourquoi au-dessous de ces mots : *Bibliothèque nationale*, nous avons pu écrire ces autres mots : *Histoire des rois francs*.

Gand, mars 1847.

(1) Les preuves n'en manquent pas. Une des plus frappantes est la chanson franque, composée en 881, dont tous les mots ont des racines appartenant à notre dialecte flamand :

Tho nam her skild, etc.

.

Sang was gesungen

Wig was begonnen, etc.

INTRODUCTION.

A l'avènement de Constantin le Grand, l'Europe est divisée en deux zones parfaitement distinctes : au nord le monde germanique, au midi le monde romain.

Échappés, dès l'époque primitive, aux profondeurs inconnues de l'Asie, deux courants de peuples s'étaient répandus sur ce continent et y avaient pris, dans la succession des âges, un caractère tranché, marqué par des oppositions profondes.

Tandis que les races blondes, errant au sein des forêts vierges, vivant de la chasse sur un sol inconquis, y avaient gardé l'éternelle jeunesse des tribus nomades, guidées seulement dans l'ordre spirituel, au milieu de la vie élémentaire de la barbarie, par les souvenirs d'un culte fondé sur l'immortalité de l'âme, et par des instincts moraux souvent élevés, parfois sublimes; les races brunes, héritières directes du développement complet de l'antique Égypte, avaient poursuivi, dans leurs progrès, l'évolution orientale, fécondé de leurs sueurs la nature partout soumise à leurs lois, couvert le bassin de la Méditerranée de cent cités opulentes, et atteint le terme de la puissance matérielle; enfin, après avoir

épuisé les formes de l'organisation politique, les raffinements de la vie sociale, les mystères des spéculations philosophiques, elles étaient tombées, avec leur civilisation assise sur un fondement vicieux et de soi dégénéral, dans l'adération de la matière déifiée, dans le scepticisme religieux et moral, dans la molle indifférence des sociétés usées, dans le désespoir de l'avenir terrestre et de l'avenir céleste, c'est-à-dire dans la mort.

Au iv^e siècle, par l'une des plus étonnantes révolutions que nous offrent les annales du genre humain, ces deux mondes, en qui tout est contraste, se rencontrent, s'entrechoquent, se pénètrent et se superposent en quelque manière. L'élément germanique et l'élément romain, c'est-à-dire l'ensemble d'idées, de sentiments, de croyances, de traditions dont le Nord et le Midi avaient vécu, dans leur isolement séculaire, se trouvent tout à coup en contact et tendent à se combiner.

A la même époque, époque mémorable dans la suite des temps, se développe un troisième ordre d'idées et de croyances empreintes d'un caractère spécial et pour ainsi dire surnaturel, une religion sublime qui semble résumer, en les purifiant, les vérités éternelles entrevues par la sagesse de l'Orient, les conceptions les plus hautes de l'Égypte, de l'Inde et de la Grèce, et qui, dans le vaste cercle de ses préceptes et de ses dogmes, présente la loi morale des relations de l'homme avec l'homme, de l'homme avec Dieu et les théories métaphysiques les plus hardies sur les mystères au sein desquels nous sommes comme engloutis : nature divine, création du monde, origine du mal, liberté humaine. Longtemps repoussé par la société civile, mais pénétrant dans ses entrailles mêmes, le christianisme s'élance enfin des catacombes, et du sable ensanglanté de l'arène monte au trône des Césars.

Déjà cependant les grandes invasions se précipitent; ce

trône va disparaître dans la destruction universelle de l'ordre antique. Alarie est aux portes de Rome, Genséric à Carthage, Attila aux champs Catalauniques. Le monde romain s'écroule sous les pas de ces hommes que pousse une force inconnue. L'Occident est remué jusqu'en ses fondements.

De même que les eaux du ciel, pénétrant dans les terres entr'ouvertes par le soc, imbibent le sillon et y font germer la moisson prochaine, ainsi les eaux vives d'une vérité plus haute, sources de lumière émanées du pays où surgit le soleil, se répandent sur l'Europe, s'infiltrèrent dans les peuples agités, vivifient à la fois les races civilisées et les races barbares, renouvellent profondément l'homme dans sa pensée intime, les institutions sociales dans leurs bases logiques, et préparent ainsi le prodigieux progrès de l'avenir.

Tels sont les grands contours que présentent les événements à cette époque de rénovation; telles sont les lignes fatales que suit la marche de l'histoire sous le souffle de la volonté toute-puissante.

Des points qui se suivent forment, dit-on, les lignes géométriques. Les points qui composent les lignes historiques sont les hommes se succédant par une génération non interrompue, guidant leur siècle ou emportés par lui, vivant de ses idées ou lui imposant les leurs; géants par le génie ou humbles atomes, tous fils innombrables de ce vaste tissu d'événements qui est la vie de l'humanité dans le temps, et que Dieu, l'ouvrier suprême, tisse dans l'éternité.

Dans la combinaison des trois principes que nous avons indiqués, quels hommes représentent le principe germanique, par quelle succession de faits, de victoires, de conquêtes parvinrent-ils à accomplir le dessein providentiel? par quelle voie, arrivèrent-ils à déposer sur le sol romain la part d'idées et de sentiments que le Nord devait fournir à la civilisation moderne? Quelle fut l'existence intime, le carac-

tère propre, l'action réelle de ces hommes destinés à un rôle si important ?

L'objet de ce livre est de répondre à ces questions.

Avant d'entrer dans les détails biographiques, avant de descendre dans les faits individuels qui nous déroberont bientôt la marche générale des choses, jetons un regard sur l'aspect d'ensemble que présente la période mérovingienne.

Lorsque Dante, après avoir franchi le seuil où meurt toute espérance, pénètre dans le royaume des douleurs, il en fait ce sombre tableau :

Quivi sospiri, pianti ed alti guai
Risonavan per l' aer senza stelle,
Perch' io al cominciar ne lagrimai.
Diverse lingue, orribili favelle,
Parole di dolore, accenti d' ira,
Voci alte e fioche, e suon di man con elle,
Facevano un tumulto il qual s' aggira
Sempre 'n quell' aria senza tempo tinta,
Come la rena quando 'l turbo spira.

Et dans ce tableau, il semble avoir exprimé l'impression d'horreur que produit l'histoire des premiers rois francs. Aucune autre, en effet, n'apporte plus de tristesse à l'âme, plus de doutes à la raison.

En voyant ce chaos de trois siècles où sans cesse triomphe le crime, où la volonté de l'homme de sang prévaut seule dans le monde, tandis que la vertu fuyant cette scène souillée prie à l'écart dans l'ombre du cloître; en suivant ces guerres civiles sans résultat, où tant d'efforts restent stériles, où tant d'hommes périssent en vain, on éprouve un accablement profond, un dégoût invincible; on se sent prêt à verser ces larmes contristées qu'arrache au voyageur des lieux sombres l'aspect de tant de misères et de crimes.

Oui! c'est bien ici l'enfer du poète florentin : soupirs, larmes et cris, langues diverses, horribles accents, gémissements de douleur, hurlements de colère, ténèbres de l'intelligence, obscurcissement du sentiment moral, effrayante tempête qui bouleverse les ruines de toutes choses, comme l'ouragan agite les grains de sable; et au-dessus de cette ombre sans limites, nul rayon vers l'orient, nulle lumière à l'horizon de l'avenir. Dans cette nuit noire où mugissent la cupidité et la vengeance, où règnent la cruauté et la haine, nulle étoile, nul espoir!... Je me trompe, l'espoir de ceux qui n'espèrent plus, l'espoir de la mort.

Aussi chez les hommes de paix et d'intelligence quelle attente de l'heure dernière! Quels désirs du sépulcre! Quelles aspirations vers le repos éternel! Quels rêves de félicité céleste! Comme ils quittent avec joie cette terre maudite où ils ne voient qu'ignorance et perversité, impuissance et orgueil! Comme ils appellent avec impatience la fin du monde, la consommation des siècles, qui doit amener enfin le règne de la justice et la réparation définitive de la nature vouée au mal depuis la chute!

Épouvantable époque, lugubre portique, sanglant vestibule du moyen âge, le cœur faiblit à le traverser et l'on recule à son aspect.

Sur un sol nouvellement conquis, deux races juxtaposées, les vaincus réduits en esclavage ou puissants dans les conseils à force de ruse et de corruption, les vainqueurs, livrés à l'orgueilleux abus d'une domination que rien ne contient et s'égorgeant entre eux sans respect pour les liens les plus sacrés, une société qui se décompose, une administration qui périclète, les rapports des hommes entre eux de jour en jour plus rares et réglés par l'arbitraire et le caprice, les notions de la justice confondues, les principes éternels du bien et du mal méconnus, violés, le règne absolu des passions brutales et égoïstes, une âpre soif

de l'or servie par une cruauté sans remords, la fraude, base de toutes les transactions publiques et privées, la foi jurée transgressée sans honte, la débauche gallo-romaine qui survit et reparaît avec ses chants, ses orgies, ses turpitudes sans nom et qui emprunte un nouveau caractère de violence aux habitudes germaniques, une superstition grossière prenant la place des dogmes sublimes et des rites poétiques du christianisme, une nuit épaisse qui s'étend dans les régions de l'intelligence, toutes les forces sociales qui se heurtent et se froissent, et au fond des monastères les âmes saintes attendant le terme de la vie dans le retranchement et la mortification. Tel est en quelques traits l'état de la Gaule sous les rois francs.

Et ces rois francs eux-mêmes que sont-ils? quelle est leur valeur? quel est leur caractère historique?

Ai-je besoin de rappeler ici Clovis égorgeant par trahison tous les chefs, ses parents, dont il convoite les trésors, Clotaire faisant brûler vif son fils Chramn, Childébert assassinant de sa main l'enfant de son frère, Chilperic, le Néron de la Gaule, comme l'appelaient les contemporains, et Frédégonde, dont le nom seul apporte avec lui je ne sais quelle vague odeur de meurtre et de sang, et qui entourée de philtres meurtriers, d'armes empoisonnées, belle d'une beauté sinistre, nous apparaît, au milieu de ses victimes, plus redoutable et plus hideuse que la Médée antique?

Qu'il me suffise d'ouvrir la vie de l'un des meilleurs d'entre eux et de citer cette page :

Sigismond avait épousé la fille de Théodoric le Grand dont il avait eu un fils nommé Sigeric; bientôt il l'avait répudiée pour prendre une femme parmi les esclaves de ses villas, ainsi que c'était la coutume des rois francs. La nouvelle reine, orgueilleuse de son élévation récente, se parait des bijoux de la fille du roi des Goths. Sigeric la rencontre et lui dit devant ses leudes assemblés : « Femme, tu n'étais

pas digne de porter sur tes épaules les vêtements qui ont appartenu à ma mère, ta maîtresse. » Pleine de rage, la femme de Sigismond lui demande vengeance. Sigismond, au repas, verse beaucoup de vin à Sigeric et l'engage à boire; puis, tandis que son fils dort alourdi par l'ivresse, il s'approche avec deux esclaves; les esclaves portaient un lacet, il le fait mettre au cou du jeune chef sans qu'il s'éveille et le fait étrangler sous ses yeux; il voit sans pâlir son enfant se débattre contre le nœud qui l'étouffe, se tordre dans la convulsion d'une affreuse agonie; sans l'arrêter il voit l'odieux supplice. Et pourtant Sigismond parut au peuple d'une piété si vraie qu'il fut canonisé.

Si de pareils récits peuvent nous émouvoir, nous qui les entendons après tant de siècles, si un tel état de choses nous épouvante, nous qui en avons vu sortir le système féodal et le moyen âge, qui pourra dire combien était désespérée l'âme des contemporains quand ils apercevaient autour d'eux ces ruines amoncelées, ces ténèbres envahissantes? Qui peut dire le découragement et la douleur des générations qui traversèrent ces lugubres années, et les angoisses de ceux qui voyaient tout s'éteindre sans espoir de voir rien renaître? De quelles larmes amères a-t-il trempé le parchemin celui qui nous a peint ces scènes du vi^e siècle? Au commencement de son cinquième livre, lassé d'avoir conté tant d'attentats inouis, tant de guerres atroces, il s'arrête et dit l'amertume dont son cœur déborde en ce style sobre et contenu qui convient à la résignation chrétienne. Ce passage du pieux évêque n'en est que plus saisissant; il nous fait entrevoir l'abîme de ses douleurs muettes. Ailleurs encore, il dit tout d'un mot : « Pas un jour sans meurtres, pas une heure sans gémissements, pas un instant sans larmes. »

Chose étrange pourtant qu'une société si profondément vouée au mal, soit née de la conquête! Les barbares, après

avoir soumis la Gaule, adoptent le christianisme, et il semble que du mélange de l'élément germanique avec l'élément chrétien un état social doit naître, plus parfait, plus régulier, plus conforme aux principes du vrai et du juste.

Quels sont en effet ces Germains? Des barbares, de vrais barbares, aux mœurs rudes et même féroces, aux idées peu développées, mais tenaces; aux sentiments violents, mais élevés; passant les heures oisives dans l'intempérance, en des plaisirs grossiers, mais à la guerre, à la chasse, d'une activité que rien ne lasse, d'une bravoure que rien n'effraye; cruels envers l'ennemi, scalpant la tête de celui qui est tombé sous leurs coups, mais fidèles envers l'hôte et considérant comme un crime le refus de l'hospitalité; querelleurs, impatientes de toute sujétion, prompts au combat, mais par cela même animés d'un vif sentiment de la dignité personnelle et de la valeur de l'homme; peu soucieux de la vie qu'ils exposent en riant, parce qu'ils ont foi en l'immortalité de l'âme et qu'ils attendent pour le brave les félicités d'un autre avenir; chastes par tempérament et par habitude, traitant la femme comme l'égal de l'époux, l'entourant de respect et lui vouant un culte religieux; pleins de séve bouillonnante et d'une jeunesse qui veut se répandre, franchir les distances, dévorer l'espace, conquérir le monde.

Ce qu'était le christianisme en ce temps de foi inspirée et de pureté primitive, combien sa morale était civilisatrice, il n'est pas besoin de le démontrer.

Encore une fois, comment ces deux éléments, qui paraissent devoir être si féconds en progrès magnifiques, ne produisent-ils que des hommes essentiellement pervers, avides d'or, altérés de sang, ivres de débauche, faisant servir les raffinements de la civilisation à satisfaire leurs passions brutales et dédaignant les enseignements qu'elle renferme pour n'y chercher qu'un aiguillon au mal?

A cette question on a répondu que les Germains n'étaient

pas tels qu'ils nous sont apparus dans la Germanie de Tacite, dans les chants de l'Edda, dans l'épopée de Nibelungen; que ce sont là peintures de poète, images embellies soit par l'enthousiasme national, soit par le désir d'humilier Rome et de la faire rougir de ses vices (1). Quant à moi, j'ai cherché ailleurs l'explication de ce problème historique.

Lorsque le Germain eut pris possession des terres conquises, il se vit au milieu d'un ordre de choses nouveau pour lui et qui dut par conséquent remuer jusqu'au fond cette nature mêlée de bien et de mal; ses instincts généreux et ardents, mais sauvages et irréflechis, se trouvèrent aux prises avec les influences d'une société depuis longtemps corrompue; toutes les tendances dépravées qui naissent du désir effréné de la possession jaillirent soudain des sources intimes de ces âmes enfantines (2), et se développèrent sans mesure, étouffant les vertus mâles que nous admirions tantôt : fière indépendance, mépris du danger, chasteté dans l'amour, sentiment de la dignité humaine. Au milieu des terres et des trésors de la conquête, une cupidité insatiable succède à la générosité insouciant qu'avait développée le régime de la propriété commune; le goût de la parure, qui semble naturel aux peuplades non civilisées, se change en une avidité de richesse que rien n'arrête, qui enfante la trahison et le meurtre, qui tue sans choix et sans pitié. Parmi les excitations sans nombre que la dépravation ro-

(1) Nous n'avons pu admettre l'opinion de M. Guizot. Tacite nous semble trop vrai dans ses peintures pour que nous puissions y voir des fictions. D'ailleurs, tous les auteurs qui ont vu les barbares au ve siècle en confirment l'exactitude. Lire principalement le *De gubernatione Dei* de SALVIEN.

(2) *Homo barbarus puer robustus* a dit Hobbes, ce mot dévoile l'âme du barbare jusque dans son fond; il en explique jusqu'aux nuances les plus fugitives. Ce trait d'analyse psychologique éclaire et résume les aperçus vagues et incomplets de l'histoire.

maine prodigue aux sens, la liberté des chefs germains d'avoir plusieurs femmes se transforme en une licence partout débordée. Au sein d'une civilisation mélangée et complexe, leurs idées se troublent et une ardeur inouïe de jouir de toutes choses s'empare d'eux; leurs sentiments élevés s'éteignent et leurs passions grossières, éveillées par tant d'appâts, s'agitent et se répandent; la dépravation de la société antique se glisse autour d'eux avec leurs ministres, leurs secrétaires, leurs patrices, leurs conseillers les plus intimes. D'autre part, le nouveau culte mal compris, les pratiques extérieures substituées à la réalisation des principes chrétiens, sont impuissants à contenir ces natures violentes, hostiles à tout frein et entraînés dans le mal avec l'emportement d'une fougue indomptable.

Une seule considération explique donc cette monstrueuse époque : le christianisme et la barbarie se rencontrèrent au sein de la société gallo-romaine. De là des siècles de luttes et de misères, de tyrannie et de perversité, de crimes et de souffrances; de là le chaos des temps mérovingiens et la longue oppression du moyen âge précédant l'âge de l'humanité affranchie et de l'ordre dans la liberté.

Pourtant une incertitude nous arrête.

Est-ce donc là l'effet que devait produire sur des peuples barbares une civilisation qui semblait appelée à les initier à une moralité plus haute, à un développement plus complet, et ne valait-il pas mieux, pour les Germains, poursuivre sous la voûte flottante des chênes leurs migrations éternelles, conservant leur saine ignorance, leur grossièreté honnête, leurs idées ébauchées, leur culte sauvage?

Peut-être; mais il fallait que la société antique se rajeunît au contact d'une sève plus généreuse, d'une vitalité plus forte; il fallait que tout fût renversé afin que tout pût renaître sur des fondements nouveaux; il fallait que les trois groupes d'idées et de sentiments, de théories et de croyan-

ces qui se partageaient le monde, vissent à se rencontrer. En un mot, il fallait que par cette funèbre épreuve se préparât la marche ascendante des peuples, et que par cette voie ensanglantée s'avancât la civilisation. On l'a dit, le progrès ressemble à ces chars immenses qui dans l'Inde portent les idoles et écrasent, pour arriver au temple, les fidèles se précipitant en foule sous leurs roues meurtrières.

Les temps mérovingiens furent les années d'expiation et de sacrifice. C'est à nous, qui approchons du but, de les étudier avec une attention compatissante, de redescendre sur ce terrain couvert de ruines, trempé de larmes et de sang, d'interroger ces martyrs ignorés, ces douleurs d'un autre âge, ces angoisses que nous ne pouvons déjà plus comprendre; il nous importe de savoir par quel sombre trajet a passé l'humanité, à quel prix elle peut faire un pas vers l'avenir; il est bon que nous voyions de près les froissements et les malheurs d'une société où règnent la violence et l'arbitraire dans les ténèbres de l'intelligence et de la moralité, afin que nous puissions apprécier à sa juste valeur l'époque présente et les bienfaits d'une civilisation fondée sur la nature et régie par la raison.

Mais pourquoi ces temps fatalement voués au mal avant les âges bénis et triomphants? Pourquoi ces générations sacrifiées à une félicité qu'elles ne verront jamais? Pourquoi ces hécatombes humaines de tant d'êtres passant dans l'iniquité et les larmes, afin que se lève un jour sur leurs tombeaux l'astre radieux de la justice et de la paix? Pourquoi cette foule périssant dans le désert, sur les sables arides du présent, sans même entrevoir dans leurs rêves la terre promise de l'avenir?

Mystères inexplicables, abîme de doutes éternels, qui osera vous interroger? qui osera pénétrer dans ces profondeurs inaccessibles de la volonté providentielle?

Infatigables chercheurs de la vérité, intrépides sondeurs

du gouffre divin, sublimes penseurs, qui envisagez sans pâlir cette immensité sans bornes, que trouvez-vous à nous répondre? Faut-il courber la tête et fermer les yeux pour fuir le vertige qui saisit l'homme aux abords de l'infini, ou faut-il, comme Rousseau (1), s'en tenir à la solennelle et froide parole de Leibnitz?

(1) Voir la lettre qu'il écrit à Voltaire le 18 août 1756, à propos de son poëme sur le désastre de Lisbonne; rien n'est plus sublime, rien n'est plus touchant; la raison s'étonne, le cœur s'attendrit.

HISTOIRE DES ROIS FRANCS.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRES EXPÉDITIONS DES FRANCS. — PREMIERS CHEFS : CARAUSIUS, SUNNON, MARKOMER. — ARBOGAST. — CHLODION. — MÆROWIGH. — CHILPERIC. — BAZINE.

240-484.

Vers la fin du iv^e siècle, au temps où déjà les Goths, passant le Danube, commençaient à envahir l'empire d'Orient, les Francs occupaient encore, au nord-ouest de la Germanie, le territoire compris entre la mer du Nord et le Mein, le Rhin et l'Elbe, contrée sauvage, couverte dans sa partie méridionale de sombres forêts de chênes et de hêtres, et qui allait se transformant en marais ou en prairies humides à mesure qu'elle s'abaissait vers l'Océan : *aut silvis horrida, aut paludibus fœda*, comme dit Tacite en deux mots qui peignent.

Quoique ce nom de Francs paraisse relativement récent dans l'histoire (1), il n'était pourtant pas celui d'un

(1) VOPISCUS, dans la vie d'Aurélien, racontant une victoire remportée par lui sur les Francs, près de Mogontiacum (Mayence) en 275, se sert pour la première fois de ce nom.

peuple nouveau venu dans l'Europe occidentale. Expriment l'idée de ce courage irréfléchi où le mépris de sa propre vie conduit nécessairement au mépris de celle des autres et où l'audace se mêle ainsi à la férocité, l'adjectif germain *frank* (1) servait à désigner une sorte de confédération imparfaite, une espèce de ligue ébauchée qu'avaient formée entre elles des peuplades de même langue et de même origine, momentanément unies par un intérêt commun. Cette union n'empêchait pas les guerres intestines de tribu à tribu, qui naissaient à chaque instant pour des causes souvent frivoles, pas plus que les liens de la nationalité ou de la famille n'empêchaient les sanglantes querelles d'homme à homme, si fréquentes parmi ces guerriers toujours armés et avides de combats; mais elle suffisait pour qu'au jour de la défense ou de l'attaque ils réunissent leurs efforts contre l'ennemi commun, les armées de Rome.

Si Tacite ne parle pas des Francs lorsqu'il énumère les différentes nations qui composaient pour lui le monde germanique, c'est que sans doute à cette époque ces tribus flottantes, tantôt alliées, tantôt divisées, n'avaient pas encore formé cette association nouvelle. Mais il décrit les plus importantes d'entre elles sous leur nom propre et nous les montre, dès le 1^{er} siècle, avec ces caractères distinctifs qui les font encore reconnaître lorsqu'elles viennent s'établir sur le sol de la Gaule.

Ce sont d'abord les Cattes, dont le pays commençait à la forêt d'Herceynie et qui habitaient les hauteurs où l'Elbe

(1) Dans l'incertitude où nous laisse encore l'imperfection des études étymologiques, on pourrait admettre que ce nom de Frank fut pris par les peuplades soumises à Rome, au moment où elles s'unirent pour secouer le joug de la domination étrangère. Ayant le sens de *libre*, ce nom aurait été alors le signe de leur indépendance reconquise. Voy. MOKK, *Mœurs des Belges*, t. 1, p. 64.

prend sa source. « Des corps plus durs, des membres ramassés, un visage menaçant, une plus grande vigueur d'âme les distinguent. Pour des Germains, ils ont beaucoup de sens et de prévoyance : ils choisissent des chefs, obéissent à ceux qu'ils ont choisis, gardent leur rang, saisissent les occasions, diffèrent leurs attaques ; ils savent se disposer le jour, se retrancher la nuit, compter la fortune parmi les chances, le courage parmi les certitudes, et, chose rare, qui n'est que l'effet de la discipline, ils se fient plus au chef qu'à l'armée. Ce peuple n'a ni maisons, ni champs, ni aucun souci ; où ils vont ils se font nourrir. Prodiges du bien d'autrui, méprisant le leur, jusqu'à ce que la vieillesse glacée les rende trop débiles pour un si mâle courage. Près des Cattes, sur les bords du Rhin, déjà fixé dans son lit et qui peut tenir lieu de frontière, habitent les Tenctères et les Usipètes.

« Près des Tenctères se trouvaient jadis les Bructères. Aujourd'hui, dit-on, des émigrants chamaves et angrivariens occupent le territoire des Bructères, lesquels ont été chassés et anéantis par une ligue des nations voisines, soit en haine de leur orgueil, soit par l'appât du butin, soit par quelque faveur des dieux pour nous ; car ils ne nous ont même pas envié le spectacle de ce combat, où plus de soixante mille de ces barbares succombèrent, non sous l'effort des armées romaines, mais, ce qui est bien plus beau, devant nous et pour le plaisir de nos yeux. Puissent demeurer et durer chez ces nations, à défaut de l'amour pour Rome, ces haines réciproques ! car, à voir comment les destinées de l'empire se pressent, la fortune ne peut pas nous offrir de faveur plus grande que les discordes de nos ennemis. »

Sombre pressentiment du danger qui menace, regard plein d'épouvante sur la décadence qui se précipite ! A l'aspect de ces populations innombrables se heurtant dans les

mystérieuses profondeurs de la Germanie, au récit de ces formidables batailles où des peuples entiers s'égorgeaient au sein de leurs âpres forêts, l'historien est saisi de tristesse et de désespoir; il voit l'empire si faible, l'antique valeur si dégénérée, les aigles si impuissantes, qu'il comprend que le jour où les barbares s'uniront dans un mouvement commun, ce jour sera le dernier de la domination romaine.

Tacite devine et prophétise déjà les grandes invasions.

Venus de l'Orient, de la Pannonie, comme disent les traditions du VI^e siècle rapportées par Grégoire de Tours, les peuples connus plus tard sous le nom générique de Francs: Cattes, Bructères, Tenctères, Sicambres, Chamaves, Angrivariens, étaient sans doute arrivés aux bords du Rhin vers l'époque où les tribus belges, s'emparant de nos provinces actuelles, refoulaient devant elles les populations celtiques mais le Rhin ne devait pas être le terme de leurs longues migrations. Leur séjour n'était qu'une halte sur cette terre qu'ils n'occupaient point par le travail; le produit de la chasse et un peu de blé que les femmes récoltaient dans les clairières des grands bois suffisaient à nourrir les familles dispersées. Ils étaient toujours prêts à quitter ces campements d'un jour. On eût dit qu'ils attendaient la chute de l'empire.

Soit par l'avidité des richesses unie au besoin d'aventures et de courses hasardeuses, soit par l'effet de cette pression inconnue des peuples asiatiques qui, s'exerçant aux limites orientales de l'Europe, se communiquait de proche en proche jusqu'aux rivages de l'Océan, les Francs tendaient sans cesse à franchir le Rhin et aspiraient à pénétrer dans la Gaule. Ses villes opulentes, sièges de la civilisation romaine, ses campagnes plus fertiles et mieux cultivées, avaient pour eux cet invincible attrait qui jadis avait conduit d'autres barbares jusqu'aux rives du Tibre. De là ces incursions sans cesse renouvelées, de là ces bandes toujours détruites et toujours renaissantes, de là cette guerre de quatre siècles

pendant lesquels la discipline des légions et une tactique supérieure parvinrent seules à arrêter l'invasion germanique déjà commencée au temps de César. Lutte permanente, série de combats sans trêve qui se renouvelaient chaque fois qu'une tribu fatiguée de repos ne trouvait pas autour d'elle d'ennemis à dépouiller, ou qu'un chef profitait de la gelée pour traverser le fleuve sur la glace et attaquer les Romains dans leurs quartiers d'hiver.

Durant ce conflit séculaire des avant-postes de l'empire méridional avec les peuplades avancées de la Germanie, le sort de celles-ci ne fut pas toujours le même pour toutes; tandis qu'une partie des tribus qui devaient prendre plus tard le nom de Francs combattait indépendante en dehors de la ligne de forts qui unissaient le Danube aux bouches du Rhin, d'autres étaient comprises dans ce cercle de fer et portaient en frémissant la domination des maîtres du monde; car elles leur payaient le tribut odieux du sang en peuplant les légions de l'élite de leur jeunesse. Au nombre de ces tribus soumises, étaient les Usipètes, les Chamaves, les Cattes et les Sicambres, qui devaient un jour régner sur toute la Gaule, et qui pouvaient se vanter d'avoir plus d'une fois fait reculer les aigles romaines.

Au temps d'Auguste, les Sicambres occupaient le territoire compris entre le Rhin à l'ouest, la Lippe au nord, la Sieg au midi, et une ligne qui unirait les sources de ces deux rivières parallèles, à l'est. Quelques auteurs prétendent même qu'ils prirent leur nom de la Sieg dont ils habitaient les bords. Au nord des Sicambres s'étendaient leurs fidèles alliés les Tencières, les Attuaires, les Bructères, les Usipètes et les Chamaves. Ces derniers, souvent confondus par les historiens romains avec les Sicambres, qu'ils absorbèrent en effet plus tard, avaient pris possession des plaines humides qui s'étendaient entre le Rhin et le lac Flevo jusqu'à la Sala. Toutes ces peuplades, d'origine commune et

semblables de mœurs, de langage, d'instinct, avaient formé dès le 1^{er} siècle, une sorte de ligue et mettaient un puissant obstacle aux progrès des armées impériales.

L'an 10 avant Jésus-Christ, ils traversent le Rhin, exterminent la cavalerie ennemie, repoussent les légions et s'emparent de l'aigle de la cinquième. Peu d'années après, ils attachent en croix et brûlent vingt centurions qui s'étaient avancés dans leurs forêts pour y lever un tribut et enrôler des guerriers, et leur chef Théoderic défend vigoureusement leur indépendance. Drusus seul parvint à les soumettre, c'est-à-dire à leur imposer un tribut; mais au retour de ses audacieuses expéditions, après avoir franchi le territoire des Frisons, des Tenctères, des Cauchs et même des Chérusques au delà du Weser, il faillit périr sous les flèches des Sicambres et des Cattes dans une vallée profonde, où les barbares, campés sur les hauteurs, le retenaient pour ainsi dire prisonnier. Leur témérité le sauva. Croyant les légions romaines déjà vaincues par la fatigue et la terreur, ils se jetèrent sur elles et furent repoussés. Découragés par ce mauvais succès, ils se retirèrent dans leur camp, où Drusus les poursuivit à son tour. Là ils se défendirent en furieux derrière leurs chariots de guerre et on vit les femmes mêmes, à défaut de traits, jeter leurs enfants mutilés à la tête des ennemis. Après la victoire, Drusus fit élever trois forts, Embda chez les Cauchs, Aliso sur la Lippe chez les Sicambres, et un troisième sur le mont Taunus, dans le pays des Cattes, postes avancés de l'empire, où l'on pouvait surveiller les mouvements des populations germaniques et se retrancher en cas de guerre. Plus de cinquante châteaux s'élevèrent le long du Rhin pour en défendre le passage.

Malgré les triomphes de Drusus, les tribus alliées s'agitaient sans cesse et menaçaient les frontières. Tibère, lassé de leur imposer vainement une paix toujours violée, se décida à employer le seul moyen qui pût plier ces peuplades

sauvages à la civilisation et au repos : c'était la déportation en masse. Il établit des colonies de Suèves chez les Ménapiens et assigna aux Sicambres des terres voisines du Rhin, où on les forçait à cultiver les champs, dans l'espoir que ce travail sédentaire adoucirait leur caractère farouche. Depuis lors le nom de Sicambre semble éteint comme nom de peuple (1). Les membres de cette tribu qui restèrent en Germanie se mêlèrent aux Chamaves de la Sala, et nous les retrouverons plus tard sous la désignation de Francs saliens. Mais, comme le vieux nom de Sicambre était glorieux parmi toutes les peuplades du Rhin, ce fut celui que préférait et dont se glorifiait le Salien même après la conquête de la Gaule.

Le moyen énergique employé par Tibère, paraît avoir calmé pour quelque temps les agitations de la Germanie. Les peuples, nominalement soumis, payaient un tribut d'hommes à l'empire, quand ils se sentaient les plus faibles; mais, toujours menaçants, ils conservaient du reste toute leur sauvage indépendance. Leurs rapports avec les Romains étaient trop peu fréquents pour que les mœurs de ceux-ci pussent influencer sur des hommes toujours en chasse ou en guerre, à qui le travail et le repos étaient odieux et qui n'attendaient que le moment favorable pour faire expier à Rome son triomphe momentané.

Aussi longtemps que le système compliqué de l'administration impériale avait rempli ses fonctions, aussi longtemps que ce chef-d'œuvre de centralisation avait suffi pour envoyer la vie et la force jusqu'aux provinces les plus éloignées, les légions accumulées en grand nombre sur les bords du Rhin avaient suffi aussi pour en défendre les passages et pour imposer la paix même aux plus remuants. Grâce aux forts

(1) Tacit. Ann. XII. 59. Ut quondam Sugambri excisi et in Gallias trajecti forent, ita Silurum nomen penitus extinguendum.

élevés dans les endroits les plus accessibles, et grâce peut-être aussi à ces divisions que les dieux protecteurs de Rome entretenaient parmi les barbares, comme dit Tacite, aucune bande germanique n'avait franchi le fleuve qu'elle n'eût aussitôt été repoussée ou massacrée. Les armées impériales n'attaquaient pas moins qu'elles ne se défendaient. Pour venger un échec passager, elles osaient souvent poursuivre les assaillants jusque dans leurs retraites; peut-être même les rêves d'une conquête complète de la Germanie survivant au génie audacieux de César, qui avait osé les concevoir, venaient-ils encore bercer l'ambition de quelques-uns de ses successeurs.

Mais vers le milieu du III^e siècle, tout changea de face. L'affaissement général de l'empire commençait à se faire sentir jusqu'à ses extrémités, et les incursions des Francs devenaient plus hardies, plus puissantes, plus fécondes en ravages; elles duraient plus longtemps et s'avançaient plus avant dans le pays; insensiblement elles prenaient le caractère d'invasions.

En 240, Aurélien les bat près de Mayence; mais quatorze ans après, sous Gallien, une de ces bandes téméraires pénètre dans la Gaule, la traverse dans toute sa longueur, passe les Pyrénées, et, se ruant à travers l'Espagne, va périr dans les sables de la Mauritanie.

Quelques années plus tard, Probus, nommé empereur, arrive à temps pour leur reprendre soixante et dix villes dont ils s'étaient emparés dans une autre incursion, fait un grand nombre de prisonniers, et les transporte à l'autre extrémité de l'empire, sur les bords du Pont-Euxin. Mais c'est en vain que tant d'obstacles les séparent de leur patrie, c'est en vain qu'ils se sentent isolés au milieu de tant de nations ennemies qui les entourent d'un réseau de fer, n'ont-ils pas leur indomptable courage et devant eux la mer, la liberté et cette mâle confiance dans leur bras, qui

ne les abandonne jamais ? Ils se saisissent de quelques vaisseaux marchands, traversent l'Hellespont, dévastent en passant les rivages de la Grèce et de l'Asie, prennent Syracuse, franchissent les colonnes d'Hercule et surmontant dans leurs frêles embarcations de la mer intérieure les fortes lames de l'Océan, débarquent en triomphe aux marais de la Batavie (1). Enfants perdus des races nouvelles, ils avaient insulté en se jouant à toutes les gloires, à tous les souvenirs de l'ancien monde ; Athènes et Troie, Syracuse et Carthage, étaient tombés devant les guerriers francs sans offrir de résistance, comme si le destin avait voulu montrer qu'ainsi devait s'écrouler la société antique devant ces peuples jeunes à qui appartenait l'avenir !

En lisant le récit de cette merveilleuse expédition, auprès de laquelle pâlit à coup sûr l'Odyssee homérique, ne croirait-on pas entendre une saga scandinave ? Ces hommes qui bravent à plaisir les flottes romaines, qui défient les éléments et renversent d'un coup de main les villes sur leur passage, ne semblent-ils pas les types des héros des Nibelungen *parcourant tant de contrées par la force de leur bras* ? La réalité grandit jusqu'à la poésie. L'histoire touche

(1) SOZIME, t. I, p. 666. VOPISCUS *in Probo*. EUMENIUS *in Panegyri*. Le savant Buccherius pense que ces Francs exilés par Probus sur les rivages du Pont-Euxin étaient des Frisons, ou qu'ils appartenaient peut-être à ceux que les Romains appelaient Sali, parce qu'ils séjournèrent sur les bords de la Sala (l'Yssel). Ce n'étaient pas des Bataves, puisque ceux-ci étaient alors soumis à l'empire. Les Frisons établis sur les côtes de l'Océan, et habitués aux dangereuses expéditions des mers du Nord, sont à peu près les seuls à qui on puisse attribuer une aussi longue navigation et qui méritent si exactement ce qu'Eumenius rapporte des exilés francs : *Nihil esse clausum pyratice temeritati, quo navigiis pateat accessus*. Quelques Bataves révoltés étaient peut-être mêlés à ces hardis pirates dont la plupart devaient faire partie des tribus établies sur les rives du lac Flevo (Zuyderzee). Voy. BUCCHERIUS, *Belgium roman.*, lib. VII, cap. 2.

à la fable. Pour retrouver un pareil exemple d'audace, il faut se rappeler ces cent cinquante chevaliers normands qui, revenant de la croisade, renversent un trône et fondent un royaume. Les races héroïques du Nord étaient seules capables de ces gigantesques entreprises.

Les défaites successives des Germains, que l'infériorité de leur nombre et la faiblesse de leurs moyens devaient nécessairement amener, ne les décourageaient pas. C'est en vain que l'empereur Constance les détruit près de Cologne, que Julien les rejette au delà du Rhin et leur enlève Cologne et les vingt lieues de pays qu'ils occupaient déjà; c'est en vain que Théodose et Jovien remportent des avantages continus et que Gratien obtient près d'Argentoratum (Strasbourg) une victoire complète; tous ces triomphes, sans doute, grossis et multipliés par la vanité des historiens romains, seules sources que nous ayons, n'empêchent pas les barbares de gagner du terrain.

Déjà dès 294 ils s'étaient emparés de la Batavie qu'ils conservèrent depuis, malgré tous les efforts des légions romaines. Voici en quelles circonstances se fit cette conquête.

Parmi toutes les destinées étranges que présente cette époque si féconde pourtant en fortunes subites et en événements singuliers, il n'en est pas, je crois, qui étonne plus que celle de Carausius.

Carausius était Ménapien; né dans une de ces cabanes qui s'élevaient sur les sables mouvants des bouches de l'Escaut, il s'était familiarisé dès son enfance avec les tempêtes et les écueils de la mer du Nord. Il était devenu par son sang-froid, son intelligence et sa force physique, le plus habile marin de ces côtes et il gagnait d'assez fortes sommes à conduire des navires au delà du détroit jusque dans les ports de la Grande-Bretagne. Rome, qui connaissait son expérience et son courage, le nomma préfet de sa flotte

dans la guerre difficile qu'elle soutenait alors contre les pirates francs. Aucun autre n'aurait pu, comme lui, éviter les dangers de ces côtes basses et de ces bancs de sable, si dangereux pendant les ouragans des nuits d'hiver (1).

Cette guerre des pirates était une guerre difficile. Animés par le récit des hardis exilés qui, revenant du Pont-Euxin, avaient insulté de près la puissance romaine, tous les marins du littoral, depuis l'Elbe jusqu'à la Ménapie, s'étaient réunis dans une ligue maritime, ayant pour but la destruction de la flotte impériale et le pillage des marchands qui trafiquaient avec la Gaule et la Bretagne. C'étaient des Cauchs, des Angles, des Warnes, des Saxons même, mais surtout des Sicambres du lac Flevo, qui tous voulaient imiter les merveilleuses aventures de leurs compagnons revenus de la mer Noire. Ces tribus, nominalement soumises à Rome à qui elles fournissaient parfois quelques auxiliaires, voyaient avec plaisir l'élite de leur jeunesse commencer la lutte contre une domination détestée et toujours contestée. Carausius, pour combattre les Francs, occupait le détroit de Bononia (Boulogne), cette ville lui servant à la fois de refuge et de centre d'opération. En plusieurs rencontres il avait battu leurs flottes et il s'était emparé d'une grande partie du butin que les pirates avaient enlevé aux vaisseaux commerçants. Mais bientôt, à tort ou à raison, les Romains l'accusèrent de ne pas déposer fidèlement entre les mains des receveurs provinciaux les dépouilles des ennemis et de frustrer le fisc impérial à son profit de ces richesses considérables; on disait même qu'il laissait échapper la plupart de ses prisonniers, qu'il chargeait d'emporter ses trésors et de les déposer en un lieu qu'il désignait. Soit que l'accusation fût fondée et que sa probité eût fléchi sous son élévation subite, soit qu'il fût

(1) Voir Eumenii *Panegyri*. Eutropius, etc. apud BUCCHERIUM.

indigné d'un soupçon soulevé par l'envie contre un homme qui défendait l'empire, il s'affranchit de la domination de Rome et se déclara indépendant, entraînant avec lui la flotte qui devait protéger la Gaule (294); il y joignit un grand nombre de navires, qu'il fit construire à la manière romaine dans les ports de la Bretagne dont il s'était rendu maître; la légion bretonne, sans doute composée d'un grand nombre d'auxiliaires barbares, se déclara pour lui; les marchands payèrent tribut pour éviter le pillage; toutes les barques franques vinrent se ranger autour de ce chef illustre et composèrent avec les vaisseaux romains qu'il commandait une flotte redoutable, rapide dans la poursuite, solide dans la défense et montée par des hommes qui maniaient avec une égale adresse et l'épée et la rame.

Toutes les forces navales qui osèrent l'attaquer furent défaites et pendant six ans il fut maître souverain, non de l'intérieur de la Bretagne, mais des deux bords de la Manche. De Bononia, sa capitale, il coupait les communications de la Gaule avec l'île bretonne, et dirigeait à son gré les barques qui partaient à la fois de toutes les tribus de la côte jusqu'à l'Elbe. Il était le dictateur maritime, le Sextus Pompée de ces pirates barbares. Les Francs de la Sala et du lac Flevo, Sicambres, Frisons, Chamaves, profitèrent de l'absence des légions pour descendre vers le sud et occuper la Batavie, les îles de l'Escaut et le nord de la Ménapie, qui forment maintenant la Zélande. Ils s'entendirent sans doute avec les habitants peu nombreux de ces terres humides; car leur soumission au Ménapien Carausius ne nous permet pas de croire qu'ils les eussent occupées en chassant la tribu de leur chef. Quant aux Bataves, Cattes d'origine, ils cédèrent volontiers à des guerriers de même origine une partie du territoire que dépeuplait chaque jour davantage la mortelle et insatiable avidité de la milice romaine, attirant sous ses aigles une jeunesse belliqueuse qui

allait mourir, en défendant l'empire, dans les sables de l'Afrique ou dans les déserts de l'Asie.

Constance, nommé César, voulut en finir avec ce chef de pirates, que Maximien n'avait pu vaincre. Il dirigea vers le nord une forte armée, et vint mettre le siège devant Bononia avant que les ennemis eussent pu apprendre son approche. La ville fut prise; mais Carausius tenait la mer et défiait les forces romaines. Constance ordonna aussitôt de réparer les débris des vaisseaux restés dans les ports de la Gaule et d'en construire autant que les bois rassemblés et le nombre des ouvriers le permettaient. Tandis qu'on faisait en toute hâte ces préparatifs de la guerre maritime, il marcha contre les Francs qui ne cessaient d'attaquer ses chantiers.

La nature du terrain rendait cette guerre difficile et périlleuse. Le sol mouvant et profondément imbibé d'eau céda sous les pas des légions; et, comme dit un historien ancien, dans ces sables à peine sortis des flots, il aurait fallu exercer le soldat à un combat naval. Constance triompha de ces obstacles et parvint à soumettre les tribus germanes. Même, s'il faut en croire l'auteur que nous suivons, « le Cauch et le Frison quittèrent leurs armes et se livrèrent à l'agriculture; ces pirates, jadis l'effroi de la Gaule, vinrent aux marchés vendre leurs troupeaux et leurs récoltes, et les barbares s'empressèrent de fournir des auxiliaires à la milice (1). » Les Francs de diverses tribus qui occupaient la Batavie furent seuls cruellement châtiés. Plusieurs milliers d'entre eux furent tués, d'autres transportés

(1) EUMENIUS, p. 211. Arat nunc Caechus et Frisius; et ille vagus, ille prædator, exercitio squalidus operatur et frequentat nundinas, pecore venali et cultor barbarus annonam laxat... et servire se militiæ nomine gratulatur.

Constantius terram Bataviam a diversis Francorum gentibus occupatam, purgavit.

dans les champs déserts des Nerviens et des Trévires, afin qu'en cultivant la terre au milieu de ces peuples déjà policés, ils pussent perdre leur férocité et leur remuant esprit d'indépendance. Soit qu'Eumenius exagère les succès de Constance, soit que, les guerriers les plus courageux tenant la mer, leurs tribus fussent plus faciles à vaincre, la soumission des Francs semble complète, mais elle ne fait que préparer leurs progrès futurs en éparpillant dans les deux Belghiques des colonies de leur nation.

Les pirates de Carausius furent plus difficiles à vaincre. La flotte romaine était prête, mais il lui manquait des matelots expérimentés, des pilotes connaissant les bancs de sable de la Manche. Malgré tous ses soins et toute son activité, Constance vit détruire ses vaisseaux par les barques légères des Germains et par les tempêtes de cette mer inhospitalière. Lassé de tant d'efforts inutiles et désespérant de vaincre, il allait accorder à Carausius une paix glorieuse et le gouvernement de la province bretonne, quand le Ménapien tomba sous le fer de son lieutenant Allectus, qui hérita de sa puissance et demeura encore en Bretagne souverain indépendant sur sa flotte jusqu'à ce que, trois ans après, Constance le défit et remit toute l'île sous la domination impériale.

Pendant que ces peuplades, ou pour mieux dire ces clans du Nord, continuaient la guerre aux frontières, d'autres bandes pénétraient jusqu'au cœur de l'empire, non comme conquérants, mais comme alliés. Depuis que Constance II avait pris des Francs à son service, les usurpateurs qui s'étaient tour à tour disputé la Gaule, avaient imité ce dangereux exemple. Afin de triompher de leurs adversaires, ils prenaient à leur solde des guerriers barbares, sans réfléchir qu'après la victoire, c'étaient les barbares qui avaient triomphé plutôt qu'eux-mêmes. Les chefs francs, Mellobald sous Gratien, Arbogast sous Valentinien,

furent les vrais maîtres de la Gaule. Semblable à la flamme par la force du corps et la vigueur de son génie, comme dit Suidas, Arbogast gouvernait en maître absolu. « Le prince Valentinien, renfermé à Vienne dans l'intérieur de son palais et presque réduit au-dessous de la condition de simple particulier, le soin des affaires militaires était livré à des soldats francs et les affaires civiles étaient passées entre les mains d'Arbogast. Parmi tous les soldats engagés dans la milice, on n'en trouvait aucun qui osât obéir aux ordres ou aux discours particuliers du prince (1). »

Dans cette dissolution générale de la société romaine, les guerriers du Nord trouvaient à satisfaire les deux passions dominantes de leur nature à la fois mâle et puérile, comme celle de tout barbare chez qui la sensation l'emporte sur la raison, le sentiment instantané, sur la volonté réfléchie. Ils amassaient de l'or et se paraient jusqu'à l'excès de toutes les richesses qu'ils enlevaient aux vaincus; ils cherchaient les aventures difficiles et trouvaient dans les luttes sanglantes qui déchiraient les provinces romaines, un vaste champ à leur besoin d'activité guerrière, à leur soif de gloire et de domination.

Dans le contact continu des Romains, le Franc perdait vite l'extérieur grossier qu'il avait apporté des bords du Weser. Ébloui par l'aspect d'une civilisation dont il arrivait bientôt à comprendre la supériorité, il tâchait de s'y élever. Son génie souple et intelligent, sa langue difficile et compliquée, lui permettait de s'assimiler facilement un idiome plus sonore et des mœurs plus douces. Le costume qu'il adopte et où se mêlent d'une façon bizarre le faste de la Gaule et le goût rude de la Germanie, nous indique comment se fit d'abord d'une manière plus ou moins incohérente le mélange de deux ordres d'idées nouvellement mis en rapport;

(1) Sulp. Alexander, apud GREG. TURON., lib. II.

ou devine dans cette image matérielle de quelle façon le Franc se transforme insensiblement au contact de la société gallo-romaine. Voici comment le poète Sidoine Apollinaire décrit le jeune chef Sigismer : « Il marchait précédé ou suivi de chevaux couverts de pierres étincelantes ; il s'avancait à pied, paré d'une saie blanche comme du lait, brillant d'or, éblouissant de pourpre ; avec ces trois couleurs s'accordaient sa chevelure, son teint et sa peau. Les chefs qui l'entouraient étaient chaussés de fourrures. Les jambes et les genoux étaient nus. Leurs casaques élevées, étroites, bigarrées de diverses couleurs, descendaient à peine aux jarrets, et les manches ne couvraient que le haut du bras. Leurs saies vertes étaient bordées d'une bande écarlate. L'épée, pendant de l'épaule à un long baudrier, ceignait leurs flancs couverts d'un rhénone. Leurs armes étaient encore une parure. »

Certes, la différence était grande avec l'aspect que présentaient les guerriers francs des bords du Rhin ou des forêts de la Belgique. Une saie grossière leur couvre l'épaule, fixée par une agrafe ou une épine ; ils portent les fourrures des bêtes tuées à la chasse et les travaillent avec les peaux venues de l'Océan ; leurs membres rudes sont presque nus (1). Ils relèvent sur le sommet de la tête leur chevelure *rutilante*, de manière qu'elle retombe sur le front et découvre l'occiput ; une ardeur étrange brille dans leurs yeux glauques et humides ; le visage est rasé ; mais sur la lèvre supérieure deux *finés* moustaches sont peignées avec soin. Un vêtement étroit serre et dessine le haut du corps ; la courte saie laisse leur jarret à découvert et un baudrier entoure leur flanc maigre et musculeux. Ils se plaisent à lancer, à d'énormes distances, la hache à deux tranchants et à toucher le but désigné d'avance ; ils aiment à agiter leurs boucliers,

(1) TACITUS, *German.*, XVII.

à précéder dans leurs bonds rapides la *francisque* qu'ils viennent de jeter et à abattre leur ennemi d'un coup de glaive, avant qu'elle n'ait pu les atteindre. L'amour de la guerre et des armes naît dès l'enfance dans ces cœurs guerriers; s'ils sont accablés par le nombre ou par la position, la mort peut les atteindre, mais jamais la crainte; ils tombent invaincus et leur courage semble ne pas s'éteindre, même dans la mort (1).

Cette merveilleuse vaillance, qui arrache à un Romain un si éloquent éloge, ne les abandonna même pas au sein d'habitudes plus amollies et sous les dehors d'une culture déjà raffinée. Ces Francs, déjà à moitié civilisés, formaient souvent la garde impériale et étaient sans contredit les meilleurs soldats de l'empire. Nous les trouvons mêlés à toutes les révolutions qui précèdent la chute de l'empire d'Occident. Unissant à une bravoure sans égale le sentiment profond de l'honneur et de la fidélité, ils étaient préférés aux officiers romains, dont le bras était affaibli et la foi douteuse; les empereurs aimaient à se les attacher en les comblant d'honneurs et de terres; ils encombraient le palais (2) et semblaient d'avance les jeunes successeurs de ces fantômes des maîtres du monde; ils se croyaient déjà si Romains, ou plutôt ils considéraient déjà tellement la Gaule comme une proie assurée, qu'ils se chargèrent de la défendre contre les nouvelles invasions de leurs frères du Rhin, et que, comme Clovis plus tard, ils tentèrent d'arrêter les émigrations germaniques qui continuaient toujours lentement à s'avancer vers le sud.

Jusque vers la fin du iv^e siècle, à l'exception de Mellobald et d'Arbogast, qui sont, à vrai dire, des commandants

(1) SIDON. APOLLIN., *Carmen V.*

(2) Franci, quorum ea tempestate in palatio multitudo florebat. AM. MARCEL.

de la milice impériale, l'histoire ne nous dit pas quels furent les autres chefs des bandes franques. Ils sont tombés en combattant les légions; ils ont illustré leurs descendants par le souvenir de leurs exploits, chantés dans les bardits nationaux, mais leur gloire n'a pas trouvé d'écho dans le récit des historiens latins. Nous avons pu indiquer la marche des tribus, mais les noms de ceux qui les conduisaient sont restés dans l'oubli. C'est dans deux passages d'un chroniqueur, conservés par Grégoire de Tours en son histoire ecclésiastique, qu'il faut chercher quelques indications sur les premiers chefs francs.

« Beaucoup de personnes, dit Grégoire de Tours, ignorent quel fut le premier roi des Francs. Quoique Sulpice Alexandre rapporte sur eux beaucoup de choses, il ne nomme pas le premier de leurs rois et dit qu'ils avaient des ducs; il est bon cependant de rapporter ce qu'il raconte de ces derniers chefs. Après avoir dit que Maxime, usurpateur, né en Espagne et proclamé empereur par les légions de Bretagne, vers l'an 385, avait perdu tout espoir de conserver l'empire et qu'il restait dans Aquilée presque privé de tout, il ajoute : « Dans ce temps, les Francs, sous la conduite de Gennobald, Markomer et Sunnon, leurs ducs, firent une irruption dans la Germanie (province romaine sur la rive gauche du Rhin) et, passant la frontière, massacrèrent beaucoup d'habitants, ravagèrent des cantons d'une grande fertilité et portèrent l'épouvante jusqu'à Cologne. »

Aussitôt que la nouvelle de cette incursion eut été portée à Trèves, Nannenus et Quintinus, commandants de la milice, à qui Maxime avait confié l'enfance de son fils et la défense des Gaules, rassemblèrent une armée et se rendirent à Cologne; mais les barbares pillèrent les richesses des provinces et repassèrent le Rhin, laissant sur le territoire romain plusieurs des leurs prêts à recommencer le

ravage. Les Romains les combattirent avec avantage et tuèrent un grand nombre de Francs près de la forêt des Ardennes. Comme on délibérait pour savoir si, afin de profiter de la victoire, on devait passer le Rhin, Nannénus s'y refusa, sachant bien que les barbares étaient prêts à les recevoir et qu'ils seraient certainement plus forts chez eux; Quintinus et le reste de l'armée, étant d'un avis différent, Nannénus retourna à Mayence.

Quintinus passa le Rhin avec son armée près de Nivisium, arriva le deuxième jour de marche depuis le fleuve à des demeures et à de grands villages abandonnés. Les Francs, feignant d'être épouvantés, s'étaient retirés dans les bois et avaient fait des abatis sur la lisière de ces forêts, après avoir incendié toutes leurs habitations, croyant dans leur lâche sottise, ajoute le narrateur naïf qui n'apprécie pas cette tactique habile, que déployer contre ces murs leur fureur, c'était consommer la victoire. Les Francs sacrifiaient volontiers leurs cabanes de boue et de roseaux pour attirer les légions à leur poursuite et pour les exterminer ensuite au moment où ils les verraient déjà à moitié vaincues par la fatigue et le découragement. C'est en effet ce qui arriva. La nuit tomba, pleine d'embûches et d'épouvante pour les Romains; ils entendaient, au milieu du silence solennel des forêts, retentir de temps à autre les hurlements des Barbares, qui se prolongeaient sous la voûte des grands chênes, et au loin ils voyaient brûler les villages avec les provisions qui y étaient amoncelées. Le désert se faisait autour d'eux. Ils passèrent toute la nuit sous les armes. Dès les premières clartés, ils entrèrent dans les bois, guidés par Quintinus, qui espérait toujours rejoindre les Germains; mais, vers la moitié du jour, épuisés de lassitude, entièrement égarés, ils se trouvèrent arrêtés par une enceinte de fortes palissades qui s'élevaient au centre de vastes plaines marécageuses. Les ennemis, montés sur des

troncs d'arbres entassés, leur lançaient des flèches trempées dans le poison des herbes. Du haut de ces espèces de tours, ils visaient à coup sûr et abattaient les soldats comme des bêtes fauves. Une mort certaine était la suite des blessures qui n'avaient fait qu'effleurer la peau, même dans des parties du corps où les coups ne sont pas mortels.

Les Francs saisirent le moment où la déroute commençait, et se ruèrent sur les légions en poussant de grands cris dans le creux de leurs boucliers, suivant l'usage de leurs pères; les légions ne résistèrent pas un instant; les cavaliers prirent la fuite à travers les plaines qui étaient restées ouvertes; mais ils s'engagèrent dans le sol mouvant des marais et y succombèrent tous sous le poids de leurs chevaux ou sous la hache des Barbares. Les fantassins, plongés dans la fange et dégageant leurs pieds avec peine, parvinrent, mais en petit nombre, à se reformer dans les bois dont ils venaient de sortir. Héraclius, tribun de la légion Jovienne, périt avec la plupart des officiers. Quelques fugitifs se cachèrent dans les broussailles et parvinrent dans les ténèbres à se dérober à la mort. Des légions entières furent massacrées.

Quintinus avait oublié les antiques désastres de Rome, et l'ombre de Varus ne lui était pas apparue, comme à Germanicus, pour lui montrer ses plaies saignantes et sa toge souillée de la vase des marais, en lui criant : Arrête! la mort t'attend dans ces forêts.

Celui qui se chargea de venger la honte des aigles romaines, ce fut le Franc Arbogast; il désirait conserver pour lui seul le riche territoire des Gaules, dont il aspirait secrètement à devenir le souverain. Poursuivant Sunnon et Markomer, les petits rois qui avaient défait Quintinus, avec une haine de barbare, comme dit si justement l'historien qui nous sert de guide, Arbogast se rendit à Cologne dans la plus grande rigueur de l'hiver.

Il pensait qu'ainsi il pénétrerait plus facilement dans les retraites des Francs et y mettrait le feu lorsqu'ils ne pourraient plus se cacher en embuscade dans les forêts arides et dépouillées de feuilles. Il passa le Rhin avec son armée et ravagea le pays des Bructères, qui était le plus près de la rive, et un village habité par les Chamaves, sans que personne se montrât, si ce n'est quelques Ampsuares et quelques Cattes, commandés par Markomer, qui se tinrent sur les plus hauts sommets des collines, sans qu'on pût les atteindre (384).

La fin d'Arbogast couronna dignement la vie pleine de merveilles de ce soldat de fortune, qui se vit un moment maître souverain de l'empire d'Occident.

Il avait choisi un homme sur les épaules duquel il avait jeté la pourpre : c'était le rhéteur Eugène; et il n'en conservait pas moins le pouvoir. Ce barbare réunissait toutes les qualités du corps et de l'esprit, et il les avait toutes à un degré extrême, prudence, bravoure, force, adresse, ruse et grandeur. C'était un homme complet, un admirable type de ce que pouvait devenir le Franc développé par la civilisation. Il avait réuni des richesses immenses arrachées aux préfets impériaux ou prises aux ennemis vaincus. Autour de lui se pressaient une foule de guerriers fidèles, Romains qu'il s'était attachés par ses largesses, Francs qu'il avait séduits par son courage. Comme Wallenstein, il était adoré de son armée qu'il fascinait par le double prestige de la générosité et du génie. Placé au milieu des pâles figures de la société méridionale qui s'écroule, il forme un magnifique contraste et commande l'admiration, en nous offrant le symbole de ce que sera plus tard la race qu'il représente.

Entraînant avec lui son empereur, il descend vers l'Italie et traverse les Alpes; il voulait vaincre Théodose et devenir seul maître du monde. Théodose l'attendait au pied des Alpes Juliennes. A la première rencontre, celui-ci fut vaincu et

perdit dix mille Goths auxiliaires. Sous le nom de deux ombres d'empereurs, c'étaient déjà les barbares qui se disputaient l'empire.

Quelques jours après, Théodose offrit de nouveau la bataille; cette fois il fut vainqueur, grâce à un horrible ouragan qui soufflait à la face de l'armée d'Arbogast. Les javelots revenaient sur ceux qui les avaient lancés, tandis que ceux qui étaient dirigés contre eux arrivaient avec une force sans égale; les neiges des montagnes leur fouettaient le visage; une bise aigüe les aveuglait. La défaite fut complète, l'usurpateur Eugène fut tué. Le Franc se donna la mort (594).

Cependant Markomer et Sunnon, fiers d'avoir vaincu Quintinus et résisté à Arbogast, continuaient à s'agiter aux bords du Rhin, secouant toute domination étrangère. Le Vandale Stilicon marcha contre eux; c'était le plus habile capitaine de l'époque; par lui Théodose avait triomphé d'Arbogast; par lui l'empire, menacé de toutes parts, prolongeait encore sa chancelante existence. Voici en quels termes le poète Claudien raconte sa campagne contre les tribus franques :

« Nous n'avons pas fait entendre aux Francs la trompette menaçante, et ils se sont courbés; nous n'avons pas frappé de notre fer les Suèves, auxquels nous donnons des lois, et, qui le croirait? au son de notre clairon, la fière Germanie s'est humiliée. Seul, infatigable, Stilicon descend le Rhin depuis sa source jusqu'à l'endroit où il se partage en deux bras et jusqu'aux marais où se perd son embouchure. La célérité du général devance la rapidité des flots et la paix descend de leur source et s'étend avec les eaux du fleuve. Des noms, avant illustres, respectés, des rois enorgueillis de leur longue chevelure jaunissante (1) et que n'avaient pu

(1) CLAUDIAN., lib. I, versus 448 et seq.

. Ingentia quondam
Nomina, erinigero flavientes vertice reges.

soumettre ni les prières, ni les dons des empereurs, accourent à son ordre et craignent de l'avoir offensé par leur retard; de toutes parts, traversant le fleuve sur des barques aux voiles rapides, ils se précipitent; viennent, et le Bructère, voisin de la forêt Hercynienne, et le Cimbre, sortant de ses marécages profonds, et le gigantesque Chérusque, quittant les bords de l'Elbe.

» En si peu de temps tu remportes tant de victoires et sans verser de sang! Tu partis à la lune naissante, tu reviens avant qu'elle ne soit pleine. Tu domptes le Rhin menaçant qui courbe un front soumis. Le Saliens cultive son sillon, le Sicambre change en faux son sabre recourbé, et le voyageur, contemplant les deux rives, se demande comment le Cauch souffre en paix le troupeau du Belge paisant au delà du fleuve; comment les bestiaux du Gaulois errent sans danger jusqu'à l'Elbe dans les montagnes des Francs; comment on peut sans crainte chasser à travers les vastes silences de la forêt Hercynienne; comment notre hache peut frapper impunément les bois ensanglantés de leurs antiques religions, et les chênes séculaires, ces divinités du Barbare. »

Non-seulement les tribus se soumettent, mais elles fournissent des auxiliaires à leur vainqueur. Markomer et Sunnon sont punis, par des chaînes et non par le glaive (1). La

Ut Salius jam rura colat, flexosque Sicambri
 In falce[m] curvent gladios.
 Mediumque ingressa per Albim
 Gallia Francorum montes armenta pererrent.
 Ut procul Hercyniæ per vasta silentia sylvæ
 Venari tuto liceat, lucosque vetusta
 Religione truces, et robora numinis instar
 Barbarici, nostræ feriant impunè bipennes.

(1) Sub iudice nostro

Regia Romanus disquirat crimina carcer.

prison de Rome punit le crime des rois. Markomer supporte son exil en Étrurie; mais Sunnon, qui veut venger l'exilé, tombe sous le poignard des siens.

Sous les couleurs exagérées de cet éloge officiel on distingue encore les traits saisissants d'un tableau vrai: et les chefs aux longs cheveux qui traversent le Rhin pour faire au grand Stilicon leur soumission nominale, et le Germain qui se plie en frémissant à cette vie agricole et paisible que la civilisation veut lui imposer, et le guerrier qui, contenu par les légions, laisse les troupeaux paître l'herbe de ses collines et la cognée éclaircir ses forêts respectées. On devine toute la situation de ces peuplades soumises, sans cesse froissées dans leurs instincts, dans leurs habitudes, dans leurs croyances, dans leurs superstitions. On comprend que leurs révoltes doivent être incessantes, que la lutte ait pu durer trois siècles sans les lasser jamais, et qu'une fois Stilicon mort, ces chefs, que le cachot romain ou l'exil d'Étrurie punit de leur soif d'indépendance se relèveront sur le pavois et sur les débris de l'empire.

Grégoire de Tours ne sait de quel nom désigner ces premiers chefs des tribus franques en présence, des sources anciennes où il puise et qui les appellent tour à tour roi et duc. C'est qu'en effet ces deux mots étaient tout à fait synonymes dans l'idiome des Francs, ainsi que l'a parfaitement prouvé M. Aug. Thierry par l'étude des anciens textes. *Koning* de *Konnen*, et *Herizog*, *Heretogh* correspondent à peu près aux mots latins *dux* et *rex*, *Herizog* renfermant les deux vocables *here* (armée) et *ziehen* (conduire). C'était en effet quelque guerrier plus brave, plus habile que les autres ou illustré déjà par les exploits de ses aïeux, que la tribu choisissait pour la mener à la guerre et qui en dehors de ce commandement n'avait qu'un pouvoir très-vague et une autorité très-contestée, mais qui parvenait souvent à une certaine domination par des richesses plus grandes, une

bravoure plus reconnue et par l'habitude d'obéissance à laquelle ses guerriers se laissaient peu à peu soumettre.

Gennobald, Markomer et Sunnon étaient les herizogs des tribus des bords du Rhin. Le fabuleux Pharamond, dont l'existence n'est appuyée sur aucun document historique, aurait été herizog ou koning des tribus franques de la Meuse.

Ces tribus franques de la Meuse étaient les Saliens, *Salii*, comme les avaient appelés les Romains, les désignant par la position qu'ils occupaient sur les bords de la Sala (l'Yssel), de même qu'ils avaient nommé *Ripuarii* ceux qui à cette époque campaient aux bords du Rhin. Les Saliens n'étaient autres que les Sicambres et les Chamaves unis en une seule peuplade (1), et les Ripuarii étaient les

(1) Les preuves ne manquent point pour démontrer ce fait historique, très-important et peu remarqué jusqu'à présent.

Au baptême de Clovis, saint Remi lui adresse la mémorable parole :

Mitis depone colla, Sicamber.

Sidoine, dans son éloge de Majorianus, dit en parlant de Childeric :

Sic ripæ duplicis tumore fracto
Detonsus Vachalim bibat Sicamber.

Un savant commentateur ajoute :

Per Sicambrum Francum intelligi nemo nescit, quod e prisca Si-
camborum finibus in Gallias Franci gradum fecerint.

(BUCCHERIUS, lib. XVII.)

Ailleurs Sidoine, dans son éloge à Avitus, dit :

Tu Tuncrum, et Vachalim, Visurgin, Albim,
Francorum et penitissimas paludes
Intrares, venerantibus Sicambris.

Et Bucherius ajoute : Ipsis scilicet Francis.

Dans le même panégyrique, Sidoine raconte les mouvements de trois peuples unis, les Alemans, les Saxons et les Francs, et plus loin il félicite Avitus d'avoir mis fin à cette guerre, en domptant les Saxons, les Alemans et les Cattes ; ce dernier nom désigne évidemment

Cattes, dont le nom générique échappait aux historiens de la Gaule depuis qu'ils ne les rencontraient plus aux mêmes lieux où ils les avaient aperçus jadis.

Tandis que les Cattes restaient encore immobiles, les Sicambres commençaient à redescendre vers l'empire et quittaient peu à peu les rives de l'Yssel et les marécages du lac Flevo. Profitant des troubles de l'empire, ils s'étaient emparés de la Taxandrie, territoire correspondant à peu près au Brabant et au Limbourg actuels. Là, sans doute, ils avaient fraternisé avec les populations belges; car nous ne trouvons aucune trace de luttes entre les nouveaux venus et les anciens habitants du pays. Une origine commune, une langue semblable amena bientôt leur union; un même intérêt, la défaite des légions, devait la rendre plus étroite et plus durable.

Voici les premières notions historiques que nous puissions trouver sur les chefs de ce clan qui allait tenter la conquête de la Gaule.

« Nous lisons dans les Fastes consulaires, dit Grégoire de Tours, que Theodemer roi des Francs, fils de Ricimer, et Aschila sa mère furent massacrés. On rapporte aussi qu'alors Clodion, homme puissant et distingué dans son pays, fut roi des Francs et habitait Dispargum (Duysbourg

le même peuple que le poète appelle Francs quelques vers plus haut; ce sont les Ripuaires. En d'autres endroits il donne pour chefs aux Francs les chefs cattes et réciproquement. Les Cattes occupaient les bords du Rhin au sud des Saxons et des Thuringiens.

L'auteur de l'antique poème latin *Waltharius* emploie indifféremment *Francus* et *Sicamber*. Ces deux mots pour lui sont évidemment synonymes.

Venantius Fortunatus dit dans une de ses poésies, en parlant à Chilperic :

Cum sis progenitus de gente Sygamber (sic),
Floret in cloquio lingua latina tuo.

entre Bruxelles et Louvain, ou Diest) qui est sur la frontière du pays de Tongres. Les Romains occupaient aussi ces pays, c'est-à-dire vers le midi, jusqu'à la Loire. Au delà de la Loire, la contrée était soumise aux Goths. Les Burgundes, attachés aussi à la secte des ariens, habitaient au delà du Rhône. »

Quittant sa résidence de Dispargum, Clodion s'avance avec une armée vers le midi (442), il suit la voie militaire qui traversait le Hainaut, pénètre dans la forêt Charbonnière et s'avance jusqu'à Bavacum (Bavai), l'antique capitale des Nerviens, qui montrait les ruines récentes de son immense cirque, de ses temples, de ses bains, de ses aqueducs, les murs croülants de ses splendides édifices, l'orgueil de la Gaule septentrionale avant le passage destructeur des Vandales. Puis, après avoir envoyé des espions pour s'assurer de la faiblesse des troupes impériales, il se replie vers l'Escaut et s'empare successivement de Tornacum (Tournai) et de Cameracum (Cambrai). Le pays jusqu'à la Somme semblait soumis.

Toutes les légions étaient descendues dans les provinces méridionales de l'empire, où il fallait combattre à la fois les Vandales en Afrique et en Sicile, les Suèves en Espagne, les Huns en Illyrie et en Thrace. L'activité et le génie d'Aëtius ne pouvaient suffire à repousser tant d'ennemis. Cependant il profite d'un moment de répit, il accourt vers le nord avec Mayorien jeune encore et qui devait être empereur plus tard.

L'armée de Clodion était campée (444) sur la voie militaire qui conduisait alors d'Atrebatas (Arras) à Teruana (Térouanne) non loin du village d'Hedena, qui doit être celui qu'on appelle aujourd'hui Houdaing. Fière de ses conquêtes et comme enivrée de ses récentes victoires, elle célébrait l'union d'un noble guerrier franc avec la fille d'un de leurs chefs. La fête se déployait sur le versant

d'une colline qui penchait vers un ruisseau coulant dans le bas-fond; les chants des fiançailles barbares retentissaient. L'époux à la blonde chevelure tenant la main de la blonde fiancée, conduisait les danses germaniques, tandis que partout sur des tables grossières fumaient d'énormes plats; les guerriers étendus sur l'herbe buvaient la cervoise dans les cornes qui la versaient à grands flots. Aëtius débouche soudain au milieu de ce désordre, forme son armée en carré et arrive au pas de course. Quelques arbres renversés unissaient les deux bords de la rivière; les légions la franchissent sur ce pont improvisé et dispersent presque sans combat l'armée de Clodion. Les chars de guerre et les chariots de fête, tous les vivres ramassés, un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvait la fiancée du chef, furent les dépouilles de cette facile victoire (1).

Clodion se retira derrière l'Escaut qu'il garnit de troupes, de sorte qu'Aëtius, rappelé dans le midi, n'osa l'y poursuivre. Le pays des Nerviens et une partie de celui des Morins restèrent définitivement soumis au chef franc. Il mourut, dit-on, à Cambrai et y fut enseveli.

Mérowigh, qui était de sa race, lui succéda et parvint à conserver les conquêtes déjà faites; mais assista-t-il à la bataille des champs catalauniques? Est-il bien l'Herizog des Saliens qui combattirent contre Attila, ou le Mérowigh qu'on prétend avoir combattu dans l'armée d'Aëtius? N'est-il pas plutôt un chef de ces bandes franques à demi civilisées qui, comme Arbogast, menaient dans l'empire la vie des condottieri du moyen âge et qui défendaient la Gaule contre les nouveaux conquérants qui venaient leur ravir cette proie? Les documents nous manquent pour décider ce point historique; mais tout porte à croire que le chef des Sicambres de l'Escaut ne s'allia pas avec le Romain qui les

(1) SIDONIUS APOLLINARIS, *Majoriani Panegy.* V, 22.

avait vaincus, pour prendre part à une guerre lointaine qui ne les touchait en aucune façon.

D'après leurs calculs chronologiques, les savants du ^{xvi}^e siècle donnent dix ans de règne au Mérowigh, dont la vie restera toujours indéterminée et incertaine.

Son fils Childeric (456) lui-même flotte encore sur les limites de l'histoire et de la légende; il ne prend pied dans la réalité que par son tombeau, découvert à Tournai en 1655. Il y fut trouvé, comme l'on sait, « une pierre gravée qui représentait un homme fort beau, portant les cheveux longs séparés sur le front et rejetés en arrière, tenant un javelot de la main droite. Autour de la figure était écrit le nom de Childeric en lettres romaines. Un globe de cristal, signe de la puissance; un style avec des tablettes, des anneaux, des médailles de plusieurs empereurs, des lambeaux d'une espèce de pourpre étaient mêlés avec des ossements. »

Un seul épisode de sa vie est bien connu, et encore est-il empreint de ce caractère épique où les apparences du réel se combinent avec ce sentiment de la poésie et de la fiction qui distingue toutes les traditions germaniques.

Childeric s'abandonnait à la luxure; profitant de son autorité il abusait des femmes libres (1). Ses guerriers indignés lui ôtèrent le commandement, et dans leur indignation résolurent même de le détrôner. En ayant été averti, il prit la fuite et se dirigea vers le pays des Thoringiens pour y demander l'hospitalité; mais avant de partir, il chargea un de ses fidèles, qui lui était entièrement dévoué, d'apaiser les esprits par de douces paroles et de préparer son retour. Cet homme s'appelait Winomadus; il avait élevé Childeric, et, suivant la tradition, il l'avait délivré lui et sa mère des mains des Huns qui les avaient faits prisonniers lors de

(1) GREG. TURON., lib. II.

leur passage par le nord de la Gaule (1). Childeric donna à Winomadus un signe pour qu'il pût lui faire connaître quand il serait temps de retourner dans sa patrie; il coupa en deux une pièce d'or, de façon qu'il put en emporter la moitié et que son fidèle prit l'autre en lui disant : « Quand je vous renverrai cette moitié et que les deux parties réunies formeront la pièce entière, vous pourrez revenir en sûreté dans votre pays. » Après le départ de Childeric, les Francs appelèrent pour les commander Ægidius, maître de la milice en Gaule, habile guerrier, de tactique réfléchie et d'exécution rapide, qui parvint à réunir ainsi à l'empire, au moins nominalement, toute la Belgique première et seconde. Cela dura huit ans. Mais Winomadus excitait les guerriers à rappeler leur chef exilé, disant qu'il était honteux d'obéir à un étranger et que les animaux eux-mêmes, quoique manquant de raison, préféreraient obéir à un guide de leur espèce. Bientôt les Francs, légers de caractère et d'humeur changeante, se prirent à haïr Ægidius malgré ses talents militaires qui avaient d'abord séduit toute la tribu, et à regretter leur herizog national. Le fidèle de Childeric profita de ces dispositions pour calmer entièrement les vieilles rancunes et envoya au roi la moitié de la pièce d'or qu'il avait gardée. Childeric quitta aussitôt le roi Bizingh, qui lui avait donné l'hospitalité, et vint reprendre le commandement qu'il avait abandonné depuis huit ans.

Tandis qu'il travaillait à rétablir son autorité, Bazine, femme du chef thoringien Bizingh, vint le rejoindre; et comme Childeric lui demandait par quel motif elle venait d'un pays si éloigné, elle répondit : « J'ai reconnu ton mérite et ton courage; je suis venue pour rester avec toi; sache que, si j'avais connu dans des régions au delà des mers un homme plus brave que toi, j'aurais également demandé à partager

(1) *Epitome Franc.* cap. II, VII.

son sort. » Sans doute le barbare ne comprit pas ce qu'il y avait de simplicité sublime dans ces mots où la femme ayant la conscience de sa valeur dispose librement et fièrement de sa personne, et brave tous les dangers pour s'unir au plus fort, au plus courageux. Mais, soit qu'il fût touché de cette preuve d'amour, soit que sa vanité fût émue de l'éloge direct et naïf, il s'unit à Bazine. Il en eut un fils qu'il appela Chlodowigh, nom qui signifiait *célèbre guerrier* en langue germanique et dont on a fait Clovis d'après la forme latine.

Toujours une légende poétique se rattache à la naissance des hommes qui ont fait de grandes choses dans l'histoire; voici celle qui plane sur le berceau du conquérant de la Gaule :

« La première nuit de leur mariage, Bazine et Khilderik étaient couchés ensemble. Elle lui dit : Abstenons-nous, lève-toi; ce que tu verras dans la cour du logis tu le viendras dire à ta servante. Khilderik se leva et vit passer des bêtes qui ressemblaient à des lions, à des licornes et à des léopards. Il revint vers sa femme et lui dit ce qu'il avait vu, et sa femme lui dit : Maître, va derechef, et ce que tu verras tu le raconteras à ta servante. Khilderik sortit de nouveau et il vit passer des bêtes semblables à des ours et à des loups, et ayant raconté cela à sa femme, elle le fit sortir une troisième fois, et il vit des bêtes d'une race inférieure. Là-dessus Bazine expliqua à Khilderik sa postérité et elle engendra un fils nommé Khlovigh; celui-ci fut grand, guerrier illustre et semblable à un lion parmi les rois (1). »

Childeric ne se contenta pas de repousser Ægidius; il le suivit dans sa retraite, mena ses bandes jusqu'au centre de la Gaule dont Clodion leur avait déjà montré le chemin, et s'avança jusqu'à Orléans, tandis que les Saxons, com-

(1) CHATEAUBRIAND, *Études hist.*, t. III, p. 218.

mandés par Adovacre, prenaient la ville d'Angers. Les provinces romaines étaient inondées de barbares, et Egidius mourut en essayant de les contenir.

Le comte Paul, qui lui succéda, s'allia d'abord avec les Francs et les Saxons pour repousser les Goths qui étendaient leurs courses jusqu'en Bretagne. Mais Childeric voulut faire la guerre pour son propre compte; il tua le comte Paul, repoussa les Goths et, s'emparant d'Angers, engagea la lutte avec les Saxons. Ceux-ci attaqués en même temps par les Romains prirent la fuite et retournèrent vers le nord.

Les indications que nous donnent ici les chroniqueurs deviennent si incomplètes qu'on a peine à en saisir la suite; elles ne sont sans doute que le souvenir effacé de quelques traditions populaires. Tout ce qu'on peut en comprendre, c'est que les Francs ravagèrent les îles des Saxons et y tuèrent une grande partie des habitants; que Childeric conclut enfin un traité avec Adovacre, et qu'ils soumirent ensemble les Alemans qui avaient envahi une partie de l'Italie.

Ces courses aventureuses dont les détails ne nous sont pas exactement connus, ces guerres continuelles avec les armées qu'on appelait encore romaines et avec les autres tribus germaniques qui entouraient les Francs, eurent cependant un résultat réel et durable. Leur occupation territoriale s'était étendue vers le sud; ils avaient traversé la forêt Carbonaria, et le centre de leurs opérations s'était déplacé de Duysbourg aux environs de Tournai. Cette cité était la résidence de Childeric quand il mourut en l'an 481. Après lui, Clovis commanda les Francs Saliens, campés encore sur les deux rives de l'Escaut.

CHAPITRE II.

CLOVIS. — DÉFAITE DE SYAGRIUS. — CLOTILDE. — TOLBIAC.
— BAPTÊME. — GUERRE CONTRE LES BURGUNDES. — CONTRE
LES VISIGOTHS. — VOCLA. — MORT DES ROIS FRANCS, — TEN-
DANCES VERS L'UNITÉ.

484-511.

Au milieu de la désorganisation générale de l'empire romain, dont le système administratif avait cessé d'agir depuis l'invasion des Goths et des Burgundes, le Romain Syagrius, fils d'Ægidius, était parvenu à se former sur les bords de la Somme une espèce de domination indépendante. Avec une armée, composée en partie de barbares et de Gallo Romains, il occupait Soissons, sans doute comme chef militaire et sans exercer d'autres pouvoirs que ceux qui sont la conséquence d'un commandement militaire.

Clovis, aidé par une autre bande franque déjà établie à Cambrai sous les ordres de son parent Raynacher, s'avança vers Soissons, et, suivant la coutume germanique, envoya des messagers vers Syagrius afin de lui demander de choisir un champ de bataille. Le Romain, sans doute habitué aux

mœurs barbares, accepta ce duel et vint offrir le combat. Ses troupes ne purent résister au choc des Francs ; elles furent aussitôt mises en fuite. Plein d'épouvante, Syagrius traversa la Seine et la Loire pour se réfugier à Toulouse près d'Alaric roi des Goths, l'ennemi naturel des Germains du Nord ; mais Alaric, intimidé par les menaces de Clovis, lui livra Syagrius qui fut mis à mort secrètement et dont les richesses et le pouvoir se réunirent entre les mains de son vainqueur.

Malgré l'extension que prenait le territoire sur lequel Clovis exerçait son autorité de herizog, c'est-à-dire sur lequel il ne rencontrait aucun chef plus puissant que lui et qui ne lui obéit en temps de guerre, il n'avait encore pu s'attribuer aucun de ces pouvoirs déterminés et absolus que le système romain avait su concentrer dans la volonté de ses gouvernants et que nous sommes accoutumés à trouver compris dans l'idée de la puissance royale. Le fait du vase de Soissons caractérise trop bien jusqu'où s'étendait l'autorité du chef salien, pour que je n'en emprunte pas le récit au chroniqueur : « Dans ce temps, l'armée de Clovis pillait un grand nombre d'églises, parce qu'il était encore plongé dans un culte idolâtre. Des soldats avaient enlevé un vase d'une grandeur et d'une beauté étonnante, ainsi que le reste des ornements du saint ministère. L'évêque de cette église envoya vers lui des messagers pour lui demander que, s'il ne pouvait obtenir de recouvrer les autres vases, on lui rendit au moins celui-là. Le roi, ayant entendu ces paroles, dit au messager : « Suis-moi jusqu'à Soissons, parce que c'est là qu'on partagera tout le butin, et lorsque le sort m'aura donné ce vase, je ferai ce que le pontife demande. » Étant arrivés à Soissons, on mit au milieu de la place tout le butin, et le roi dit : « Je vous prie, mes braves guerriers, de vouloir bien m'accorder outre ma part ce vase que voici, en montrant le vase dont nous avons parlé ci-

dessus. Les plus sages répondirent aux paroles du roi : « Glorieux roi, tout ce que nous voyons est à toi; nous-mêmes nous sommes soumis à ton pouvoir. Fais donc ce qu'il te plaît; car personne ne peut résister à ta puissance. » Lorsqu'ils eurent ainsi parlé, un guerrier présomptueux, jaloux et emporté, éleva sa francisque et en frappa le vase, s'écriant : « Tu n'auras rien que ce que te donnera vraiment le sort. » A ces mots tous restèrent stupéfaits. Le roi cacha le ressentiment de cet outrage sous un air de patience. Il rendit au messager de l'évêque le vase qui lui était échu, gardant au fond du cœur une secrète colère. Un an s'étant écoulé, Clovis ordonna à tous ses guerriers de venir au Champ de Mars revêtus de leurs armes pour voir si elles étaient brillantes et en bon état. Tandis qu'il examinait tous les soldats en passant devant eux, il arriva auprès de celui qui avait frappé le vase et lui dit : « Personne n'a des armes aussi mal tenues que les tiennes; car ni ta lance, ni ton épée, ni ta hache ne sont en bon état. » Et, lui arrachant sa hache, il la jeta à terre. Le soldat s'étant baissé un peu pour la ramasser, le roi leva sa francisque et la lui abattit sur la tête en disant : « Voilà ce que tu as fait au vase à » Soissons. » Celui-ci mort, il ordonna aux autres de se retirer; cette action inspira pour lui une grande crainte. »

Je ne sais si je me trompe; mais il me semble voir dans le récit de cette scène la vie barbare avec ses caractères propres et la vraie nature de l'invasion. Le partage du butin par lots comme chez une bande de brigands; le désir du chef, respecté par quelques-uns parce qu'il a une certaine autorité, mais ce désir repoussé par le guerrier farouche parce qu'il n'est pas fondé sur un droit; la dissimulation de Clovis qui cache une atroce vengeance si longtemps méditée; la cruauté et la ruse du barbare qui ne frappe que lorsque sa victime désarmée se courbe en lui présentant l'endroit qu'il veut atteindre; d'autre part, cette condescendance aux

vœux de l'évêque, si remarquable quand on songe que les richesses dont on faisait le partage provenaient du pillage des églises, condescendance qui prenait sa source soit dans un respect involontaire pour les ministres du culte, si importants sous leurs splendides vêtements sacerdotaux et sous leurs cheveux blancs, soit dans l'arrière-pensée politique de se ménager le clergé tout-puissant dans quelques villes et qui disposait à son gré des populations gallo-romaines des campagnes.

Que cette arrière-pensée politique ne surprenne pas de la part de Clovis. Les Francs sont menteurs, dit Salvien : *Franci mendaces*. Ce mot, dont toute l'histoire mérovingienne est le sanglant commentaire, était d'une profonde vérité. L'esprit d'astuce et de ruse, uni à une intelligence élevée et prompte, développa chez le roi franc, dès qu'il se trouva mêlé aux affaires de la Gaule, ce tact des combinaisons heureuses, cette entente des moyens à choisir pour arriver à un but *per fas et nefas*, qui, durant cette époque de moralité obscurcie, était le comble de la politique. Tout en restant barbare par certains côtés, il sut apprendre des Romains dont il s'entourait l'art d'exploiter les passions et les croyances des autres, en se faisant un jeu de sa parole; il prit à la civilisation ce qu'elle avait de mauvais, c'est-à-dire la science et l'artifice qui étaient nés dans le trouble apparent des notions du bien et du mal, au milieu de ce bouleversement de tout ordre matériel, où le faible avait dû recourir à la supériorité de son esprit pour échapper à la force brutale des conquérants.

C'est par ce développement bizarre de ses facultés natives, sous l'influence romaine, qu'en toutes circonstances Clovis parvint à choisir admirablement la voie qui devait le conduire à la satisfaction de ses désirs et à l'agrandissement de sa puissance.

Après avoir régularisé jusqu'à un certain point l'occupation

de la Gaule centrale, il se hâta de retourner sur ses pas pour repousser les Germains qui, après le départ des Saliens, s'étaient établis aux environs de Tongres, et qui voulaient à leur tour entrer dans la province romaine, afin de prendre leur part des terres conquises et surtout des richesses à enlever. Clovis joue à son tour le rôle d'Arbogast; mais, plus heureux que lui, il sut arrêter le flot des émigrations germaniques qui continuait à se porter vers la Gaule. Les tribus de Tongres furent battues et contenues dans leurs limites; mais, impatientes du repos, elles n'attendaient qu'une occasion dans l'avenir pour se porter en avant. Le grand mouvement qui entraînait les peuplades barbares de l'orient vers l'occident n'était pas encore terminé; aussi longtemps que celles-ci n'eurent pas pris possession du sol par la culture et par la construction de grandes cités, elles désirèrent s'emparer de ces terres du Midi éclairées par un plus riche soleil, fertilisées par le travail de plusieurs siècles, couvertes de moissons et d'arbres fruitiers; mais leurs frères, les tribus avancées qui déjà les avaient précédés, avaient un intérêt trop puissant à défendre ce qu'ils considéraient comme leurs biens, pour ne pas repousser à tout prix les nouveaux venus.

Cette lutte de barbares qui ont déjà conquis, contre ceux qui veulent encore conquérir, est au fond la question qui se débat sous la première race et même au commencement de la seconde, et dont les guerres continuelles des rois francs entre eux, de l'Ostrasie contre la Neustrie, des maires du palais contre leurs rois, ne sont pour ainsi dire que les manifestations passagères. La grande marche des populations qu'un instinct providentiel entraîne vers le centre de la civilisation forme réellement l'unité de cette période historique. Des hommes paraissent pleins de vie et d'inspiration; libres, ils conduisent les armées, ils manient les affaires, ils semblent commander aux événements; ils

rentrent pourtant dans le mouvement général qui domine leur époque; entraînés par leurs passions, ils descendent dans le champ clos des peuples et semblent n'agir que dans les lignes providentielles tracées devant eux. C'est toujours la grande parole de Bossuet : « L'homme s'agite et Dieu le mène. »

Non content de défendre sa domination par les armes contre les peuplades de la Germanie, Clovis veut l'assurer par des relations amicales avec les autres conquérants déjà établis dans la Gaule. Il envoyait souvent des messagers chez les Goths et chez les Burgundes. C'est ainsi qu'il prit pour femme la fille d'un chef burgunde, Khlothilde ou Clotilde, soit qu'il désirât trouver un prétexte pour intervenir dans les affaires d'un royaume voisin et déjà affaibli, soit qu'il fût ému par tout ce qu'on lui disait de la merveilleuse beauté de la jeune fille.

La légende nous a conservé le détail des faits qui ont amené cette union. Le roi de Bourgogne, Gondeuch, avait eu quatre fils, Gondebald, Godeghisele, Chilperic, et Gondomer. Gondebald égorga son frère Chilperic, et ayant attaché une pierre au cou de sa femme, il la noya. Il condamna aussi à l'exil ses deux filles. La plus âgée nommée Chrona entra dans un monastère; la plus jeune était celle que Clovis désirait prendre pour femme à cause de sa sagesse et de sa beauté. « Le Gaulois Aurélien, déguisé en mendiant portant sur son dos une besace au bout d'un bâton, est chargé du message; il devait remettre à Khlothilde un anneau que lui envoyait Khlovigh, afin qu'elle eût foi dans les paroles du messager. Aurélien arrivé à la porte de la ville y trouva Khlothilde assise avec sa sœur; toutes deux exerçaient l'hospitalité envers les voyageurs, car elles étaient chrétiennes. Khlothilde s'empresse de laver les pieds d'Aurélien. Celui-ci se penche vers elle et lui dit tout bas : « Maîtresse, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer si tu veux me conduire où je te puisse parler en secret. —



Le Gaulois Aurélien, déguisé en mendiant, offrant à Clotilde l'anneau de son maître.

» Parle, » lui répond Khlothilde. Aurélien dit : « Khlovigh, » roi des Franks, m'envoie vers toi ; si c'est la volonté de » Dieu, il désire vivement t'épouser, et pour que tu me » croies voilà son anneau. » Khlothilde accepte ; une grande joie reluit sur son visage ; elle dit au voyageur : « Prends ces » cent sous d'or pour récompense de ta peine, avec mon » anneau. Retourne vers ton maître ; dis-lui que, s'il me veut » épouser, il envoie promptement des ambassadeurs à mon oncle Gondebald. » Gondebald n'ose refuser ; il accorde sa nièce au roi des Franks. Les ambassadeurs fiancent Khlothilde au nom de Khlovigh et l'emmènent dans une basterne. Khlothilde trouve qu'on ne va pas assez vite ; elle craint d'être poursuivie par Aridius, son ennemi, qui peut faire changer Gondebald de résolution. Elle saute sur un cheval, et la troupe franchit les collines et les vallées.

En effet, Aridius revient de Marseille et fait comprendre à Gondebald que sa nièce reviendra avec une armée de Franks venger la mort de ses parents qu'il a fait jeter dans un puits. Gondebald effrayé envoie à la poursuite de Khlothilde ; mais celle-ci, prévoyant ce qui devait arriver, avait ordonné d'incendier et de ravager douze lieues de pays derrière elle. Khlothilde sauvée, s'écrie : « Je te rends grâces, » Dieu tout-puissant, de voir le commencement de la vengeance que je devais à mes parents et à mes pères (1). »

Cette poétique union eut pour Clovis les plus graves conséquences politiques. Clotilde était chrétienne ; par ses discours et ses prières, elle parvint à convertir le chef franc encore attaché au culte de Teut, non toutefois sans un miracle du ciel. Les Alemans, confédération germanique d'outre-Rhin, continuaient à franchir le fleuve pour pénétrer dans les provinces occupées par les nouveaux conqué-

(1) CHATEAUBRIAND, d'après l'*Hist. Franc. Epit., Étud. hist.* t. III, p. 224.

rants. Toutes les tribus franques se levèrent en armes, sous la conduite de Clovis et de Sigebert, chef des Francs désignés sous le nom de Ripuaires. Le combat s'engagea près de Tolbiac (469), aujourd'hui Zulpich près de Cologne. Déjà les bandes de Clovis cédaient et prenaient la fuite. Au plus fort de la mêlée, il se souvient du Dieu de Clotilde, et s'écrie : « Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, si tu m'accordes la victoire sur mes ennemis, je croirai en toi et je me ferai baptiser en ton nom. » Soudain les Alemans ébranlés cèdent à leur tour; leur chef tombe frappé à mort; la victoire de Clovis est complète.

A peine de retour en Gaule, Clovis se hâte d'accomplir son vœu, à la grande joie de Clotilde, qui fait prier saint Remi, évêque de Rheims, d'instruire le roi dans la parole du salut. Les fonts sacrés sont préparés avec pompe. Les portiques de l'église sont couverts de tapisseries peintes et de voiles blancs, le baptistère est disposé pour ce grand jour; des parfums sont répandus, des cierges brûlent avec une odeur délicieuse; tout le temple du baptistère est tellement rempli de cette odeur divine, que les assistants se croient transportés parmi les parfums du paradis. Au moment où Clovis s'avance vers le baptême, saint Remi lui dit : « Sicambre, abaisse humblement le cou; adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. » Avec lui furent baptisés trois mille hommes de son armée et ses deux sœurs Alboflède et Lantéchilde.

Certes, en entrant dans le baptistère chrétien le chef franc n'abolit pas en lui les instincts de sa nature sauvage; sous les formes extérieures que ses mœurs nouvelles ne tardèrent pas à lui donner, le vieil homme survécut avec sa fougue irréfléchie, son ardeur pour les richesses, sa ruse sanguinaire. On a dit des Russes de Pierre le Grand : « Enlevez l'épiderme et vous trouverez le Tartare. » Le mot est encore juste ici, et il le sera toujours chaque fois que

L'homme grossier encore s'élèvera tout à coup à une civilisation de beaucoup supérieure à la sienne; mais, si le baptême de Clovis ne le transforma pas soudain, il eut du moins cet heureux résultat qu'il lui fit contracter des relations intimes et amicales avec les principaux membres du clergé de la Gaule.

En ces temps d'ignorance et de barbarie envahissante, le clergé était sans doute la partie la plus éclairée, la plus morale de la population gauloise. Elle seule conservait le dépôt des lettres romaines et tâchait de faire prédominer les notions du juste, au milieu de ces luttes incessantes où le droit du plus fort était brutalement proclamé et réalisé. Toute intelligence supérieure qui préférait la culture de l'esprit et le travail de l'intelligence aux âpres querelles de l'intérêt et de la force, se réfugiait dans les couvents ou dans la milice séculière de l'Église. Le clergé était, à vrai dire, à la tête de la société et il était digne de l'autorité qu'il exerçait sur les populations inférieures et de l'influence qu'il s'acquit bientôt dans les affaires des rois francs. C'est au clergé que Clovis dut ses conquêtes dans la Gaule méridionale.

A la nouvelle de sa conversion, les évêques du pays des Burgundes et du pays des Visigoths tournèrent vers lui toutes leurs espérances; ils voyaient en lui un sauveur et le fils aîné de l'Église; ses victoires devaient être pour eux des triomphes : *Cum pugnatis vincimus*, écrit Avitus, évêque de Vienne, au nouveau converti.

Pour bien comprendre l'histoire de la conquête de la Gaule, il est nécessaire d'indiquer les querelles religieuses qui avaient alors une importance non moins grande qu'au *xvi^e* siècle, et qui agitaient la société civile.

Vers l'an 518, Arius, simple prêtre de l'église de Baucalé à Alexandrie, avait osé écrire cette fameuse proposition : « Jésus-Christ est une créature, que Dieu dans le temps a tirée du néant comme toutes les autres créatures; par

conséquent, il est inférieur au père, qui, à proprement parler, est le seul vrai Dieu. » C'était d'un seul mot saper le christianisme par sa base, détruire ses dogmes et y substituer le déisme pur. L'arianisme, successivement condamné dans les conciles d'Alexandrie et de Nicée, ne s'en étendit pas moins avec une rapidité effrayante. Adopté par presque tous les barbares, Visigoths, Ostrogoths, Burgundes, Suèves, Vandales, Lombards, il régna avec eux dans les Gaules, en Espagne, en Afrique, en Italie, en Pannonie. Ce déisme chrétien devait convertir les peuplades germaniques qui, de leurs antiques croyances et de leurs traditions mythiques déjà affaiblies, avaient conservé l'idée d'un Dieu un, souverainement puissant, souverainement bon, et, qui au milieu des scènes émouvantes et des aspects solennels d'une nature vierge, éprouvaient souvent dans leurs terreurs superstitieuses, le besoin de croire à l'existence d'un Être supérieur, maître absolu de ces forces inanimées, et pourtant hostiles, dont leur esprit était frappé. L'idée d'un Dieu fait homme, du Verbe divin, incarné dans le sein d'une femme, était trop sublime et représentait des idées métaphysiques d'un ordre trop relevé, pour qu'ils pussent en comprendre le sens intime. Cette croyance qui était le dernier terme auquel était venue aboutir l'évolution religieuse et philosophique de tout l'Orient pendant tant de siècles, eût paru grossière à des barbares étrangers à ce long travail des traditions antiques. Ils le rejetèrent et se firent ariens.

Le culte orthodoxe, au contraire, fut la religion de tous les hommes qui se rattachaient au passé, c'est-à-dire de la masse des populations soumises, après l'invasion, à des conquérants hérétiques. Les barbares invoquaient Arius, les Romains le concile de Nicée. Le motif en est facile à saisir : « Au moment où se développa l'idée chrétienne, il y avait dans le monde païen deux éléments religieux tout à fait dominants et généralement admis ; d'un côté les penseurs

étaient arrivés à croire à l'existence du verbe de Dieu, d'autre part l'habitude générale et universelle du polythéisme était de croire à des manifestations corporelles de tous les êtres supérieurs et divins à l'existence desquels on ajoutait foi. Le christianisme fut, dès son origine, une combinaison nouvelle de ces deux éléments de la foi religieuse. Il les admit tous deux et les fortifia l'un par l'autre. Il annonça une manifestation corporelle du Verbe. De cette sorte, il donna pour ainsi dire la vie au dogme des métaphysiciens en le faisant passer dans la réalité et dans l'histoire, et en même temps il purifia la croyance populaire en la limitant à l'incarnation d'un seul Dieu, du Verbe des métaphysiciens, du Dieu de l'intelligence et de la charité, et en effaçant, au nom de cette incarnation, toutes les incarnations des dieux sensuels ou grossiers que l'humanité s'était faits jusqu'alors. »

On conçoit que la haine des vaincus pour leurs conquérants devait s'animer encore dans ces entorses religieuses. En Espagne et en Burgundie, quelques mesures répressives des rois vinrent porter le comble à l'irritation des esprits; elle trouva à s'exprimer dans les lettres et dans les conciliabules des évêques orthodoxes, qui cherchaient même à répandre leur opposition dans le peuple. Ewaric, roi des Visigoths, essaya de les faire rentrer dans l'ordre, en défendant les controverses et en exilant Simplicius Crocus et Faustus, évêque de Riez, les plus fougueux soutiens de cette ligue, à la fois orthodoxe et romaine.

Malgré la tolérance d'Alaric, l'opposition ne cessa point. Le haut clergé, qui voyait dans l'arianisme une espèce de paganisme dégénéré et d'autant plus dangereux qu'il partait des mêmes principes que l'orthodoxie, ne pouvait admettre aucune composition avec ces dogmes impies; il rêvait le martyre, tout en aspirant secrètement à renverser les princes hérétiques.

Grégoire de Tours nous a conservé avec soin les détails (1) qu'on racontait des persécutions contre les orthodoxes, détails peu probables, puisque le conseiller des rois goths, le littérateur Leo, était un fervent chrétien, très-attaché au symbole de Nicée. Mais ces récits enflammaient les esprits et entretenaient une irritation sourde contre la domination gothique. Dans la Gaule méridionale surtout on ne la déguisait pas, et les évêques appelaient de tous leurs vœux la domination du roi des Francs nouvellement converti. L'évêque de Tours Volusianus, qui appelait publiquement les conquérants du Nord, fut dépossédé de son siège, et Alaric l'exila en Espagne, craignant qu'il n'usât de l'immense influence que lui donnait sa position, pour amener l'invasion des Francs.

Clovis réclama pour son fidèle et éloquent allié. Alaric résista et la guerre allait commencer, quand l'intervention de Théodoric, le grand roi des Ostrogoths, vint les arrêter.

Il écrivit à la fois à Clovis, à Alaric, à Gondebald, roi des Burgundes, et aux chefs des Warnes, des Hérules, et des Thoringiens pour leur conseiller la paix. Il est curieux de voir les rapports officiels des rois germaniques, prenant la forme ampoulée du latin de la décadence, sous la plume des rhéteurs qui leur servaient de secrétaires et de conseillers. Ignorant probablement encore l'usage de l'écriture, ils se servent du langage diplomatique des derniers empereurs, afin d'en paraître mieux les successeurs directs. Le barbare aime toujours à se parer des formes de la civilisation.

(1) « En ce temps-là, Evaric, roi des Goths, suppliciait, dit le crédule historien, tous ceux qui n'obéissaient pas à sa perversité ; il mettait les clercs en prison, exilait les prêtres ou les faisait égorgés. Il faisait fermer l'entrée des temples par des épines, afin que, peu de monde y entrant, on oubliât la vraie foi. »

Le conquérant de l'Italie dit au chef des Visigoths, par l'entremise de Cassiodore, sans doute, qui nous a conservé ces documents authentiques :

« A Alaric, roi des Visigoths, Théodoric roi.

» Quoique l'innombrable multitude de vos parents augmente la confiance de votre courage; bien qu'il s'anime encore au souvenir de la défaite du féroce Attila, cependant songez qu'une longue paix amollit le cœur des peuples, et craignez de combattre avec des guerriers qui n'ont pas été exercés depuis longtemps. La mêlée est terrible et le combat bien difficile pour des hommes auxquels l'usage des armes n'est point familier. Attendez donc jusqu'à ce que nous ayons envoyé nos légats au roi des Francs, afin qu'ils terminent le différend qui vous sépare. Uni à tous les deux par les liens du sang, je ne voudrais point voir l'un s'élever au-dessus de l'autre. Le sang de vos proches injustement versé ne vous sépare pas; vos provinces envahies ne demandent pas la guerre. Tout se borne encore à des mots et peut s'arranger si vous n'échauffez pas votre rancune au choc des armes. »

La lettre à Clovis contenait ces mots :

« A Chlodowigh, roi des Francs, Théodoric roi.

» Nous nous étonnons de voir, pour des causes si minimes, votre âme si agitée, que vous prépariez une rude guerre contre Alaric, votre fils, à la joie de vos ennemis communs qui se réjouissent de ce conflit. Tous deux chefs de guerriers vaillants, tous deux à la fleur de l'âge, n'ébranlez pas votre puissance pour un motif léger; une ardeur trop bouillante peut amener de grandes calamités. Choisissez parmi vos parents des arbitres qui puissent

» terminer vos différends. Épargnez-moi un conflit où je
 » dois voir succomber l'un de vous deux. Jetez ce fer que
 » vous voulez tirer pour ma honte, je vous en conjure
 » comme père et comme ami. Celui-là aurait pour enne-
 » mis et moi et mon peuple, qui croirait devoir mépriser
 » ces avis. C'est pourquoi j'ai envoyé à Votre Excellence
 » ces deux légats, qui ont apporté aussi nos missives à
 » notre fils bien-aimé Alaric, afin que la méchanceté des
 » étrangers ne perpétue point ces discordes, et que vous
 » puissiez finir ces différends par le jugement de ceux qui
 » vous sont dévoués. »

La troisième lettre était ainsi rédigée :

« *A Gondebald, roi des Burgundes, Théodoric, roi.*

» Nous envoyons des légats à votre fraternité, afin que
 » votre médiation puisse réconcilier notre fils Alaric avec
 » le roi des Francs. Il ne convient pas que des chefs si
 » puissants soient divisés pour une misérable querelle,
 » principalement quand ils peuvent ainsi blesser nos inté-
 » rêts. C'est pourquoi nous prions votre fraternité de se
 » joindre à nous, afin de prévenir un si grand malheur.
 » Nous avons confié quelques autres instructions verbales à
 » ceux qui vous remettront cet écrit. »

La quatrième lettre, adressée aux chefs hérules, warnes et thoringiens, répétait à peu près les mêmes idées et priait Leurs Excellences (c'est le nom pompeux que la chancellerie de Ravenne donnait à ces guerriers sauvages aux jambes nues et à la tête rasée) de vouloir bien concourir à conserver une paix qui épargnerait tant de sang à de si vaillants peuples.

La puissante intervention de Théodoric ne fut pas sans effet. Une réconciliation eut lieu entre le chef des Francs

et le roi des Visigoths. Ils eurent une entrevue dans une île de la Loire, située non loin du bourg d'Amboise; ils conversèrent, mangèrent et burent ensemble, et après s'être promis amitié, ils se retirèrent en paix.

Dans toute la Gaule méridionale le désappointement fut grand parmi le haut clergé, qui se voyait de nouveau retombé sous la domination des ariens. Clovis avait craint d'avoir à lutter contre les forces réunies des Goths d'Italie et d'Espagne et des Burgundes; mais il attendait avec impatience l'instant favorable de conduire ses bandes dans le Midi sans attirer sur lui la vengeance de Théodoric et d'Alaric. Il lui fallait un prétexte qui justifiât ses expéditions.

L'occasion de se mêler aux affaires de la Bourgundie et de répondre ainsi aux vœux des évêques ne tarda pas à s'offrir. Gondobald et Godeghisele, les deux rois burgundes, étaient en guerre; Godeghisele envoya à Clovis des messagers pour lui dire secrètement qu'il lui payerait un tribut s'il voulait l'aider à vaincre son frère, afin qu'il pût le tuer ou le chasser de ses possessions. Clovis, poussé par Clotilde, qui avait à venger sur Gondobald le meurtre de ses parents, s'avança jusqu'au fort nommé Dijon et engagea la bataille avec les deux armées burgundes sur la rivière Oscara (l'Ouche). Au milieu du combat Godeghisele se joignit aux Francs, et Gondobald n'eut que le temps de fuir à travers les marais du Rhône jusqu'à Avignon, où il se renferma. Clovis vint mettre le siège devant la ville, et l'aurait prise sans la ruse du conseiller intime du roi burgunde, Aridius, Romain d'origine, enjoué dans ses récits et sage dans les conseils.

Aridius se jeta dans le camp des Francs, et, feignant de se plaindre de Gondobald, il dit à Clovis : « O roi, si la gloire de ta grandeur daigne accueillir les petits conseils de ma faiblesse, écoute les avis que je te donnerai avec une

supporte avec peine que ces Ariens possèdent une partie des Gaules; marchons avec l'aide de Dieu, et, après les avoir vaincus, réduisons le pays en notre pouvoir. »

Cette expédition fut presque une croisade contre le Midi, déjà frappé de la réprobation de l'Église, et où survivaient les traditions de la corruption romaine mêlées à toutes les croyances des hérésies nouvelles. Le roi franc comprenait de quelle importance était pour lui l'appui du clergé. Partout sur son passage il offrait des dons aux églises et faisait scrupuleusement respecter leurs terres.

Un guerrier s'était emparé du foin d'un pauvre homme soumis à l'abbaye de Saint-Martin de Tours. Le roi le frappe de son épée en disant : « Où sera l'espoir de la victoire si nous offensons saint Martin ? »

Le ciel devait protéger le protégé de l'Église. Aussi, d'après les récits du chroniqueur, les miracles ne lui firent point défaut. L'armée était arrêtée aux bords de la Vienne, qu'une forte pluie avait fait déborder. Pendant la nuit, le roi ayant prié le Seigneur de vouloir bien lui montrer un gué où l'on pût passer, le lendemain matin, une biche d'une grandeur extraordinaire entra dans le fleuve aux yeux de l'armée, et, passant à gué, montra par où on pouvait le traverser. Une biche avait ainsi indiqué à Attila le chemin des Palus-Méotides : légendes poétiques qui nous révèlent l'état des esprits et la direction des croyances populaires. Clovis, comme le roi des Huns, était, aux yeux du peuple, poussé par la volonté céleste et accomplissait sur la terre les volontés éternelles.

Les Francs rencontrèrent les Goths à dix milles de Poitiers, dans le champ de Vocla (Vouillé). Clovis, soutenu par Chlodéric, fils de Sigebert, chef des Ripuaires, défit sans peine les troupes d'Alaric, qu'il tua de sa main. Les Goths, déjà amollis par les habitudes romaines, ne purent soutenir le choc des bandes du Nord. Les Arvernes

seuls se défendirent, commandés par Apollinaire, sans doute un parent du poète Sidoine. Il en resta un grand nombre sur le champ de bataille (507).

La soumission de toute la Gaule méridionale fut la suite de cette victoire. Amalaric, fils d'Alaric, se retira en Espagne, abandonnant le pays aux vainqueurs. Clovis lui-même soumit toute l'Aquitaine jusqu'à Bordeaux, tandis que son fils Théodoric, après avoir traversé le territoire des Arvernes, s'avança jusqu'à la Méditerranée. Partout les populations gallo-romaines, paisibles et inhabiles à manier les armes, se soumirent aux Francs; les Goths, qui seuls avaient intérêt à disputer le pays, s'étaient presque tous retirés au delà des Pyrénées.

Du reste, il ne faut pas se faire illusion sur ces premières conquêtes dans le midi de la Gaule; elles n'avaient rien de stable et n'amenèrent qu'une soumission momentanée. Les bandes germaniques n'avaient fait que parcourir le pays à la hâte sans en prendre possession autrement que par les ravages qu'ils y exerçaient. « A peu de différence près, s'il y en a même, le droit des rois francs sur l'Arvernie et l'Aquitaine ressemblait au droit de chasse des tribus sauvages dans leurs forêts. Comme le grand chef des peaux rouges, le grand chef des Sicambres venait périodiquement piller les cantons qu'il s'était choisis. Quand il croyait pouvoir scinder sa troupe sans péril pour son retour, il en installait une partie dans quelque ville sous les ordres d'un de ses parents ou de ses leudes et regagnait le Nord. Son leude aux jambes nues se paraît alors du titre romain de duc et de comte, comme on voit les nègres qui vont nu-pieds se parer d'épaulettes et de chapeaux à plumes. Sans cesse à cheval, il n'était occupé qu'à glaner les épis oubliés par son maître et à pousser ce vol à main armée appelé tribut aussi loin qu'il pouvait s'étendre. Quant à l'autorité qu'il exerçait au nom de tel ou tel chef de section germanique rési-

dant à Metz ou à Soissons, elle était nulle partout où ses lances ne brillaient point (1). »

Cependant les succès des Francs devaient avoir un terme. Arrivés sur les limites de la Provence, ils s'y choquèrent contre les forces de Théodoric, qui venait de conquérir toute l'Italie et dont le génie à la fois guerrier et organisateur lui avait mérité doublement le titre de Grand. Les Ostrogoths, nouvellement arrivés au delà des Alpes, avaient conservé cette impétuosité bouillante du courage germanique qui avait assuré le triomphe des Francs sur les Visigoths. Les vétérans des guerres d'Italie, qui avaient vaincu en plus d'un combat les Hérules d'Odoacre, étaient dignes d'entrer en lutte avec les conquérants de la Gaule. La bataille se livra sous les murs d'Arles que le fils de Clovis assiégeait; elle fut longtemps disputée et, s'il faut en croire Cassiodore, les Francs y perdirent trente mille hommes. La victoire fut assurée aux Ostrogoths par la tactique supérieure de leur général, Ibbas, un Grec sans doute, qui avait conservé les souvenirs de l'ancienne stratégie avec ses combinaisons et ses ressources.

Malgré ses brillantes expéditions dans le Midi, Clovis ne conserva pas l'Aquitaine; les côtes de la Méditerranée, la Provence et le Languedoc actuels, sous le nom de Septimanie, restèrent à Théodoric le Grand, qui, ainsi lié à l'Espagne, y soutint son petit-fils Amalaric. Depuis lors, la résidence des rois visigoths fut au delà des Pyrénées qu'ils ne devaient plus franchir.

Arrêté au Midi, le roi des Francs concentra ses forces sur le Nord, où il lui restait encore quelques chefs indépendants à soumettre. On prétend que la Bretagne armoricaine reconnut son autorité, et que le roi Budic lui paya tribut en se contentant du titre de comte; mais je ne sais

(1) MARY LAFON, *Histoire du Midi*.

jusqu'à quel point cette conquête fut réelle; car nous verrons longtemps encore les Bretons lutter contre la puissance des Francs, et les vrais Kimris de la Bretagne bretonnante gardèrent à coup sûr leur liberté derrière les forêts druidiques et les rochers de granit contre lesquels était venu se briser déjà l'effort des légions romaines.

Clovis n'avait pas fait seul la conquête de la Gaule. Comme chef des Saliens et comme le plus habile guerrier, il avait sans doute conduit les bandes militaires des autres tribus franques, qui avaient toutes pris plus ou moins part aux expéditions dans le Midi et au riche butin qu'on en avait rapporté. Mais les chefs de ces différentes tribus, tout en recevant les ordres du heretogh des Saliens, qui était, si je puis m'exprimer ainsi, leur généralissime, n'en avaient pas moins conservé leur autorité indépendante. La guerre terminée, ils rentraient dans leurs campements et y exerçaient leur commandement au même titre que Clovis lui-même. Le soin des dernières années de sa vie fut de détruire un à un ces chefs indépendants et de se faire reconnaître par toutes les tribus du Nord qui ne s'y opposèrent guère, reconnaissant en lui le guerrier vaincu qui les avait menés à la conquête de la Gaule. Il est curieux de suivre dans Grégoire de Tours la série de stratagèmes et de pièges par lesquels il parvint à son but. Ces tableaux sont trop saisissants de réalité pour que nous en laissions échapper le détail; ce sont, à vrai dire, les actes successifs d'un drame où viennent se dérouler les traits essentiels du caractère barbare, rendus plus frappants encore par l'admiration imperturbable du narrateur.

Clovis, étant à Paris, envoya en secret des messagers à Chlodéric qui l'avait aidé à vaincre dans le champ de Voela, lui faisant dire : « Voilà que ton père est âgé et il boite de son pied malade; s'il venait à mourir, son royaume te reviendrait de droit ainsi que notre amitié. » Séduit par

cette ambition, Chloderic forma le projet de tuer son père. Son père était Sigebert qu'on avait surnommé le Boiteux, parce que, dans une guerre contre les Thoringiens, il avait reçu au genou une blessure qui lui rendait l'usage de la jambe droite très-difficile. Un jour Sigebert était allé au delà du Rhin se promener dans la forêt de Burconia; car la chasse était devenue pour lui un exercice trop rude. Vers midi la chaleur l'accablait, il entra dans sa tente pour se reposer et s'endormit. Chloderic choisit ce moment et le fit assassiner; puis aussitôt il envoya à Clovis des messagers afin de lui annoncer la mort de Sigebert et lui dire : « Mon père est mort et j'ai en mon pouvoir ses trésors et son royaume. Envoie-moi quelques-uns des tiens et je leur remettrai volontiers ceux des trésors qui te plairont. »

Clovis apprenant que sa ruse avait réussi et que le roi des Francs de Cologne était mort, songea à se débarrasser de Chloderic afin de s'emparer de ses richesses; il eut recours à une ruse nouvelle.

Il fit répondre au jeune chef des Ripuaires : « Je rends grâce à ta bonne volonté et je te prie de montrer seulement les trésors à mes envoyés, après quoi tu les posséderas tous. »

Chloderic, animé par la vanité et fier de pouvoir étaler les trésors que son père avait amassés, en faisait voir toutes les pièces principales aux messagers de Clovis; il finit par leur indiquer un grand coffre en disant : « C'est là que Sigebert avait coutume d'amasser ses pièces d'or. » Les envoyés feignirent d'être émerveillés et lui répondirent : « Plongez votre main jusqu'au fond pour trouver tout ce que le coffre contient. » Tandis que Chloderic, sans défiance, se baissait et étendait la main, l'un des messagers lui cassa la tête d'un coup de sa francisque. Clovis, ayant appris que tout avait réussi suivant ses désirs, se hâta d'arriver à Cologne, et, ayant convoqué les hommes libres, il leur dit : « Écoutez ce qui est arrivé. Pendant que je naviguais sur le fleuve de l'Escaut,

Chloderic, fils de mon parent, tourmentait son père en lui disant que je voulais le tuer. Comme Sigebert fuyait à travers la forêt de Burconia, Chloderic a envoyé contre lui des meurtriers qui l'ont mis à mort ; lui-même a été assassiné, je ne sais par qui, tandis qu'il ouvrait ses trésors. Je ne suis nullement complice de ces choses, car je ne puis répandre le sang de mes parents, cela est très-défini. Mais puisque ces malheurs sont arrivés, voici mon conseil ; acceptez-le s'il vous plaît. Tournez-vous vers moi afin que je vous défende. » Les Ripuaires ne soupçonnèrent pas les crimes que Clovis venait de commettre, ou peut-être les oublièrent-ils pour ne penser qu'à sa valeur militaire et à l'intérêt qu'ils avaient à être conduits par un guerrier dont les expéditions enrichissaient toujours les armées. Ils l'applaudirent de la main et de la bouche, ils l'élevèrent sur un bouclier et, après l'avoir porté en triomphe, ils le reconnuèrent pour leur chef. Clovis se rendit ainsi maître des trésors amassés par Sigebert et étendit son pouvoir jusqu'au Rhin.

Cette spoliation sanglante, accomplie par un double crime mûrement prémédité, inspire au chroniqueur qui nous en a conservé le souvenir, une singulière réflexion. « Dieu, dit-il, faisait tomber chaque jour ses ennemis sous sa main et augmentait son royaume, parce qu'il marchait droit de cœur devant le Seigneur et faisait les choses qui sont agréables à ses yeux. » C'est que l'évêque de Tours voyait dans le roi franc converti, le représentant de la religion qui faisait périr avec justice les chefs idolâtres. Préoccupé du triomphe de la vérité, il oubliait d'apprécier les moyens qui devaient y conduire. D'ailleurs, au vi^e siècle, au milieu de cette pénible époque de barbarie, l'abus de la force était si fréquent, la vie de l'homme était si légèrement sacrifiée, que le point de vue devait être tout autre que de nos jours et que le jugement des faits en était singulièrement troublé.

Aux environs de Téroüanne campait une tribu indépendante, qui avait pour heretogh Chararic, parent de Clovis. Clovis conservait contre celui-ci une ancienne rancune. Au temps où il combattait contre Syagrius, Chararic ne lui avait pas amené ses bandes, attendant l'issue de la lutte, afin de pouvoir se déclarer pour le vainqueur. Ce fut le prétexte de la guerre. Clovis marcha contre son parent, l'entoura de pièges, et, après l'avoir fait prisonnier, le fit tondre avec son fils, en ordonnant que le père serait prêtre et le fils diacre. Le chef de Téroüanne, à l'idée de la honte qui allait le couvrir et de l'abaissement dans lequel il allait tomber, courbait la tête et pleurait. Son fils, afin de le consoler, lui dit : « Ces branches ont été coupées d'un arbre vert et vivant, il ne séchera pas et en poussera rapidement de nouvelles. Plaise à Dieu que celui qui a fait ces choses ne tarde pas davantage à mourir ! » Clovis comprit le danger qui le menaçait s'il laissait vivre ce jeune guerrier confiant dans l'avenir et avide de vengeance; il donna ordre de le faire périr, et après que la tribu de Téroüanne l'eut reconnu comme chef, il s'empara de tous les trésors de Chararic.

Le nombre des rois francs qui avaient suivi le chef salien dans ses expéditions était fort grand; car ce n'est certes pas avec les cinq mille hommes que Clovis mena contre Syagrius, qu'il eût pu soumettre toute la Gaule méridionale. Il est probable que chacun de ces chefs de tribu ne conduisait à la guerre qu'une bande de sept à huit mille guerriers au plus, qui, à la fin de l'invasion faite de commun accord, retournaient dans leurs campements respectifs et y menaient une vie isolée et indépendante.

L'un de ces chefs résidant à Cambrai s'appelait Ragnacher. Séduit par la supériorité de la civilisation, il avait voulu s'y élever tout à coup; il s'était entouré de Romains qui exploitant ses passions barbares l'avaient initié à tous

les raffinements de la débauche de Rome, afin de se l'attacher pour jamais par ce lien honteux. Son conseiller Farron lui était si cher que, lorsqu'on lui apportait quelque don ou quelque mets, il avait coutume de dire que c'était pour lui et pour son Farron. Les Francs s'indignaient de voir leur chef soumis aux influences des vaincus; ils méprisaient les mœurs élégantes et molles des Gallo-Romains et n'assistaient qu'en murmurant aux dérèglements auxquels se livrait Ragnacher, et pour lesquels il quittait peu à peu les rudes exercices où se plaisait la jeunesse germanique, les longues chasses dans les forêts qui procuraient du gibier, et les incursions chez les ennemis qui donnaient de l'or et des vases précieux.

Clovis apprit leur mécontentement et en devina la cause. Il fit faire aussitôt des bracelets et des baudriers de cuivre doré et il les envoya aux leudes (du mot germanique *Leute*) de Ragnacher, qui se prirent d'affection pour un heretogh si brave et si généreux. Aussi quand arriva l'armée des Saliens, loin de défendre leur chef, ils l'induisirent en erreur dans le désir de le faire succomber. Ragnacher avait envoyé des émissaires pour savoir quelle était la force de l'armée ennemie. Les émissaires lui dirent : « Ne crains rien, c'est un renfort pour toi et ton Farron. » Surpris à l'improviste, abandonné des siens, il allait prendre la fuite quand ses leudes se saisirent de lui et de son frère Richer, et les menèrent, les mains liées derrière le dos, en présence de Clovis. Celui-ci se tournant vers Ragnacher lui dit d'un air furieux : « Pourquoi as-tu fait honte à notre famille en te laissant enchaîner; il valait mieux pour toi mourir. » Et de sa hache il lui fendit le crâne. Puis s'adressant à Richer : « Et toi, lui dit-il, si tu avais porté du secours à ton frère on ne l'eût pas chargé de chaînes. » Et il le frappa aussi de sa hache.

Cependant les leudes de Ragnacher s'apercevant que les bracelets qu'on leur avait donnés n'étaient que du cuivre,

commencèrent à murmurer et osèrent même s'en plaindre au roi. Plein de colère, il leur répondit : « L'homme faux qui trahit son maître n'est digne que de recevoir de l'or faux; allez, et soyez trop heureux que je vous laisse la vie, car c'est dans les tourments que vous devriez expier votre trahison. » Frappés de terreur, les leudes se turent. Quelques-uns même, pour gagner la faveur du roi, lui rendirent grâce de ce qu'il leur laissait la vie.

Clovis fit aussi mourir par ses ordres et ses embûches Rignomer, qui résidait dans la ville de Cennomania (le Mans), et il parvint à faire périr tous les autres rois même ses plus proches parents, afin que lui seul commandât sur tous les Francs de la Gaule. Pour être sûr qu'aucun des chefs ne lui était échappé, un jour il s'écria devant ses bandes réunies : « Malheur à moi, qui suis resté comme un voyageur parmi des étrangers, n'ayant pas de parents qui puissent me secourir si l'adversité venait me surprendre ! » Ce n'était certes pas le regret qui le faisait parler ainsi, puisque lui seul les avait fait périr; mais il espérait par cette ruse découvrir s'il restait encore quelque descendant de la famille des Mérowings afin de pouvoir aussi le faire tuer.

Par cette série de meurtres et de perfidies, Clovis était parvenu à son but. Il avait réuni sous son commandement les diverses tribus qui s'étaient précipitées dans la province romaine après qu'il leur en avait ouvert le chemin par ses victoires sur Syagrius; sans faire aucun essai d'organisation politique ou administrative, il avait réussi à se former une armée nombreuse, brave jusqu'à la folie, et habituée à lui obéir. Par la mort des chefs descendants comme lui de la famille des Mérowings, il tendait à faire disparaître les petits clans guidés par un conducteur indépendant pareils à ceux qui divisaient l'Écosse au moyen âge.

A la suite des mouvements incessants de la conquête,

de l'occupation des terres de l'empire et des grandes expéditions faites en commun, les membres des différentes tribus apprirent à se connaître; les relations devenant plus fréquentes dans un pays cultivé et coupé de routes que dans les forêts d'outre-Rhin, où chaque peuplade vivait de sa chasse dans une partie isolée de la contrée, leur union devint plus intime et elles ne tardèrent pas à se confondre, sans toutefois que la grande division des Francs orientaux et des Francs occidentaux pût jamais disparaître; car au fond cette division reposait sur une différence non de race, il est vrai, mais de dialecte, ce qui semble indiquer une variété dans une même souche. Les Francs occidentaux dont faisaient partie Mérowigh et toute sa tribu partie des bords de l'Yssel, se rattachaient aux peuplades qui parlaient l'idiome dont sont dérivés tous les dialectes en usage dans la Belgique, dans la Hollande et dans le Hanovre. Les Francs orientaux des bords du Rhin que Clovis s'était soumis par la mort de Sigebert, parlaient l'idiome qui, par des altérations successives, est devenu l'allemand dont se servent les écrivains modernes. Ces peuplades venaient directement de la Germanie centrale avec laquelle elles entretenaient des rapports continuels et où elles se recrutaient en temps de guerre. Établis sur un territoire moins occupé par les populations gallo-romaines à cause des incursions annuelles qui le dévastaient depuis des siècles, les Francs orientaux, conservèrent plus longtemps les mœurs de la barbarie primitive et aussi une espèce de haine instinctive contre leurs frères de l'Ouest qui s'étaient trop vite laissé modifier, au moins dans leurs habitudes extérieures et dans leurs vêtements, par l'influence plus immédiate de la civilisation.

Déjà Clovis avait reçu de l'empereur Anastase les honneurs consulaires. Fier de sa nouvelle dignité, il s'était cru le successeur de ces antiques consuls de Rome dont il

avait vaguement entendu raconter les exploits par les évêques et les scribes dont il s'était plu à s'entourer. Comme il se trouvait à Tours quand il reçut les lettres d'Anastase, il alla dans la basilique revêtu de pourpre et de la chlamide, et se posa lui-même la couronne sur la tête. Puis, étant monté à cheval dans ce costume nouveau pour lui, il traversa les rues de la ville en jetant de l'or et de l'argent au peuple assemblé. Cette pompe plaisait au roi franc, qui avait conservé le goût des Germains pour tout ce qui brille et éblouit les yeux, goût inné chez les races barbares qui dans l'enfance de la civilisation conservent encore tous les caractères de l'homme dans l'enfance de l'âge. D'ailleurs, la cérémonie qui rattachait le heretogh d'une tribu germanique aux souvenirs de Rome, n'était pas sans pouvoir sur l'âme des conquérants; ils ne pouvaient se défendre d'un mouvement de respect devant tout ce qui leur rappelait la ville éternelle.

Le clergé avait fait la fortune de Clovis, Clovis fit la fortune du clergé. Il lui assura des parts immenses dans les terres prises après la conquête, sans compter les richesses en or et en vases précieux dont il dota les églises. Saint Remi fut son conseiller intime depuis le jour où il en avait reçu le baptême; le Germain aimait à écouter les conseils de ce représentant de la culture d'un monde tombé, et à s'initier peu à peu aux secrets des combinaisons politiques; c'était là ce qu'il saisissait le mieux dans ses entretiens avec les évêques; car sa nature sauvage était trop formée déjà pour qu'il pût plier ses instincts de ruse et de sang aux douces prescriptions de l'humilité et de la paix. Il y recueillit quelques inspirations grandes; il comprit l'idée de l'unité de domination; mais, pour la réaliser, il eut recours aux moyens qu'il aurait employés dans les guerres d'embûches et de massacres dont ses forêts natales étaient le théâtre.

« Dans les temps barbares, comme dans les temps civilisés,

c'est par l'activité, par cette activité infatigable née du besoin d'étendre en tous sens son existence, son nom et son empire, que se fait reconnaître un homme supérieur. La supériorité est une force vivante et expansive qui porte en elle-même le principe et le but de son action, regarde, sans s'en rendre compte, le monde ouvert devant elle comme son domaine, et travaille à s'y répandre, à s'en saisir, souvent sans autre nécessité, sans autre dessein que de se satisfaire en se déployant. Elle agit pour ainsi dire comme une puissance prédestinée qui marche, s'étend, conquiert, subjugue, pour assouvir sa nature et remplir une mission qu'elle ne connaît pas.

« Tel, à coup sûr, fut Clovis. On a prétendu étudier sa politique et peindre son caractère; on lui a prêté les combinaisons, les vues, les sentiments, tantôt d'un savant cruel et despote, tantôt d'un conquérant à vastes desseins, quelquefois d'un profond législateur. D'autres se sont élevés contre ses vices, ses crimes, lui ont refusé tout mérite, toute gloire et n'ont voulu voir en lui qu'un heureux et odieux barbare. Les uns ont inventé un homme, les autres ont méconnu les faits. Le caractère individuel de Clovis nous est inconnu; la politique prévoyante et régulière qu'on lui attribue était impossible dans sa nation et de son temps. Tout ce qu'on peut dire et ce que les faits ne permettent pas de nier, c'est qu'il était, au milieu des barbares, un barbare doué de facultés supérieures et de cette insatiable activité qui les accompagne; un de ces hommes que rien ne satisfait ni ne lasse, qui ne trouvent dans le repos qu'impatience et fatigue, nés pour le mouvement parce qu'ils portent en eux-mêmes la force qui remue toutes choses, et incapables de s'arrêter devant un crime, un obstacle ou un danger (1). »

(1) Guizot, 2^e *Essai sur l'histoire de France*.

CHAPITRE III.

THÉODERIC. — CHLODOMIR. — CHILDEBERT. — CHLOTHER.

544-564.

La coutume salique ne reconnaissait aucun privilège à l'aîné, et voulait le partage égal de la succession du père entre tous les enfants. Les fils de Clovis, ignorant ou méprisant les usages de Rome et les idées d'unité dont se préoccupaient les évêques gaulois, suivirent le droit de leur race, comme fit plus tard Charlemagne malgré ses tendances toutes romaines, tant avaient d'empire les traditions du passé et la loi des ancêtres!

Théodéric, que Clovis avait eu d'une concubine, était resté un vrai chef germain, gardant l'âpre caractère de son origine maternelle. Barbare encore, il eut le pays où dominait encore la barbarie : l'est, les bords du Rhin, l'Arvernie qu'il avait conquise, et il commandait en outre aux bandes guerrières que sa réputation de bravoure attiraient autour de lui à Metz du fond des forêts qui couvraient le bord opposé du fleuve.

Ses frères, plus civilisés par l'influence à la fois reli-

gieuse et romaine de leur mère Clotilde, se partagèrent la Gaule proprement dite. Childebart eut les campements de Paris, Chlodomir ceux d'Orléans, Chlother ceux de Soissons; puis ils tirèrent au sort les trésors de leur père et les villes du Midi qu'ils considéraient plutôt comme une source de revenus que comme une occupation territoriale, s'inquiétant plus de leur importance pécuniaire que de leur importance politique (1).

Théoderic est le vrai successeur de Clovis; il continue la grande et rude guerre entreprise contre les populations septentrionales, et, placé sur les limites des conquêtes franques, il sait les défendre contre les invasions nouvelles qui menaçaient la Gaule.

Déjà voici venir les pirates du Danemarck, qui devaient encore, après trois siècles de lutttes et de combats, arracher des larmes à la vieillesse de Charlemagne. Ce sont toujours ces bandes jeunes et féroces qui chaque année, au printemps, quittent leur froid pays pour chercher aventure; ce sont toujours ces Normands, comme on les a si bien nommés, ces hardis fils du Nord qui s'élancent sur leurs longues barques à voiles triangulaires, remontent les fleuves, tuent, pillent, ravagent et enlèvent les riches trésors des abbayes, non par haine du culte, comme le croyaient les chroniqueurs naïfs,

(1) Pour mieux comprendre les partages faits entre les rois franes, il faut relire le commencement de la X^e lettre d'A. Thierry sur l'histoire de France : « Les partages de ce qu'on appelle la monarchie n'avaient point dans le principe le caractère d'actes politiques. L'exercice du commandement était la conséquence, non l'objet du partage, qui n'avait réellement lieu qu'à l'égard des propriétés personnelles, soit mobilières, soit immobilières. Rien ne le prouve mieux que le tirage au sort qui avait souvent lieu entre les fils des rois. Aujourd'hui encore on tire au sort les différentes portions d'un héritage : jamais il n'est entré dans l'esprit des hommes de diviser en lots l'administration sociale et les dignités politiques. »

mais par soif de l'or. Rien ne résistait à leurs attaques imprévues. Arrivés soudain avec la rapidité du vent qui les apportait, ils surprenaient les campagnes sans défense. Au son rauque de leurs trompes marines, les populations fuyaient dans les basiliques et adressaient au ciel la litanie contre les Normands.

En 515 leur zee-konung Chlolilaic les conduisit dans la Meuse. Déjà ils embarquaient sur leurs vaisseaux les nombreux captifs qu'ils avaient faits et les richesses qu'ils avaient amassées, quand Théodebert, fils de Théoderic, accourut avec une forte armée composée en partie des vétérans qui avaient fait les guerres de l'Arvernie et de la Septimanie. Les pirates inférieurs en nombre, ne purent résister à leur choc formidable. Ils prirent la fuite vers leurs barques, abandonnant, avec le butin rassemblé sur le rivage, leur chef qui avait péri dans la mêlée. Théodebert les poursuivit et parvint même à briser quelques-unes de leurs embarcations; le reste échappa, grâce à la légèreté de leurs barques et au courant qui les emportait vers la pleine mer.

Entre l'Elbe et le Necker s'étendait une confédération de peuplades, assez semblable à celle des Francs avant leur entrée dans la Gaule. Les historiens du temps la désignent sous le nom de Thoringiens, qui est sans doute celui de la tribu la plus importante et parmi laquelle on choisissait les chefs. Trois frères, Baderic, Hermanfried et Berther, commandaient à ces populations flottantes. Hermanfried, avide de pouvoir, était sans cesse excité dans sa passion dominante par sa femme Amalaberge, cœur sanguinaire, esprit fécond en ruses et en trahisons, vrai type de la reine barbare des temps héroïques dont Shakspeare a dessiné les sombres traits dans son immortelle création de lady Macbeth. Elle pousse son mari à tuer son frère Berther; mais comme il recule devant l'horreur d'un nouveau fratricide ou peut-être devant la difficulté d'une guerre contre un

ennemi prévenu de ses desseins, elle emploie tous les moyens pour l'y déterminer. Un jour Hermanfried entre dans la salle du banquet ; la moitié de la table seulement étant couverte : « Que veut dire ceci ? » s'écrie le chef thoringien. « Cela veut dire, répond Amalaberge, que celui qui se contente de la moitié d'un royaume doit se contenter d'une table à moitié vide. »

Furieux d'être humilié par une femme devant les guerriers qui l'entouraient, Hermanfried se décide à la guerre ; il envoie secrètement vers Théoderic et lui fait promettre une partie du territoire de son frère, s'il veut le secourir et lui envoyer des troupes. A cet appel, le roi franc accourt avec une puissante armée, s'unit à Hermanfried par la foi jurée, et, de concert avec lui attaque l'autre roi thoringien.

Baderic succomba et fut tué après sa défaite par l'ordre de son frère, qui accomplissait ainsi le vœu sanglant d'Amalaberge. La victoire remportée, restait à faire le partage des pays conquis. Hermanfried se sentait le plus fort au milieu de ses populations soumises ; il trompa l'esprit de son allié et éluda sa promesse sous mille prétextes que lui suggérait l'esprit artificieux de sa femme. Théoderic, joué, partit frémissant de rage et rêvant la vengeance.

La vengeance est la passion dominante des cœurs barbares ; dans la Germanie héroïque comme dans la Corse moderne, dans les montagnes de l'Écosse comme dans les forêts de l'Amérique, elle règne en maîtresse absolue sur toutes les natures que la civilisation n'a pas adoucies (1).

(1) Qu'on me permette de faire remarquer ici l'importance qu'ont dans l'histoire de cette époque les passions de ceux qui dirigent les peuples. Les causes de guerre ne sont pas, comme dans les temps modernes, des considérations politiques ou des conflits d'intérêts généraux, mais des offenses personnelles, des querelles particulières. C'est ce qui rend à la fois possible et vraie l'épopée des temps héroïques. Les sentiments de l'homme se déploient dans la grande trame

La soif de l'injure vengée survit même au fond de l'âme pieuse de Clotilde et la poursuit jusqu'au sein de ses prières chrétiennes et de ses habitudes toutes romaines. Elle sort du monastère pour exciter ses fils à la guerre et, les réunissant tous trois, Chlother, Childebert et Chlodomer, elle les engage à joindre leurs forces, afin qu'elle puisse voir expier dans le sang de Gondobald la mort de son père et de sa mère autrefois massacrés par les ordres du roi Burgunde. Un nouveau crime de l'un de ses successeurs venait de réveiller le ressentiment de la sainte, redevenue Germaine.

A Gondobald avaient succédé ses deux fils Gondomar et Sigismond. Veuf de la fille de Théoderic, de qui il avait eu un fils, Sigeric, Sigismond s'était remarié à une femme jeune et belle, mais qui avait rempli dans la villa royale des fonctions peu relevées. Sigeric, fier d'être le petit-fils du grand roi des Ostrogoths, se sentait humilié de cette alliance et ne le cachait pas. Sa belle-mère à son tour ne manquait pas de lui faire sentir de toutes façons qu'elle dominait par la faveur du maître.

Un jour de fête, elle s'était parée des riches vêtements de la fille de Théoderic; le jeune homme s'en aperçut et lui dit plein de colère : « Tu n'étais pas digne de porter sur tes épaules ces habits que l'on sait avoir appartenu à ma mère, ta maîtresse. » Elle, furieuse de cette humiliation publique, employa mille artifices pour engager son mari à venger cet outrage. Elle lui répétait souvent : « Ce méchant aspire à

de l'histoire qui, semblable au récit poétique, raconte les drames de la vie privée.

Les deux grandes épopées des races occidentales reposent sur la vengeance.

L'Iliade, c'est la vengeance d'Achille outragé dans son amour pour Briseïs.

Les Nibelungen, c'est la vengeance de Chriemhild blessée dans son amour pour Siegfrid.

posséder ton royaume, et quand il t'aura tué, il compte s'étendre jusqu'en Italie en possédant à la fois le royaume de Théodéric et celui-ci. » Le pouvoir de la femme était grand sur des intelligences encore peu développées. Elle savait à merveille remuer les passions de ces hommes à la fois crédules et violents, chez qui l'acte précédait la réflexion : le premier mouvement était toujours obéi.

Sigismond céda aux instigations sanguinaires dont il était obsédé. Au repas il fit boire beaucoup de vin à son fils et tandis qu'il dormait après le festin, suivant l'habitude des Germains, il le fit étrangler par deux esclaves. A peine le meurtre était-il commis, que le regret et le désespoir envahirent son âme; il se jeta sur le cadavre et pleura amèrement sur l'enfant dont il venait d'ordonner la mort. On rapporte qu'un vieillard qui assistait à cette scène affreuse, dit à Sigismond : « Va, ne pleure pas sur l'innocent, il n'a pas besoin de larmes, mais pleure sur toi-même qui es devenu un abominable assassin. »

Peu de temps après arriva l'armée franque qui se jeta sans hésiter sur les bandes burgundes que Sigismond et Gondomar avaient rassemblées à la hâte. Malgré leur courage, ils ne purent résister aux fils de Clotilde (525). Gondomar prit la fuite, et Sigismond tomba entre les mains de Chlodomir avec sa femme et ses enfants, au moment où, toujours poursuivi, il espérait enfin trouver un asile dans le monastère de Saint-Maurice, qu'il avait construit au pied du mont Saint-Bernard et qu'il avait orné d'une riche basilique et de vastes bâtiments, sans doute dans l'espoir de finir sa vie au sein de ces solennelles solitudes.

Chlodomir victorieux ramena à Orléans son royal prisonnier, à qui il sembla d'abord vouloir faire grâce; mais l'an d'après (524), au moment où il partait pour combattre Gondomar, il donna l'ordre de le faire périr. Un de ses conseillers, Avitus, abbé de Saint-Mesmin, essaya en vain de l'en

détourner et lui adressa, dit-on, ce terrible avertissement : « Si tu fais périr ta victime, tu périras de même, livré aux mains de tes ennemis, et avec toi périront et ta femme et tes fils. » Le roi barbare n'écouta pas les paroles du saint, qui tâchait de plier cette féroce nature aux préceptes plus doux de l'Évangile. Sigismond fut jeté dans un puits avec sa femme et ses enfants, et depuis lors le peuple l'invoqua comme un saint ; car il entoure toujours de sa piété ceux qui tombent sous la force brutale et conserve le souvenir des hommes qui périssent martyrs de leurs idées ou de leurs croyances. Il avait d'ailleurs admiré les habitudes pieuses et les pratiques expiatoires de Sigismond, ignorant sans doute que le Germain, converti dans son malheur, demandait au ciel le pardon d'un homicide (1).

Le crime de Chlodomir devait lui porter malheur. A peine entré sur le territoire des Burgundes, il livre bataille à Gondomar ; celui-ci prend la fuite avec son armée, et, au moment où le chef franc, ardent à le poursuivre, s'est séparé de ses bandes par la vitesse de son cheval, il feint de se rendre et lui crie : « Viens, viens par ici, nous sommes les tiens. » Quand il voit Chlodomir à terre, il se jette sur lui avec ses guerriers, lui coupe la tête et la montre à son armée comme un signal de victoire. Mais à cette vue la fureur des Francs redouble ; pour venger leur chef, ils se ruent sur les Burgundes, en massacrent un grand nombre, puis rentrent sur leur territoire sans songer à profiter de leur succès. Après leur départ, Gondomar, qui s'était sauvé par la fuite, effaça les traces de leur passage et recouvra de nouveau son ancienne domination.

Le malheur qui avait atteint Chlodomir ne s'arrêta pas à lui seul. Chlother força Gonthouque sa veuve à l'épouser, afin d'hériter ainsi de l'influence qu'elle avait sur le terri-

(1) Voy. GREG. TURON, lib. III, p. 3.

toire de son frère, et Childebert médita la mort de ses enfants, Théodoald, Gonther et Chlodoald. Clotilde les élevait avec amour et leur consacrait ses longs loisirs du cloître. Soit que cette affection si vive inspirât de la jalousie à Childebert, soit qu'il les vît bientôt en âge de venir réclamer les droits de leur père, il fit dire secrètement à Chlothar : « Notre mère garde avec elle les fils de notre frère et veut leur donner le royaume ; viens promptement à Paris, afin que nous partagions leur héritage après les avoir tués, ou après leur avoir coupé les cheveux comme au reste du peuple. » Quand ils se furent concertés, ils envoyèrent demander les enfants à Clotilde, promettant de les faire élever sur le pavois. Remplie de joie, elle les envoya en leur disant : « Je croirai n'avoir pas perdu mon fils si je vous vois succéder à son royaume. » Aussitôt que Chlothar et Childebert les eurent en leur puissance, ils envoyèrent à la reine Arcadius portant des ciseaux et une épée nue. Arrivé près de Clotilde il les lui montra, disant : « Tes fils, nos seigneurs, ô très-glorieuse reine, attendent que tu leur fasses savoir comment tu veux que ces enfants soient traités : ordonne qu'ils vivent les cheveux coupés, ou qu'ils soient égorgés. » Consternée à ce message et en même temps émue d'une grande colère, en voyant cette épée nue et ces ciseaux, elle se laissa transporter par son indignation, et ne sachant, dans sa douleur, ce qu'elle disait, elle répondit imprudemment : « Si on ne les élève pas sur le trône, j'aime mieux les voir morts que tondus. »

Arcadius s'inquiétant peu de sa douleur, revint en diligence près de ceux qui l'avaient envoyé et leur dit : « Vous pouvez continuer avec l'approbation de la reine ce que vous avez commencé ; car elle veut que vous accomplissiez votre projet. » Aussitôt Chlothar prenant par le bras l'aîné des enfants, le jeta à terre et, lui enfonçant son couteau sous l'aisselle, le tua cruellement. A ses cris, son frère se pro-

sterna aux pieds de Childebert, et, lui saisissant les genoux, lui disait avec larmes : « Secours-moi, mon très-bon père, afin que je ne meure pas comme mon frère. » Alors Childebert, le visage couvert de larmes, lui dit : « Je te prie, mon très-cher frère, aie la générosité de m'accorder sa vie; et si tu ne veux pas le tuer je te donnerai pour le racheter ce que tu voudras. » Mais Chlothar, après l'avoir accablé d'injures, lui dit : « Repousse-le loin de toi, ou tu mourras certainement à sa place; c'est toi qui m'as excité à cette affaire et tu es si prompt à reprendre ta foi ! » Childebert à ces paroles repoussa l'enfant et le jeta à Chlothar, qui, le recevant, lui enfonça son couteau dans le côté et le tua comme il avait fait à son frère. Ils tuèrent ensuite les serviteurs et les gouverneurs, et, après qu'ils furent tous morts, Chlothar montant à cheval, s'en alla sans se troubler aucunement du meurtre de ses neveux et se rendit avec Childebert dans les faubourgs; puis ils se partagèrent entre eux l'héritage de Chlodomer. Clotilde, ayant fait poser ces petits corps sur un brancard, les conduisit avec beaucoup de chants pieux et une immense douleur à l'église de Saint-Pierre, où on les enterra tous deux de la même manière. L'un des deux avait dix ans et l'autre sept. Le troisième, sauvé par la pitié des guerriers même de Childebert, se consacra à Dieu, et s'étant coupé les cheveux de sa propre main, il fut fait clerc. Il mourut prêtre et on le révéra comme saint après sa mort. Le bourg de Noventium, où il avait fait bâtir un monastère, prit son nom et s'appelle depuis Saint-Cloud de la contraction des syllabes du mot Clodoald dans sa forme latine.

Au Nord, Théoderic avait repris la guerre contre les Thoringiens; il avait à se venger et de la violation de la foi promise par Hermanfried et d'une expédition où les guerriers des bords de l'Elbe avaient déployé toutes les cruautés communes à ces peuples encore sauvages. Ils avaient mas-

sacré les otages donnés, s'étaient jetés sur les habitants sans défense, avaient suspendu les enfants aux arbres par le nerf de la cuisse, puis liant par les bras plus de deux cents jeunes filles au cou de chevaux indomptés, ils les avaient rendus furieux à coups d'aiguillons jusqu'à ce qu'elles eussent été déchirées en pièces; d'autres avaient été clouées en terre avec des pieux, d'autres étendues dans les ornières des chemins et écrasées sous les roues des chariots.

Animés par le souvenir de ces massacres, les Francs suivirent en foule Théoderic, qui, pour être plus certain de la victoire, avait appelé à son secours son frère Chlothar. C'est en vain qu'Hermanfried pour se défendre fait creuser devant sa ligne de bataille de profonds fossés recouverts de gazon, dans lesquels devait s'abîmer la cavalerie ennemie. Quelques chevaux y tombent; mais les autres, par un détour, viennent se jeter sur les Thoringiens, les mettent en déroute et les poursuivent jusqu'aux bords de la rivière l'Unstrut, qu'ils encomrent des cadavres amoncelés des vaincus. Hermanfried sans armée avait cherché un asile dans les bois. Théoderic envoya vers lui des messagers avec de magnifiques présents et des paroles de paix, en lui donnant sa parole qu'il ne courrait aucun danger s'il consentait à venir le trouver. Le Thoringien crut à la parole du Franc et fut traité avec honneur; mais un jour qu'ils causaient ensemble sur les murs de la ville de Tolbiac, Hermanfried tomba du haut des remparts et se tua. Depuis lors Théoderic étendit sa domination sur les Thoringiens.

Tandis que Chlothar combattait au Nord, son frère Childbert portait ses armes au Midi. Leur sœur Clotilde était devenue la femme du roi des Goths d'Espagne. D'après les traditions contemporaines, Amalaric, attaché aux doctrines ariennes, persécutait de toutes façons Clotilde, à cause de ses croyances orthodoxes. Tantôt il lui faisait jeter des

ordures quand elle se rendait aux offices, tantôt il l'accablait d'injures et même de coups. Lassée de son cruel martyre, elle envoya vers Childebèrt son mouchoir teint du sang qui avait coulé de ses plaies. C'était appeler sur les Goths une promptè vengeance.

Le chef franc rassemble aussitôt une armée, s'avance en Septimanie, défait l'armée d'Amalaric aux environs de Narbonne et le poursuit jusque dans Barcelone. Là, le roi goth, déjà monté sur ses vaisseaux, allait lui échapper, lorsque tout à coup il se rappelle une grande quantité de pierres précieuses qu'il a laissées dans son trésor. A peine descendu à terre, il se voit entouré par ceux qui le poursuivent et tombe frappé d'un coup mortel au moment où il allait trouver un refuge dans l'asile sacré d'une église. Quand, vers l'automne, Childebèrt revint à Paris, il ne rapportait de son expédition que des trésors et des vases sacrés qu'il consacra aux églises et aux basiliques des saints, et le cadavre de Clotilde qu'il fit ensevelir dans le tombeau de Clovis (531).

Dix ans après, Chlother et Childebèrt reprirent le chemin de l'Espagne. Le riche butin rapporté la première fois de cette expédition lointaine et la faiblesse des Goths devaient tenter leur humeur aventureuse. Theuda, successeur d'Amalaric, se renferma dans Saragosse et laissa passer l'invasion sans offrir la bataille. Bientôt les guerriers du Nord, chargés de butin et fatigués de leurs courses faciles à travers les plaines ibériques, repassèrent les Pyrénées et retournèrent vers leurs campements du Nord.

Ils satisfaisaient dans ces rapides excursions ce besoin inquiet de mouvement et de guerre qui les agitait dans leurs forêts natales et qui, vers l'automne, les entraînait, à travers les montagnes des Vosges et du Rhin, dans de grandes chasses, images de la guerre. Aucune idée de stabilité ou d'organisation sociale, aucune occupation fixe ou sédentaire ne les

attachait au sol. Ils n'avaient encore rien pris des habitudes gauloises, ni les plaisirs raffinés et amollissants, ni les longs loisirs, ni les préoccupations intellectuelles de la vie civilisée. Au milieu des manses isolés que leur avait livré la conquête, ils avaient conservé les mœurs sauvages de la Germanie : durant l'hiver, les jours entiers passés devant le feu, les festins bruyants, les orgies abrutissantes, les courses lointaines et le repos absolu après ces longues fatigues (1). Puis, aussitôt que le printemps rend les routes praticables, le guerrier, dont le sang coule plus vite comme la sève dans la nature rajeunie, sent s'éveiller en lui le désir de secouer l'ennui de sa torpeur hivernale, de s'agiter, de combattre, de parcourir le monde, de s'élançer à quelque conquête nouvelle; de toutes parts on se réunit autour du chef; on prépare ses armes, ses chevaux; on demande la guerre, on est impatient de connaître l'ennemi qu'on va combattre. Enfin la bande part pleine d'une joie guerrière et d'une ardeur qui déborde, elle va où l'appelle l'appât du butin, la soif de la vengeance, la voix du heretogh; elle va où souffle le vent, où la brise emporte la plume qu'on lui confie. C'est le *ver sacrum* des montagnards samnites, ce sont les expéditions fabuleuses de Clovis ou de Théodéric. Les mœurs intimes des Francs après la conquête nous expliquent leurs excursions de chaque année, leurs luttes si longues et si souvent recommencées, leurs courses lointaines sans résultat, en un mot toute l'histoire militaire des temps mérovingiens.

Au commencement de l'année qui suivit sa première

(1) TACIT. *Germ. Passim*. Totos dies juxta focum atque ignem agunt. — Statim, e somno quem plerumque in diem extrahunt.... — Diem noctemque continuare potando nulli probrum.

Ce sont bien là les traits de la vie barbare, avant que les intérêts, les passions, les relations compliquées d'un état social plus avancé ne soient venus remplir les heures de l'inaction.

guerre d'Espagne (552), Childebert s'allia avec Chlother pour faire la conquête définitive de la Bourgogne; elle leur coûta deux campagnes consécutives. Gondomar fut enfin chassé et tout le pays soumis; mais rien ne fut changé dans l'état des personnes; les lois nationales et locales furent respectées. Seulement un tribut fut exigé et quelques soldats francs envoyés pour occuper militairement les principales villes.

Théoderic eut à soutenir contre les provinces Arvernes une lutte plus rude et plus longue. Ce pays éloigné de sa résidence habituelle et qu'il avait soumis à la hâte, avec les bandes de Clovis, ne souffrait qu'impatiemment une domination étrangère qui lui semblait peu à craindre parce qu'elle était lointaine. En 528, à la nouvelle de la mort du roi franc, qu'on disait tué par les Thoringiens, l'Arvernie se souleva et, obéissant à l'influence dont Arcadius avait hérité de son grand-père, le fameux Sidoine Apollinaire, elle appela Childebert en promettant de se soumettre à sa puissance; mais quand il arriva avec son armée, les habitants de Clermont lui en fermèrent les portes dans la crainte de voir leurs maisons pillées par ces soldats à l'aspect féroce. Il fallut qu'Arcadius brisât la serrure de l'une des portes pour l'introduire dans la cité, qui le reçut froidement et avec défiance. Childebert ne put même entrevoir sa nouvelle conquête; car il faisait un brouillard si épais qu'on ne pouvait apercevoir de terrain à la fois plus d'un demi-arpent, et le bruit que Théoderic était revenu victorieux le força de regagner aussitôt sa résidence de Paris.

Théoderic ne pardonna pas à l'Arvernie son inconstance et sa trahison envers lui quelque peu déterminée, il attendit l'occasion de l'en punir.

Au moment où ses frères allaient partir pour soumettre le royaume des Burgundes, ils l'appelèrent à leur secours; mais comme il avait épousé la sœur de Gondemar et de

Sigismond, il ne voulut pas les suivre, ce qui fit murmurer ses guerriers, qui s'étaient rassemblés autour de lui pour faire la guerre, et qui désiraient s'enrichir du butin des provinces vaincues. Ils lui dirent : « Si tu ne veux pas aller dans le pays des Burgundes avec tes frères, nous te quitterons et nous les suivrons à ta place. » Le moment était favorable pour diriger à son profit cette ardeur belliqueuse : « Suivez-moi en Arvernie, leur dit-il, et je vous conduirai dans un pays où vous prendrez de l'or et de l'argent autant que vous pouvez en désirer et d'où vous enlèverez des troupeaux, des esclaves et des vêtements en abondance; seulement ne suivez pas mes frères. »

Animés par ces promesses et par l'espoir de ramener chez eux un grand nombre de captifs et de rapporter de grandes richesses, les Francs de l'Est se réunirent en foule autour du chef habile qui savait unir l'adresse au courage. Ils partirent pleins de joie, ravageant et pillant tout sur leur passage, sans même respecter les lieux saints et les basiliques. Ces bandes du Rhin avaient presque toutes conservé les croyances du culte odinique, et celles même qui avaient embrassé le christianisme étaient éblouies par les pompes de ses cérémonies et attachées à la pratique de ses rites plutôt qu'elles n'en comprenaient les rigoureux préceptes et les véritables devoirs.

A l'arrivée de l'armée ennemie, Arcadius se réfugia dans la ville de Bourges, qui faisait alors partie du domaine de Childebert son protecteur, et où il se savait hors de tout danger; mais sa mère Placidina, et Alchima sœur de son père, furent prises et condamnées à l'exil, et les biens qu'elles possédaient aux environs de Cadurcum (Cahors) confisqués, pour être distribués aux guerriers de Théoderic.

Les principales places de l'Arvernie succombèrent l'une après l'autre. Ce fut d'abord Clermont que son évêque Quintianus ne put défendre ni par ses prières, ni par ses

efforts à soutenir le courage des habitants; la ville fut prise et mise au pillage. Le château de Tigernum (Tiern) fut brûlé, et Volotrum livré par un serviteur du prêtre Procule, que les Francs égorgèrent devant l'autel de l'église, soit parce qu'il était l'ennemi du saint évêque Quintianus, soit parce qu'il avait dirigé la défense des remparts. La ville de Brivate (Brioude) fut saccagée; la célèbre abbaye d'Iciodorum (Issoire) livrée aux flammes. L'épouvante était si grande que les habitants n'osaient plus se défendre, malgré les conseils et les encouragements du clergé qui, comme les Apollinaires et toutes les classes élevées, soutenaient dans la nationalité de l'Arvernie la cause de la civilisation romaine contre la barbarie envahissante. La force des murs les plus imprenables ne rassurait pas le peuple, tremblant devant ces bandes du Rhin et de la Moselle.

Merliacum était situé sur des rochers escarpés, s'élevant en pentes abruptes, à plus de cent pieds au-dessus de la plaine. Au milieu de la ville coulaient des ruisseaux d'eau vive, et son enceinte était si grande qu'on y cultivait du blé et des fruits. Les assiégés avaient fait une sortie pour surprendre quelques soldats isolés et rapporter du butin; mais ils furent pris au nombre de cinquante et conduits sous les yeux de leurs parents, le glaive sur la tête; leur rançon monta à quatre onces d'or pour chacun d'eux, et la cité consentit à payer tribut pour échapper au pillage.

« C'est avec des paroles touchantes que les historiens de l'époque décrivent la désolation de l'Arvernie : « Tout ce » qu'il y avait d'hommes illustres par leur rang et leurs » richesses se trouvaient réduits au pain de l'aumône, obligés d'aller hors du pays mendier ou vivre de salaire; » rien ne fut laissé aux habitants, si ce n'est la terre que » les barbares ne pouvaient emporter. »

» Après la réduction de toutes les places fortes et la distribution du butin, de longues files de chariots et de prison-

niers escortés par les soldats francs prirent la route du Nord. Des gens de tout état, clercs et laïques étaient ainsi emmenés à la suite des bagages; et l'on remarquait surtout un grand nombre d'enfants et de jeunes gens des deux sexes, que les Francs mettaient à l'enchère dans tous les lieux où ils passaient (1). »

Théoderic, en partant, avait laissé des troupes commandées par Sigewald son parent, afin de contenir l'Arvernie frémissante. Les peuples irrités des ravages commis, et les familles nombreuses qui pleuraient leurs parents emmenés en captivité, n'attendaient qu'une occasion pour se soustraire à une domination détestée. Elle ne tarda pas à s'offrir.

Manderic, l'un des Francs de l'armée d'Arvernie, conçut le projet d'exploiter ces intentions hostiles. Comme c'était un guerrier habile et puissant, il avait reçu beaucoup de terre dans les distributions qui avaient suivi la conquête. Il se servit de ses richesses pour se faire de nombreux partisans dans les campagnes, et finit par se dire parent de Théoderic en promettant de reconstituer la nationalité arverne et de rétablir l'indépendance. En effet, le peuple le proclama roi et plusieurs lui prêtèrent le serment de fidélité.

Quand Théoderic apprit cette révolte, il envoya un messager vers Manderic et lui fit dire : « Viens à moi, et s'il t'est dû quelques portions des terres de notre royaume, elles te seront données. » Le Franc comprit que Théoderic voulait l'attirer près de lui afin de le tuer, et il lui fit répondre : « Dites à votre roi que je suis roi aussi bien que lui. »

La réponse était fière; malheureusement ses forces ne répondaient pas à son audace. Lorsque arriva l'armée franque, il fut forcé de se renfermer dans les murs du château de Victoriacum, où il travailla à se fortifier pour défendre

(1) A. THIERRY, lettre VIII sur l'histoire de France.

ses trésors et la vie de ceux qui avaient embrassé sa fortune. Il soutint vaillamment le siège et repoussa tous les assauts. Lorsque Théoderic apprit ses succès, il envoya en Arvernie un de ses fidèles nommé Areghisel, en lui disant : « Tu sais que ce perfide réussit dans sa révolte ; va et engage-le sous serment à sortir sans crainte, et lorsqu'il sera sorti tue-le et efface son souvenir de notre royaume. » Areghisel entré dans les murs de Victoriacum engagea en effet par tous les moyens Manderic à se remettre entre ses mains, lui prodiguant tour à tour les promesses et les menaces. Celui-ci, ébranlé par ses discours, lui dit : « Mais si je sors, je serai pris par le roi et il me tuera, moi et mes fils, et tous mes fidèles qui sont ici avec moi. » Pour le rassurer entièrement, Areghisel, les mains posées sur les livres saints, lui jura qu'il pouvait sortir sans crainte.

En effet, il l'emmena hors du château, le tenant par le bras comme s'il eût voulu le protéger. En passant près de ses gens, il leur dit : « Que regardez-vous donc avec tant d'attention ? n'avez-vous jamais vu Manderic ? » C'était le signal convenu et ils se précipitèrent aussitôt sur l'usurpateur ; mais lui, prompt comme l'éclair, se mit en défense et transperça Areghisel d'un coup de sa lance, en s'écriant : « Tiens, parjure, puisque tu m'as trompé, personne du moins ne te verra plus en vie. » Puis, à la tête des siens il se précipita sur ses ennemis dont il fit un grand carnage jusqu'à ce qu'il tomba accablé sous le nombre. Ses fils et ses fidèles furent massacrés avec lui, ses trésors et ses terres réunis au domaine du roi.

Quand Théoderic vit les provinces arvernes définitivement soumises, il songea à pousser plus loin ses conquêtes dans le Midi, et à reprendre tout le pays qu'y avait occupé Clovis ; il y envoya une armée commandée par son fils Theodebert, auquel Chlother voulut joindre son fils Gunther pour prendre aussi une part active dans cette guerre

nationale; mais arrivé à Rateni (Rhodez), une querelle s'éleva entre les deux chefs, sans doute pour le commandement, et Gunther, qui ne voulait pas obéir à son cousin, retourna vers Soissons. Théodebert poursuivit seul sa route jusqu'à la ville de Beterri (Béziers), prit le château de Dea et s'avança vers le bourg de Capraria; avant de commander l'assaut, il fit dire que si on refusait de le recevoir, il brûlerait la cité et ferait les habitants esclaves.

Une femme d'une grande beauté et d'un caractère énergique commandait Capraria en l'absence de son mari qui était à Beterri; elle se nommait Deuteria. Voyant qu'elle ne pouvait résister à l'armée franque, elle fit dire à Théodebert : « Personne, ô très-pieux maître, ne peut te résister; nous te reconnaissons pour notre roi. Viens et qu'il en soit fait ainsi qu'il te paraîtra agréable. » Lorsque le vainqueur entra dans le château, elle s'avança vers lui revêtue d'étoffes magnifiques et parée de colliers et de bracelets d'or, le reçut en souriant, lui fit un doux accueil; bien qu'elle ne fût plus très-jeune, elle plut au guerrier franc par le caractère méridional de ses traits et par le charme de ses entretiens où brillait une intelligence nourrie dans les lettres romaines.

Théodebert s'éprit d'amour pour elle et l'emmena avec lui.

Quelque temps après, tandis qu'il assiégeait les Goths dans Arles, on vint lui annoncer que son père était atteint d'une maladie mortelle et que, s'il ne se hâtait pour le trouver encore en vie, il serait dépouillé par ses oncles. Théoderic mourut en effet, peu de jours après l'arrivée de son fils, qui lui succéda malgré les intrigues de Childébert et de Chlothar. Sa grande réputation de bravoure lui assurait la fidélité de toutes les peuplades du Rhin, et les leudes connaissaient trop sa générosité et sa grandeur d'âme pour vouloir le trahir. Il devint sans obstacle chef de tous les Francs de l'Est.



Childebert n'ayant pas réussi à lui enlever le pouvoir, voulut au moins l'avoir pour allié; le redoutable guerrier était craint et son alliance recherchée partout. Son oncle lui envoya dire : « Je n'ai pas d'enfants et je désire te prendre pour fils. » A son arrivée, il l'accabla de caresses et de tant de présents que tous ses fidèles en étaient frappés d'admiration; « car, dit le chroniqueur, il lui donna trois paires de chacune des choses utiles, tant armes que vêtements et joyaux qui conviennent aux rois, et il en agit de même pour les chevaux et les colliers. »

Au sein de sa nouvelle puissance, Théodebert n'avait pas oublié la femme qui, aux bords de la Méditerranée, lui avait inspiré un si vif amour. Il fit venir Deuteria à Metz et s'unit à elle par mariage. Deuteria avait amené sa fille déjà adulte, et dont la beauté devenait chaque jour plus grande. Comme elle se sentait vieillir et que son éclat disparaissait peu à peu, elle fut prise d'une terrible jalousie; craignant que sa fille n'inspirât des désirs au roi et qu'il ne se passionnât pour elle, elle résolut de se défaire de cette redoutable rivale. Un jour qu'elle était allée avec elle jusqu'à Verodunum (Verdun), elle l'engagea à monter, pour revenir à Metti (Metz), dans un chariot auquel elle avait fait atteler des bœufs indomptés. Les fougueux animaux excités par des aiguillons cachés, s'emportèrent et se jetèrent du haut du pont dans la Meuse, qui coule devant la ville.

Ce crime ne lui profita guère; Théodebert avait été fiancé autrefois à Wisegarde, fille de Waccon, roi des Lombards. Les Francs murmuraient de ce qu'il avait quitté pour une Romaine cette femme d'origine germanique et d'une si haute naissance. Jusque-là Théodebert, emporté par son amour, avait résisté à cette désapprobation générale; mais quand il apprit comment Deuteria avait fait périr sa fille, son affection cessa et il la quitta pour épouser Wisegarde. Il en avait eu un fils nommé Théodebald. Après la mort de

Wisegarde, il prit d'autres femmes, mais jamais il ne voulut revoir Deuteria.

Vers cette époque (556) commencent les guerres d'Italie qui nous montrent tout à coup la puissance des Francs sous un aspect imposant et terrible. Amalasonte, fille de Théodéric, venait de périr assassinée par son cousin Theudis au moment où elle appelait Justinien à son secours. L'empereur, qui aspirait à reconstituer l'ancien empire romain, se hâta de saisir cette occasion pour reprendre l'Italie aux Ostrogoths; mais ne se sentant pas assez fort avec ses armées orientales, il voulut, suivant la politique de ses prédécesseurs, opposer des barbares à des barbares. Il envoya vers les trois rois francs, afin de les séduire à force d'or et de promesses. De son côté Vitigès, qui venait de succéder à Theudis, promit à Théodebert la souveraineté de la Provence et envoya aux rois francs cinquante mille pièces d'or. Childebert, toujours avide et plein de mauvaise volonté envers Chlothar, s'unit à son neveu de Metz, et ils partagèrent l'or entre eux sans en vouloir rien donner au roi de Soissons; mais Chlothar, pour se venger, se jeta sur les trésors de Chlodimir, qui n'avaient pas encore été partagés depuis le massacre de ses enfants, et en enleva beaucoup plus qu'on ne lui en avait enlevé dans les largesses des Ostrogoths.

Théodebert, pressé par les instances de Vitigès et retenu par ses engagements envers Justinien, éluda la difficulté en envoyant au delà des Alpes dix mille Burgundes qui, unis aux Ostrogoths, reprirent Milan dont Mundilas, lieutenant grec de Bélisaire, venait de s'emparer. Sur la fin de la campagne ils repassèrent les Alpes, chargés de butin et emmenant avec eux les captives que Vitigès leur avait cédées.

Au récit de tant de dépouilles si facilement conquises, les guerriers des bords du Rhin et de la Meuse s'émurent; le désir de parcourir ces campagnes lointaines, de piller

les riches villes de la Lombardie, les poussa en foule autour de Théodebert, impatients de traverser les Alpes qui leur cachaient tant de merveilles. A leur arrivée, Ostrogoths et Grecs en présence croient voir apparaître des auxiliaires; mais ceux-ci se jettent également sur les deux armées et les mettent en fuite avec un grand carnage.

Toute l'Italie septentrionale fut ravagée par ces cent mille barbares qui appartenaient à toutes les tribus sauvages de la Germanie du Nord, tribus incomplètement soumises au roi de Metz, mais lui envoyant leurs guerriers chaque fois qu'il s'agissait d'une guerre qui pouvait les enrichir. Les villes étaient livrées au pillage, les campagnes dévastées. Bélisaire et Vitigès épouvantés n'osaient plus livrer bataille. Heureusement le climat vint à leur secours. Comme toujours, les hommes du Nord fondirent sous le soleil du Midi, soit par l'abus des fruits peu mûrs dont les Francs se nourrissaient à défaut des moissons brûlées, soit par les fièvres qu'occasionnaient les champs noyés du Pô; il en périt plus de 55,000 pendant l'été. Théodebert repassa les Alpes vers l'automne et ses bandes indisciplinées se dispersèrent dans leurs campements lointains, apportant à leurs farouches peuplades les riches dépouilles de l'Italie (559).

Cette expédition avait révélé à Théodebert la faiblesse de l'empire de Constantinople, qui jusque-là avait vivement frappé son imagination par la majesté et la pompe de cet antique colosse de l'Orient. Son génie audacieux rêvait la conquête de tout le Midi. Pour détrôner Justinien, il méditait une grande ligue des peuples slaves et germaniques du Rhin jusqu'au Danube. Tandis que lui-même, traversant la Lombardie, envahirait l'empire par l'Illyrie, les Lombards et les Gépides devaient entrer par le nord, et, suivant le Pont-Euxin, le rencontrer sous les murs de Constantinople. La mort vint l'arrêter au milieu de ses gigantesques projets. La corne d'un auroch sauva Justinien et



Mort de Théodebert.

retarda peut-être de neuf siècles la chute de l'empire d'Orient (545).

La même année mourut Clotilde. Elle avait passé ses dernières années dans l'abbaye de Saint-Martin à Tours, visitant rarement Paris et s'éloignant de la vie du monde, qui ne lui apportait que douleurs à la vue de ses enfants sans cesse en guerre les uns contre les autres. Depuis la mort des fils de Chlodomir, qu'elle avait élevés et en qui elle espérait, sa piété avait pris un caractère plus sombre; désenchantée par le spectacle du chaos qui s'agitait autour des murs tranquilles de sa retraite, elle ne vivait plus que dans l'attente d'une vie meilleure, ne s'occupait que d'aumônes, passait les nuits en prières ardentes et les jours dans les pratiques du culte. « Elle pourvut, dit le chroniqueur, les domaines des églises, les monastères et tous les lieux saints de ce qui leur était nécessaire, distribuant des largesses avec générosité, en sorte que dans le temps on ne la considérait pas comme une reine, mais comme une servante spéciale du Seigneur, dévouée à son service assidu. » Après sa mort, elle fut transportée à Paris; l'évêque de Tours, Injuriosus, conduisit le convoi que suivait un chœur nombreux chantant des cantiques sacrés. Childebart et Chlothar l'ensevelirent à côté de Clovis dans le sanctuaire de la basilique de Saint-Pierre qu'elle avait fait construire.

Théodebald, que Théodebert avait eu de Deuteria, succéda à son père. Il était trop jeune encore pour conduire une armée, et les ménagements qu'exigeait une santé débile l'empêchèrent de prendre une part active aux expéditions qui entraînaient les tribus franques vers l'Italie. Buccelin, chef d'une tribu d'Alemans, s'était mis à leur tête et conduisait ces hordes sauvages que l'appât du butin attirait du fond de la Germanie. Leuther le suivit bientôt avec les bandes de la Confédération des Thoringiens, et tous deux passèrent les Alpes, inspirant un égal effroi à Béli-

saire et à Totila. L'Italie pouvait se croire encore aux temps des premières invasions. Cette fois les barbares traversèrent la péninsule dans toute sa longueur, battant les Grecs, battant les Ostrogoths; ils ne s'arrêtèrent qu'en Sicile, quand la terre leur fit défaut.

Au retour, leur nombre diminua rapidement; ils périsaient par les maladies et perdaient du monde dans les petits combats qu'ils livraient chaque jour. Narsès, qui avait succédé à Bélisaire, sortit des villes, où il avait laissé passer le flot de ces fongueux conquérants; il les attendit aux environs de Capoue sur les bords du lac de Casilinum et en fit un horrible carnage. Cernée de tout côté par des populations ennemies, l'armée germanique y resta tout entière; s'il faut en croire Agathias, cinq guerriers passèrent seuls les Alpes pour aller porter dans leurs tribus la nouvelle de ce désastre (555).

On a peu de détails sur la vie de Théodebald. Il épousa une femme nommée Vultrade dont il n'eut pas d'enfants. Privé des exercices violents de la guerre et de la chasse, il s'appliqua à l'étude et, d'après une anecdote qui nous est parvenue, son esprit caustique n'aurait pas manqué de finesse. Il soupçonnait un de ses fidèles de lui avoir enlevé plusieurs choses d'une assez grande valeur; il le fit venir, et, au lieu de le livrer au supplice, comme auraient fait les autres rois germaniques, il lui adressa cet apologue qui semble indiquer une certaine culture et la transformation rapide qu'avait subie le caractère barbare sous l'influence d'une vie sédentaire : « Un serpent trouva une bouteille de vin, et s'y étant glissé par le goulot, but avidement ce qu'elle contenait, de sorte qu'enflé de vin il ne pouvait plus sortir par où il était entré. Le maître arriva tandis qu'il cherchait à s'échapper, et voyant qu'il ne pouvait réussir, il dit au serpent : Rends d'abord ce que tu as pris et alors tu pourras sortir librement. »

Soit qu'il eût inventé ce conte, soit qu'il l'eût emprunté aux traditions indiennes qui déjà arrivaient de l'Asie vers l'Occident, il est au moins singulier de trouver dans la bouche d'un Mérovingien du *vi*^e siècle, le type primitif de la charmante fable de Lafontaine.

Théodebald mourut après sept ans de règne (555). Son oncle Chlothar s'empara de son royaume en épousant sa veuve; mais comme ce mariage était contraire aux canons de l'Église, il la céda au duc Garivald, tout en maintenant sa domination sur le territoire de l'Est, au détriment de son frère Childebald.

Chlothar n'avait pas imité la vie active et guerroyante de son frère de Metz, qui, commandant à des peuples plus sauvages, en avait conservé les mœurs rudes et le besoin de mouvement. Le roi de Soissons habitait au milieu des populations gauloises, et plus en rapport avec les institutions et les habitudes romaines, il avait compris les douceurs de la vie sédentaire; il s'était livré aux plaisirs des sens avec cette violence qui domine le barbare dans toutes ses passions. On ignore le nombre des concubines dont il peuplait tour à tour ses résidences de Braine, d'Attigny, de Compiègne et de Verberie; mais le nom des femmes qui lui donnèrent des fils nous est parvenu : d'Ingonde il eut Gonther, Childéric, Charibert, Gontran, Sigebert et une fille nommée Chlotsinde, qui épousa plus tard Alboin, roi des Lombards; d'Areconde, sœur d'Ingonde, il eut Chilperic, et de Chansène il eut Chramne.

Il est une chose qui étonne, c'est la facilité avec laquelle se brisait et se renouait le lien du mariage à cette époque, véritable chaos dans lequel disparaissaient les idées de devoir et de vertu. Nous avons vu Théodebert épouser Deuteria dont le mari vivait encore; Chlothar donner à l'un de ses fidèles la veuve de son neveu au sortir de la chambre royale. Voici encore un fait naïvement raconté par Grégoire

de Tours, esquisse piquante des mœurs intimes de la période mérovingienne, qui prouve que le roi n'attendait pas toujours la bénédiction des évêques pour ses mariages improvisés.

« En ce temps-là Chlother était marié à Ingonde et il l'aimait d'unique amour. Un jour elle lui fit une prière, disant :
« Mon seigneur a fait de sa servante ce qui lui a plu et il
» m'a appelée dans son palais : maintenant, pour compléter
» le bienfait, que mon seigneur roi écoute ce que lui de-
» mande sa servante. Je vous prie de daigner procurer à ma
» sœur un mari puissant et riche, afin que rien ne m'humilie
» et qu'au contraire, élevée par une nouvelle faveur, je
» puisse vous servir encore plus fidèlement. » A ces mots, le
roi qui était enclin à la luxure, s'enflamma d'amour pour
Aregonde, partit pour la villa où elle habitait et se l'unit en
mariage. L'ayant ainsi prise, il retourna vers Ingonde et lui
dit : « J'ai songé à t'accorder la grâce que ta douceur m'a
» demandée, et cherchant un homme riche et sage que je
» pusse unir à ta sœur, je n'ai rien trouvé de mieux que
» moi-même. Ainsi sache que je l'ai prise pour femme, ce
» qui, j'espère, ne te déplaira pas. » Alors elle lui dit : « Que
» ce qui paraît bon à mon seigneur soit ainsi fait ; seulement
» que sa servante vive toujours avec la faveur du roi. »

Il fallut cependant, à la fin, que Chlother se réveillât de cette vie nonchalante et voluptueuse qui le retenait dans ses villas. Les bandes franques, à qui la route de l'Italie était désormais fermée, avaient horreur d'un trop long repos et les Saxons menaçaient le nord de la Gaule. Les tribus saxonnes qui avaient fait la guerre à Rome avec les Francs, avant l'entrée de ceux-ci dans la Gaule, les avaient suivis dans leur marche vers le Sud et s'étaient emparés du territoire que leur invasion avait laissé inoccupé. Quoique alliées des Francs, elles ne les voyaient pas sans envie, maîtres des plus riches provinces romaines

et parfois leurs guerriers tâchaient de quitter leurs campements humides du nord pour demander leur part de cette belle conquête. C'est là l'origine de la guerre séculaire qui occupa successivement les armées des rois mérovingiens et carlovingiens. Depuis Chlother jusqu'aux descendants de Charlemagne, elle continua avec des chances diverses et des combats sanglants dont les marais et les landes de la Belgique furent le théâtre.

Le chroniqueur ne nous conserve guère de détails sur cette lutte obstinée, mais elle dut être atroce. Germains contre Germains, frères contre frères, les Saxons valaient les Francs dont ils avaient le langage, les habitudes et jusqu'à l'apparence extérieure. Au temps où les Saliens habitaient le territoire de la Sala, ils ne formaient qu'un peuple avec ces tribus qu'ils devaient exterminer plus tard.

Le poète Apollinaire qui se ressouvient du style élégant de Rome pour décrire les scènes de la barbarie qui l'entoure, nous a laissé dans une de ses épîtres, une exacte peinture des conquérants de la Grande-Bretagne. « Voyez le Saxon aux yeux bleus, plus ferme sur les flots agités que sur la terre. Non content de se couper les cheveux autour du front, il se rase le haut de la tête et se compose ainsi aux dépens de sa chevelure un monstrueux visage. C'est un ennemi plus effrayant qu'aucun ennemi; il arrive à l'improviste; il s'échappe quand on l'aperçoit; il se rit de ceux qui l'attendent; il massacre ceux qui ne l'attendent pas. S'il poursuit, jamais sa proie ne lui échappe; s'il fuit, jamais on ne l'atteint. Le naufrage n'est pas pour lui une terreur, mais un exercice. Non-seulement il connaît la fureur de la mer, mais il s'y complait; l'ouragan lui permet d'approcher sans être vu, de capturer sans être repoussé. Dans cet espoir il s'élançait avec des cris de joie au milieu des vagues soulevées et des écueils retentissants. Il immole des

captifs sur ses autels avant d'ouvrir ses voiles, croyant dans sa superstition sanguinaire, qu'il vaut mieux les tuer que de les vendre (1). »

En héritant du royaume de Théodebald, Chlothar héritait aussi du patronage que Théoderic avait imposé à toutes les peuplades du Nord; mais les Thoringiens et les Saxons, qui s'étaient laissé conduire en Arvernie et en Lombardie par le belliqueux roi de Metz, refusèrent de reconnaître le roi de Soissons, dont les mœurs adoucies par la civilisation ne leur présentaient plus le type d'un chef germanique. Ils menacèrent même le territoire franc et ce fut à grand, peine qu'il parvint à les repousser (555).

L'année suivante, Chlothar rassembla une nombreuse armée afin de forcer les Saxons à lui payer le tribut de cinq cents vaches qu'ils avaient coutume d'envoyer aux rois de l'Est en signe d'hommage à leurs chefs de guerre. Soit que la force de l'armée ennemie les fit reculer, soit qu'ils hésitassent à entrer en lutte avec un peuple si longtemps allié, ils offrirent la paix. Le seul auteur qui nous ait conservé le souvenir de ces faits, nous les raconte avec des détails qui paraissent peu vraisemblables, quand on réfléchit au caractère connu des peuples qui habitaient les rivages de la mer du Nord. Cependant, comme son récit présente une vive empreinte des temps et des hommes et nous montre bien jusqu'où allait l'autorité du roi franc, nous le rapporterons :

« Chlothar étant arrivé sur la frontière des tribus saxonnes, des envoyés se présentent et lui offrent de payer le tribut accoutumé. Le roi voulait accepter leurs offres; mais

(1) SID. APOLLIN. *Epist. ad Mammatium*. Hostis est omni hoste truculentior... Exercent illos naufragia, non terrent. Est eis quedam cum discriminibus pelagi non notitia solum, sed familiaritas... In medio fluctuum scopulorumque confragororum spe superventus læti periclitantur.

les Francs avides de combats répondirent : « Ils nous ont toujours trompés, jamais ils n'ont accompli leur promesse; marchons sur eux. »

Les Saxons revinrent de nouveau, offrant la moitié de ce qu'ils possédaient et demandant la paix; le roi Chlothar dit aux siens : « Désistez-vous, je vous prie d'attaquer ces hommes afin que nous n'attirions pas sur nous la colère de Dieu. » Mais ils n'y voulurent pas consentir. Les Saxons revinrent offrant leurs vêtements, leurs troupeaux et tout ce qu'ils possédaient en disant : « Prenez tout cela et aussi la moitié de nos terres, pourvu seulement que nos femmes et nos petits enfants demeurent libres et qu'il n'y ait pas de guerre entre nous. » Mais les Francs ne voulurent point encore consentir à cela. Le roi Chlothar leur dit : « Renoncez, je vous prie, renoncez à votre projet, ne vous obstinez pas à un combat où vous serez vaincus; mais si vous voulez y aller, je ne vous suivrai pas. Furieux de ce qu'ils considéraient, sans doute, comme une lâcheté, ils se jetèrent sur le roi, déchirèrent sa tente, l'accablèrent d'injures menaçantes et, l'entraînant par force, voulurent le tuer s'il ne consentait pas à aller avec eux. Chlothar, voyant qu'il fallait obéir, suivit son armée malgré lui. Le combat fut sanglant. Le nombre des morts qui tombèrent des deux parts fut si grand qu'on ne put le connaître avec exactitude. Les Saxons qui se battaient en désespérés, firent un carnage épouvantable parmi les Francs. Chlothar demanda la paix et retourna dans sa villa de Braine, satisfait d'avoir échappé au double danger qui l'avait menacé (554).

Tandis que le roi de Soissons combattait sur la frontière, une autre guerre se préparait dans l'intérieur du royaume, non moins dangereuse et plus pénible encore pour le cœur paternel. Childebart, qui avait vu avec envie et non sans une fureur concentrée, Chlothar abusant de sa supériorité, s'emparer de tout l'héritage de Théodebald, tâchait de lui

susciter des embarras, afin de pouvoir s'agrandir à ses dépens ou tout au moins afin de lui faire payer cher son injuste domination. L'occasion de satisfaire sa haine ne tarda pas à se présenter.

Chlother, héritant à la fois des pays de l'Est et de l'Arvernien, n'avait pu gouverner par lui-même cette vaste étendue de territoire; il avait envoyé son fils Chramne dans cette dernière province, toujours attachée aux traditions du passé, toujours hostile à la souveraineté franque et prête à se révolter. Chramne était jeune; ses passions déjà violentes se développèrent dans la position nouvelle qu'il occupait. Maître absolu au milieu de populations asservies, chef de soldats féroces au milieu de villes désarmées, il ne suivait d'autre inspiration que son instinct, d'autre loi que ses fantaisies. Fuyant la société des hommes sages et des esprits sérieux, qui auraient pu lui donner d'utiles conseils d'administration, il s'entourait de jeunes gens de condition incertaine et de mœurs dépravées. Dans sa hâte de s'initier aux traditions de plaisir qui avaient survécu à la chute de l'empire, il se jetait avidement avec ses folles compagnies en des débauches splendides, où s'associaient le génie des voluptés païennes et la violence sans bornes du caractère germanique. Il usait, au profit de ses débordements, de l'autorité militaire dont il disposait; il faisait enlever des filles de sénateurs à la vue de leurs pères afin de leur faire remplir, dans ses orgies, l'office des esclaves aux festins de la Rome impériale. Rien ne l'arrêtait; sans motif ou peut-être parce qu'il désapprouvait les désordres du jeune chef, Firminus, comte de la ville, fut dépouillé de cette dignité en faveur de Sallustus, fils d'Evodius, l'un des favoris de Chramne dont il dirigeait les plaisirs. Les biens de Firminus et de sa belle-mère Césaria furent confisqués et servirent à payer des prodigalités nouvelles. Eux-mêmes arrachés à l'asile révérend de la basilique, ne parvinrent à

s'échapper qu'à la faveur de la nuit, qui endormit leurs gardes déjà pris de vin.

Le caractère vindicatif de Chramne était si connu que l'évêque de Clermont, Cautinus, ami du comte de la ville, se crut lui-même en danger, par suite de cette liaison. Il abandonna son église et se rendit à Brivates (Brioude) en chantant les psaumes au moment où les émissaires du roi y poursuivaient Firminus. Il sortit de la ville en pleurant et se fit suivre par un cheval sellé. Tout à coup, voyant des cavaliers sur la route, il sauta sur sa monture, et, laissant son psaume, s'enfuit à toute bride en criant : « Malheur à moi ! voilà les gens que Chramne envoie pour me prendre. » Il ne s'aperçut de son erreur que lorsqu'il arriva à demi mort sous le portique de la basilique de Saint-Julien. Le ministre du culte, qui domine toujours le barbare dans les temps primitifs, tremblait devant ce Germain dont l'âpre nature s'était altérée au contact des vices de la société antique.

Deux malheurs vinrent le frapper successivement au milieu de ses folles joies ; il perdit son plus intime conseiller, le Romain Léo dont les plaisanteries sceptiques et la corruption élégante l'avaient séduit, et lui-même fut attaqué d'une maladie affreuse qui faillit l'enlever et qui le dépouilla de sa longue chevelure, orgueil des chefs de sa race. Fatigué de Clermont, qui ne lui rappelait plus que de tristes souvenirs, il se rendit à Poitiers où il reprit sa vie somptueuse, cherchant à imiter, avec l'ardeur qui caractérise les parvenus de la civilisation, toutes les splendeurs qu'on lui racontait des derniers temps de la Gaule et de l'Italie. Au sein de ce luxe nouveau, il regardait d'un œil de pitié la vie simple que menait son père dans sa villa et qui ne rappelait guère, en effet, que les habitudes de ses ancêtres aux bords du Rhin.

Childebert sut exploiter ce sentiment de dédain, en

flattant son ambition naissante; il s'engagea à le soutenir, lui conseilla de se soulever contre Chlother et lui promit un royaume indépendant, rêve depuis longtemps caressé et qui devait naître de l'exercice du pouvoir illimité qu'on lui avait confié. Chramne, plein d'espoir, se retira vers Limovicinum (Limoges) où il rassembla à la hâte une armée.

Chlother envoya contre lui ses deux fils Charibert et Gunthramn. Ceux-ci le poursuivirent jusque dans la montagne Noire où il s'était retranché; mais, avant de lui livrer bataille, ils lui firent offrir la paix à condition qu'il reconnaîtrait l'autorité de Chlother et rendrait tout ce qu'il avait envahi. Lui, pour déguiser sa révolte sous une apparence de soumission, leur fit répondre : « Je ne puis me dessaisir de tout ce que j'ai pris; mais je désire le garder en ma puissance du consentement de mon père. » Charibert et Gunthramn, qui ne se contentaient pas de paroles, engagèrent aussitôt le combat; mais une tempête épouvantable, telle qu'il s'en élève tout à coup dans les pays de montagnes, les sépara et les força de se retirer chacun dans leur camp, au milieu des éclairs qui sillonnaient le ciel et des torrents que la pluie formait de toutes parts sur les pentes des rochers.

Chramne, toujours fertile en ruses que lui suggéraient les Gallo-Romains dont il s'entourait, fit répandre le bruit que Chlother avait péri dans un combat contre les Saxons, espérant qu'à la nouvelle de sa mort, ses fils reprendraient le chemin de Soissons. En effet, ils remontèrent aussitôt vers la Burgundie, suivis à distance par l'armée de Chramne. En passant celui-ci prit Châlons, s'arrêta sous les murs de Dijon qui lui ferma ses portes, et, après avoir reçu les Eulogies des mains de l'évêque Tetricus, dans une basilique qui s'élevait hors des murs, il se rendit auprès de Childébert afin de mieux concerter leurs projets de guerre. Ils se virent à Paris, se jurèrent alliance et Chramne épousa la fille de Wiliacher.

Chlothar se trouvait de nouveau aux frontières combattant les Saxons qui, excités par Childebert et encore irrités de la dernière expédition des Francs, s'étaient avancés jusqu'à Novesium (Neuss), près de Cologne, pillant et saccageant tout sur leur passage. On ignore comment ils furent repoussés.

Childebert et Chramne profitèrent de l'absence de Chlothar pour envahir son royaume. Ils s'emparèrent de la Champagne et même de Reims, dévastant les campagnes et enlevant les objets précieux partout où ils les rencontraient, suivant la coutume de ces temps où l'avidité était le grand mobile des chefs et de leurs guerriers. La mort de Childebert sembla devoir apporter un peu de repos au vieux roi de Soissons (558). Chramne se rendit auprès de son père et feignit une soumission complète. Chlothar fit enterrer son frère avec grande pompe dans l'église de Saint-Vincent, qu'il avait lui-même bâtie; mais il s'empara de ses trésors et de son royaume, envoyant en exil sa femme Ultrogothe et ses deux filles. Il fallait aussi que la vengeance eût son tour.

Chramne, habitué à la vie indépendante de souverain absolu dans les riches villes de Poitiers et de Clermont, se lassa bien vite de la position subalterne qu'il occupait près de son père, et, privé de l'appui que lui prêtait Childebert dans ses projets de révolte, il chercha dans la Gaule un ennemi de Chlothar, dont il pût se faire un allié. La Bretagne se présentait à lui.

Quoi qu'en disent certains auteurs égarés par le témoignage suspect de Grégoire de Tours, jamais la Bretagne n'avait été soumise à Clovis. Quelques chefs des frontières avaient pu lui payer tribut pour obtenir la paix ou en signe d'alliance; mais les peuplades de l'intérieur gardaient leur sauvage indépendance, ignorant sans doute encore que la Gaule eût changé de maître.

Celles de la marche bretonne, en contact nécessaire avec les bandes avancées des Francs, avaient parfois à lutter contre elles et se trouvaient ainsi mêlées aux affaires générales de la race conquérante. L'inimitié qui résultait de l'opposition de deux peuples d'origine et de langue si différentes, s'aigrissait encore par des hostilités parfois sourdes, parfois déclarées les armes à la main. Les guerriers celtes saisissaient toutes les occasions d'attaquer les Germains, afin de les éloigner autant que possible de leur territoire. Chonoobre était le chef d'un de ces clans de la marche. Il reçut Chramne avec joie et se hâta de rassembler une armée capable de tenir tête à Chlother, qui s'avancait avec les siens. Le combat fut terrible. La fougue germanique vint se briser contre la ténacité celtique. La mêlée dura jusqu'à la nuit close, sans qu'aucun des chefs pût s'attribuer l'avantage. Tandis que Chramne se reposait de la fatigue du jour près du feu qui éclairait sa tente, Chonoobre s'approcha de lui et lui dit : « Sortir du camp contre ton père, c'est, selon moi, une chose qui ne t'est pas permise; laisse-moi profiter des ténèbres pour tomber sur lui et le défaire avec toute son armée. » Chramne, qui voulait aider de son épée à la victoire du lendemain, détourna le chef breton du dessein qu'il venait de proposer. Le Franc, habitué à combattre au grand jour, au lieu, au moment indiqués et pour ainsi dire en champ clos, n'appréciait sans doute pas cette tactique de surprises et d'attaques nocturnes familières aux peuples d'origine celtique; il eut lieu de s'en repentir.

Dès le commencement de la bataille Chonoobre fut tué, et les Bretons, privés de leur chef, se retirèrent dans leurs forêts, abandonnant l'étranger dans lequel ils voyaient toujours un ennemi et dont ils considéraient la révolte comme impie dans leurs graves et austères idées sur les relations de la famille. Chramne avait fait préparer des vais-

seaux pour se retirer dans l'île de Bretagne, en cas de défaite. Déjà il se dirigeait vers la mer avec sa femme et ses filles, qui malheureusement retardaient sa fuite, lorsqu'il se vit poursuivi par des soldats de l'armée de son père qui l'atteignirent à l'instant où il allait leur échapper. Il fut lié les mains derrière le dos et enfermé dans une hutte qui s'élevait non loin du lieu où s'était livré le combat. Chlothar voulut en finir avec ce fils toujours rebelle et qui l'arrachait sans cesse, par ses révoltes, à la vie nonchalante de ses domaines préférés. Il donna ordre de le tuer. Chramne, étendu sur un banc, fut étranglé avec un mouchoir et brûlé dans la cabane de chaume avec sa femme et ses filles. Après cette horrible exécution, le roi de Soissons reprit tranquillement le chemin de sa ville de Braine où l'appelaient ses grandes chasses d'automne dans la forêt de Cotia (560).

Un an après, jour pour jour, Chlothar était étendu sur sa couche mortuaire, déchiré par la souffrance, accablé d'une immense tristesse. Les plus amères pensées, les plus sombres terreurs l'agitaient tour à tour; il s'écriait souvent : « Wach ! quel peut être ce roi du ciel qui fait mourir ainsi de si grands rois ? » Dans ses craintes de la vie future, il envoyait chaque jour quelque nouveau présent au tombeau de saint Martin, à Tours, afin qu'il intercédât pour lui auprès de Dieu, et qu'il pût obtenir le pardon, non pas de tant de sang versé, non pas du meurtre de son fils et de ses neveux, ses idées germaniques l'empêchaient d'en concevoir même un regret, mais de ses négligences dans l'accomplissement des devoirs religieux, de sa froideur dans l'exercice des pratiques de piété. Ainsi à son heure suprême se montrait encore le caractère du barbare nouvellement converti; son intelligence grossière ne comprenait du catholicisme que l'enveloppe extérieure et les rites, sans pénétrer dans les doctrines dont les formes sont

pour ainsi dire la manifestation matérielle, et il se troublait à la pensée d'en avoir omis quelques prescriptions, oubliant les lois éternelles de l'humanité et de la justice violées sans hésitation comme sans remords.

La fièvre qu'il avait prise dans les brumes froides de l'automne, finit par l'emporter la cinquante et unième année de son règne. Ses quatre fils le portèrent à Soissons avec de grands honneurs. Les rois germains aimaient à entourer leurs funérailles des cérémonies solennelles de l'Église. La pompe leur plaisait jusque dans ces fêtes de la mort. Chlother fut enseveli dans la basilique de l'évêque Médard, qu'il avait fait construire sur le tombeau du saint et où étaient conservés les fers et les chaînes brisées des captifs délivrés par l'illustre apôtre (564).

CHAPITRE IV.

DEPUIS LA MORT DE CHLOTHER JUSQU'À LA MORT DE CHILPERIC.

561-584.

Tandis qu'on descendait au tombeau le corps du dernier fils de Clovis, Chilperic, l'un de ses quatre successeurs, quittait à la hâte les funérailles pour aller à Braine, s'emparer des trésors que son père y avait rassemblés. L'or était le grand moyen qu'employaient les chefs barbares pour étendre leur autorité. Il s'attacha par des largesses les plus considérables des guerriers francs; et, s'étant fait reconnaître par eux comme souverain, il marcha sur Paris qui était sans défense et s'en empara; mais trois jours après, il fallut se réveiller de ce rêve de domination universelle sur toute la Gaule. Ses trois frères arrivèrent avec des forces imposantes et il se résigna à un partage, se promettant bien toutefois d'en modifier plus tard les conditions par la ruse ou par la force.

Qu'on nous permette de citer ici une page de M. Augustin Thierry, qui dessine avec sa précision ordinaire la position respective des fils de Chlother, et qui explique ainsi les

scènes sanglantes que nous montrera plus tard l'histoire de ces rois. C'est indiquer, si je puis m'exprimer ainsi, la scène où se dérouleront les sombres drames de la seconde époque mérovingienne :

« Ce partage de la Gaule entière et d'une portion considérable de la Germanie s'exécuta par un tirage au sort, comme celui qui avait eu lieu, un demi-siècle auparavant, entre les fils de Chlodowig. Il y eut quatre lots correspondants, avec quelques variations, aux quatre parts de territoire désignées par les noms de royaume de Paris et d'Orléans, de Neustrie et d'Austrasie. Haribert obtint dans le tirage la part de son oncle Hildebert, c'est-à-dire le royaume auquel Paris donnait son nom, et qui, s'étendant du nord au sud, tout en longueur, comprenait Senlis, Melun, Chartres, Tours, Poitiers, Saintes, Bordeaux et les villes des Pyrénées. Gunthramn eut pour lot, avec le royaume d'Orléans, part de son oncle Chlodomir, tout le territoire des Burgondes depuis la Saône et les Vosges jusqu'aux Alpes et à la mer de Provence. La part de Chilperic fut celle de son père, le royaume de Soissons, que les Francs appelaient *Neoster Rike* ou royaume d'Occident, et qui avait pour limites, au nord, l'Escaut, et au sud le cours de la Loire. Enfin le royaume d'Orient, ou l'*Oster Rike*, échut à Sigebert, qui réunit dans son partage l'Auvergne, tout le nord-est de la Gaule, et la Germanie jusqu'aux frontières des Saxons et des Slaves (1). Il semble, au reste, que les villes aient été comptées une à une, et que leur nombre seul ait servi de base, pour la fixation de ces quatre lots; car, indépendamment de la bizarrerie d'une pareille division territoriale, on trouve encore une foule d'enclaves dont il est impossible de se rendre compte. Rouen et Nantes sont du royaume de Chilperic, et Avran-

(1) Voir lettre X sur l'*Histoire de France* d'A. THIERRY.

ches du royaume de Haribert; ce dernier possède Marseille, et Gunthramn Aix et Avignon. Enfin Soissons, capitale de la Neustrie, est comme bloquée entre quatre villes, Senlis et Meaux, Laon et Reims, qui appartiennent aux deux royaumes de Paris et d'Austrasie. »

Sigebert, commandant les bandes guerrières de l'Est, avait à défendre les frontières du Rhin contre les invasions des peuples sauvages du centre de l'Europe. A peine s'était-il fait reconnaître par ses tribus, qu'une formidable armée de barbares se présenta. C'étaient des Huns, Chuni, comme les appelle Grégoire de Tours, dont le nom distinctif était probablement Abares ou Avars, et qui depuis la défaite d'Attila s'étaient établis dans la Pannonie où Théodebert les avait vaincus dans une de ses expéditions lointaines.

Ces hordes offraient encore l'aspect sauvage qui avait épouvanté les générations du IV^e siècle : teint brun, pommettes saillantes, petits yeux noirs étincelants dans leurs orbites profondes; hommes grêles montés sur de rapides et maigres cavales. Les traditions populaires, que Jornandès nous a conservées, leur donnaient une étrange origine; elles racontaient qu'ils étaient nés dans la Scythie des hideux embrassements de certaines sorcières appelées *Aliorumnæ* qui s'étaient unies par un hymen infernal avec les démons errants dans ces déserts maudits. Déjà franchissant l'Elbe et le Rhin, ils étaient parvenus aux environs de Tongres, quand Sigebert s'avança à leur rencontre et les força à la retraite. Il les poursuivit jusqu'aux extrémités de la Thoringie et les défit dans une sanglante bataille, où, la hache d'armes à la main, on le vit s'élançer aux premiers rangs et remporter la victoire, grâce à sa vigueur et à son courage qui, dans ces mêlées furieuses, remplaçaient la prudence et la tactique (562). Le khan des Avars vaincus se replia sur la Pannonie.

A son retour, Sigebert trouva une partie du territoire qui

lui était tombé en partage, envahie par son frère Chilperic. Chilperic, entraîné par ses projets d'agrandissement et sourdement irrité de l'échec qu'il avait éprouvé après la mort de Chlothar, s'était emparé de Reims et de tout le pays jusque près de la Meuse. Sigebert le repoussa facilement avec ses bandes victorieuses et reprit rapidement toutes les villes enlevées. Il s'empara même de Soissons, la capitale du royaume de son frère, où il fit prisonnier Théodebert, son fils aîné. Il le retint comme otage pendant une année, non loin de sa villa de Ponthion; puis, espérant adoucir l'humeur querelleuse de Chilperic, il renvoya Théodebert sain et sauf et chargé de présents, en lui faisant jurer toutefois de ne plus porter les armes contre lui. Il espérait assurer ainsi une paix dont il avait besoin pour repousser ses ennemis du dehors.

En 566, les Avars reparaissent sur les bords du Rhin. Sigebert s'avance encore une fois à leur rencontre, les repousse d'abord, mais est ensuite vaincu dans une bataille générale dont les plaines de la Thoringie sont le théâtre. Il paraît que les Avars, attaqués au milieu des bois, profitèrent de leur position pour épouvanter les Francs par des spectres difformes et des apparitions hideuses, ce qui fit croire à ceux-ci que les démons combattaient contre eux. Ils prirent la fuite à l'aspect de ces ennemis fantastiques et abandonnèrent Sigebert, qui fut fait prisonnier. Sans se laisser abattre par sa défaite, Sigebert sut intéresser le khan des Avars à son sort; il l'amusa par les saillies de son esprit et le séduisit par ses promesses et par ses libéralités. La paix fut jurée; ils se promirent de ne plus s'attaquer désormais. Des présents réciproques scellèrent cette alliance qui délivrait les Francs de dangereux ennemis. Les Avars reprirent le chemin du Danube, et, après s'être unis aux Lombards pour exterminer les Gépides, s'établirent en Hongrie et dans

la Valachie. Les frontières du nord de la Gaule étaient pour longtemps à l'abri de toute attaque.

Tandis que le roi de Metz repoussait l'invasion des Huns, ses frères se livraient aux plaisirs faciles, seules préoccupations des Mérovingiens quand ils ne faisaient pas la guerre. Ils partageaient leur temps entre leurs amours avec des concubines grossières, les longs festins durant l'hiver et les grandes chasses de l'automne. Aucun souci de gouvernement, aucun soin d'administration ne venait troubler leur repos. Ils imitaient l'exemple que leur avait laissé Chlothar dans sa vieillesse et Chramne dans ses jours de prospérité.

En Burgundie, Gunthramn avait trouvé à la tête des affaires publiques un Romain nommé Agricola, qui réunissait dans ses mains, sous le nom de patrice, les restes de l'organisation administrative survivant dans ce pays à la chute de l'empire. Le nouveau roi lui enleva sa dignité, mais le remplaça cependant par un homme d'origine gallo-romaine. Eux seuls pouvaient faire revivre les traditions d'une société détruite dont la composition intime et les relations compliquées échappaient à l'intelligence des conquérants. Il nomma patrice un de ses conseillers qui joignait les qualités de l'homme civilisé à celles de l'homme barbare, la force du corps à la pénétration de l'esprit. Celsus était haut de taille, large des épaules, robuste des bras, plein d'emphase dans ses paroles, d'à-propos dans ses répliques, de science dans les matières du droit. Sachant que dans une société où les sentiments n'exercent plus d'empire, l'or est le plus grand appui du pouvoir, il employa l'autorité dont il disposait à accumuler des richesses. Sceptique, comme tous ceux qui avaient abjuré les croyances du polythéisme avec indifférence ou par calcul, il ne respectait même pas les propriétés des églises et souvent il confisquait leurs champs, leurs vignes, leurs maisons

pour les réunir à ses vastes domaines. Le patrice Celsus était, à vrai dire, le *major domus* du roi Gunthramn ; mais, grâce à l'autorité que lui donnaient cet office domestique et la faveur du souverain, il exerçait sur tout le pays une domination souvent crainte et toujours respectée. La volonté du Romain était appuyée par les armées germanes.

Au milieu des quatre royaumes des fils de Chlother, la Burgundie avait un caractère tranché et spécial ; elle formait le pays de transition entre les provinces du Nord profondément bouleversées par la conquête et les provinces du Midi. Les Burgundes étaient les plus inoffensifs des barbares que les invasions avaient amenés sur le sol de l'empire. Ces géants de sept pieds avaient les mœurs douces, le caractère tranquille et même peu violent dans ses manifestations extérieures. Laborieux par instinct, on les avait vus apporter avec eux, sur leurs chariots de voyage, leurs outils de charpentier, de forgeron. Du pain et de l'ail leur suffisaient, et leur gaieté inaltérable s'exprimait en chants bruyants que rien n'interrompait. Ils s'étaient établis dans les terres inoccupées et dans les domaines du fisc, tandis que les habitants du pays continuaient à diriger leurs affaires et à s'administrer par le sénat ou par la curie. Le vainqueur et le vaincu se traitaient sur le pied de l'égalité, et si le premier avait pour lui l'avantage de la force, l'autre avait celui de l'adresse et de la ruse. La loi de Gondobald avait consacré cet ordre de choses exceptionnel, inconnu à tous les pays soumis à la conquête germanique. Depuis lors les Gallo-Romains s'étaient montrés de plus en plus et avaient eu le talent de remonter à la surface de la société où ils occupaient les premières places. La soumission de la Burgundie à un roi franc n'avait amené aucune révolution dans le pays. Les guerriers francs qui le suivirent, se fondirent peu à peu dans la masse des conquérants burgundes qui occupaient déjà le territoire. Les Gallo-Romains

conservèrent leurs terres, leurs habitudes, leur administration. Leur influence même sembla s'accroître, soit que le caractère du nouveau roi présentât avec leur manière d'être et d'agir quelque point spécial de contact, soit plutôt qu'au milieu d'un peuple encore tout imbu des traditions du passé, il fallût avoir recours à des hommes qui seuls avaient conservé le souvenir d'un ordre de choses détruit ou mutilé. Presque tous ceux qui entourent Gunthramn sont Gallo-Romains : Celsus est patrice, Mummold général de l'armée, Félix ambassadeur, Flavius référendaire, Claudius conseiller.

Au milieu même des mœurs nouvelles que les rois mérovingiens empruntaient tour à tour à la civilisation des vaincus et aux principes du christianisme, il paraît qu'ils ne pouvaient renoncer au privilège de la vie barbare, que Tacite disait appartenir aux chefs de la Germanie. Jamais ils ne se contentent de la femme que l'Église leur a unie ; la polygamie leur paraît encore si naturelle qu'à leur épouse légitime, ils en joignent toujours une ou deux autres. De là les rivalités, les haines, les vengeances, qui remplissent de crimes l'histoire de ces temps, et qui arrachent un cri d'horreur même à l'impassible narrateur qui nous en a conservé le souvenir. C'est dans les bruyères d'outre-Rhin que s'étaient développés les instincts qui ensanglantaient le sol de la Gaule.

Le bon roi Gunthramn, dont la pieuse admiration de ses contemporains fit presque un saint, s'attacha d'abord à une de ses servantes, nommée Vénérande, dont il eut un fils qu'il appela Gondobald (1). « Il prit ensuite en mariage Marcatrude, fille de Magnaher, et envoya son fils Gondobald à Orléans ; mais Marcatrude ayant eu un fils, devint jalouse

(1) GREG. TURON, liv. X. Il m'a semblé qu'il fallait emprunter au chroniqueur le récit littéral de ces détails de mœurs privées. On

de Gondobald et attenta à sa vie. On dit qu'elle le fit mourir en mettant du poison dans sa boisson. Lui mort, Marcatrude, par le jugement de Dieu, perdit son fils et encourut la haine du roi qui la renvoya; quelque temps après elle mourut aussi, après quoi le roi épousa Austrechilde, surnommée Bobyla; il en eut deux fils dont le plus âgé s'appelait Chlother et le plus jeune Chlodomir. »

« Le roi de Paris, Charibert, avait pris pour femme Ingoberge, de qui il eut une fille qui fut ensuite conduite dans le pays de Kent. Elle s'appelait Edelberge et épousa Ethelbert, un des rois des Anglo-Saxons. La reine Ingoberge avait à son service deux filles d'un pauvre homme dont la première s'appelait Marcovèse et portait l'habit religieux; l'autre s'appelait Méroflède. Le roi était très-épris d'amour pour elles. Elles étaient filles d'un ouvrier en laine. Ingoberge, jalouse de ce que le roi les aimait, donna secrètement de l'ouvrage à faire à leur père, afin que lorsque le roi le saurait, son amour-propre souffrit de la basse extraction de ses maîtresses et qu'il les prit ainsi en haine. Pendant que l'ouvrier travaillait, elle fit appeler le roi, qui vint croyant qu'elle voulait lui montrer quelque chose de nouveau et vit de loin cet homme qui travaillait aux laines du palais. À cette vue, irrité de colère, il quitta Ingoberge et épousa Méroflède. »

« Bientôt lassé de Méroflède, il prit pour femme Marcovèse. Cependant, comme elle était religieuse, saint Germain, évêque de Paris, ne put souffrir ce mariage sacrilège, et il les excommunia tous deux. Charibert n'en garda pas moins Marcovèse; mais elle mourut bientôt frappée du jugement de Dieu. Teutechilde lui succéda dans la faveur du roi; elle était belle et née d'un pasteur de troupeaux.

craindrait de nuire par une pensée moderne, par un ton faux, à la couleur naïve de cette page du vi^e siècle.

C'était elle qui était la favorite de Charibert au moment où il mourut, et parmi toutes les femmes qui habitaient alors la résidence royale, elle seule était traitée en reine et disposait à son gré des richesses du roi. »

« A peine celui-ci était-il mort, qu'elle envoya des messagers au roi Gunthramn et s'offrit à lui en mariage. Le roi répondit : « Qu'elle vienne à moi sans retards avec ses » trésors, je la prendrai et la ferai grande devant le peuple, afin qu'elle jouisse de plus d'honneurs avec moi » qu'elle n'en a eu avec mon frère qui vient de mourir. » Elle, pleine de joie, rassembla tout ce qu'elle put et vint vers lui, ce que voyant le roi dit : « Il est plus juste que » ces trésors soient en mon pouvoir, qu'au pouvoir de » celle-ci, qui était indigne d'être la favorite de mon » frère. » Alors lui enlevant beaucoup et lui laissant peu, il l'envoya au monastère d'Arles. Là elle ne se soumettait qu'avec peine aux jeûnes et aux veilles; elle s'adressa par des messagers secrets à un certain Goth, lui promettant que, s'il la conduisait en Espagne et l'y épousait, elle quitterait le monastère avec ses trésors et le suivrait de très-bon cœur. Lui, sans hésiter, le promit. Elle rassembla donc ses richesses, et, les ayant mises en paquets, elle se préparait à quitter le couvent, lorsque l'abbesse découvrit son dessein, et, l'ayant fait cruellement fustiger, elle la fit mettre dans un cachot où Teutechilde demeura jusqu'à sa sortie de cette vie, affligée des plus terribles souffrances. »

Gunthramn, s'étant emparé ainsi des trésors qu'avait laissés Charibert, fut cependant forcé de partager avec ses frères le royaume de Paris qui restait sans maître, Charibert n'ayant eu que des filles. Le partage se fit suivant le procédé étrange qui avait été suivi après la mort de Chlot her. Les villes de l'Aquitaine furent divisées en trois lots et tirées au sort sans aucun égard pour leur position réci-

proque, de telle façon que des cités voisines appartenaien-
souvent à des souverains différents. Paris fut partagé entre
les trois frères qui firent serment de ne jamais entrer dans
la ville sans l'assentiment de tous, sous peine de perdre
leur part d'héritage. Ce nouveau partage multiplia encore
les occasions de guerre déjà si fréquentes entre des chefs
toujours armés, toujours ennemis (567).

Bientôt une circonstance qui semblait devoir assurer la
paix entre les descendants de Clovis, fit éclater au con-
traire ces ferments de discorde et cette longue lutte de deux
peuples, qui se déploya sous la rivalité de deux femmes. Il
nous reste à en indiquer les causes et à en faire l'histoire.

Le roi Sigebert, qu'un sang plus froid et des mœurs plus
sévères avaient écarté des passions grossières, voyait avec
mépris ses frères s'allier avec des femmes de basse ex-
traction et épouser des servantes employées aux affaires
domestiques ou aux travaux des champs. Il voulut pren-
dre pour femme une fille de sang royal. Déjà plusieurs
alliances avaient uni les chefs francs aux rois goths : il
envoya donc vers Athanagilde des ambassadeurs chargés
de beaucoup de présents pour lui demander sa fille. Il
l'obtint sans peine et le mariage se célébra à Metz avec
grande pompe aux chants du poëte Venantius Fortunatus,
qui composa l'épithalame du roi franc. Brunehilde était
dans tout l'éclat de la beauté et de la jeunesse ; son esprit
orné rendait sa conversation agréable et animée. Quoi-
qu'elle eût encore peu d'expérience de la vie, les conseils
de sa mère Goiswinthe avaient développé de bonne heure
en elle une prudence intelligente et une certaine adresse
dans la pratique de la vie, qui lui donna un grand ascen-
dant sur le caractère naturellement bon et généreux de
Sigebert. Tout en le dominant par cette précoce supériorité
dans les conseils, elle sut le charmer par une grâce natu-
relle, par une élégance de manières qui lui conservèrent

toujours l'affection de son époux et qui survécurent chez elle comme un attrait irrésistible, à la perte de sa fraîcheur et de sa jeunesse.

Le roi de Soissons Chilperic, suivant l'exemple de Charibert et de Gunthramn, vivait alors avec un grand nombre de femmes; mais sa favorite était Frédégonde. Frédégonde, née dans une des villas du roi, était attachée comme servante à la reine Audowère, qu'elle était parvenue à supplanter par une ruse où se montrait déjà en germe cet esprit d'intrigue qui la rendit plus tard si redoutable. Chilperic était allé combattre les Saxons; pendant son absence, la reine accouche d'une fille et se prépare à la faire baptiser, d'après les conseils de sa servante.

Au moment de la cérémonie, Frédégonde fait en sorte que celle qui devait être la marraine n'arrive pas à temps et conseille à la mère de prendre sa place. L'évêque, qu'elle avait gagné, ne s'oppose pas à cette singulière substitution et baptise l'enfant. Au retour de Chilperic, Frédégonde lui fait observer que l'Église lui défend d'avoir dorénavant aucun rapport avec la reine puisqu'elle était marraine de la fille du roi. Heureux de saisir ce prétexte, il se hâta d'envoyer Audowère dans un monastère et il épousa Frédégonde qui dès lors régna sans partage sur toutes ses volontés.

Cependant Chilperic n'avait pu voir sans envie le mariage de Sigebert avec la fille du roi des Visigoths. Son amour-propre lui sembla faire un moment oublier la beauté et le pouvoir de sa nouvelle épouse, et il envoya à son tour des ambassadeurs à Tolède, pour demander la main de Galswinthe, sœur aînée de Brunehilde. Il vainquit toutes les répugnances que causait à Athanagilde le bruit de ses désordres, en lui offrant comme douaire à donner à sa fille les villes de Bordeaux, de Limoges, de Cahors, de Bearn et de Bigorre avec tout le territoire des hautes Pyrénées. C'était le *Morgen-Gabe* royal qui, d'après les usages ger-

maniques, consistait en bijoux, trésors, bœufs, chevaux, armes même, afin que ce don indiquât, comme dit Tacite, que l'épouse devait apprendre à braver les mêmes dangers, et qu'une même vie, une même mort attendait les deux fiancés.

Rien de plus touchant que la pâle figure de Galswinthe, qui passe, comme une apparition des légendes, au milieu de la sombre histoire des fils de Chlother, série non interrompue de trahisons, d'empoisonnements, de massacres. Fille du Midi, habituée aux délices d'un climat plus doux, elle tremble de quitter le royaume de son père, où règne cette politesse de mœurs, ce raffinement d'idées qui bientôt va dégénérer en corruption et en mollesse; elle pense avec frayeur au pays lointain et sauvage qui l'attend, avec ses habitudes barbares et ses guerres sanglantes.

« Dès qu'elle apprit que son sort venait d'être fixé d'une manière irrévocable, saisie d'un mouvement de terreur qu'elle ne pouvait surmonter, elle courut vers sa mère, et jetant ses bras autour d'elle, comme un enfant qui cherche du secours, elle la tint embrassée plus d'une heure en pleurant et sans dire un mot. Les ambassadeurs francs se présentèrent pour saluer la fiancée de leur roi et prendre ses ordres pour le départ; mais à la vue de ces deux femmes sanglotant sur le sein l'une de l'autre, et se serrant si étroitement qu'elles paraissaient liées ensemble, tout rudes qu'ils étaient, ils furent émus et n'osèrent parler de voyage. Ils laissèrent passer deux jours; et, le troisième, ils vinrent de nouveau se présenter devant la reine, en lui annonçant cette fois qu'ils avaient hâte de partir, lui parlant de l'impatience de leur roi et de la longueur du chemin. La reine pleura et demanda pour sa fille encore un jour de délai; mais le lendemain, quand on vint lui dire que tout était prêt pour le départ: « Un seul jour encore, répondit-elle, et je ne demanderai plus rien. Savez-vous que là où vous emmenez ma fille, il n'y aura plus de mère pour elle? »

Mais tous les retards possibles étaient épuisés. Athanagilde interposa son autorité de roi et de père; et, malgré les larmes de la reine, Galswinthe fut remise entre les mains de ceux qui avaient mission de la conduire auprès de son futur époux.

» Une longue file de cavaliers, de voitures et de chariots de bagage traversa les rues de Tolède et se dirigea vers la porte du Nord. Le roi suivit à cheval le cortège de sa fille jusqu'à un pont jeté sur le Tage à quelque distance de la ville; mais la reine ne put se résoudre à retourner si vite, et voulut aller au delà. Quittant son propre char, elle s'assit auprès de Galswinthe, et d'étape en étape, de journée en journée, elle se laissa entraîner à plus de cent milles de distance. Chaque jour elle disait : « C'est jusque-là que je veux aller, » et parvenue à ce terme, elle passait outre. A l'approche des montagnes, les chemins devinrent difficiles; elle ne s'en aperçut pas, et voulut encore aller plus loin; mais comme les gens qui la suivaient grossissaient beaucoup le cortège, augmentaient les embarras et les dangers du voyage, les seigneurs goths résolurent de ne pas permettre que leur reine fit un mille de plus; il fallut se résigner à une séparation inévitable; et de nouvelles scènes de tendresse, mais plus calmes, eurent lieu entre la mère et la fille. La reine exprima en paroles douces sa tendresse et ses craintes maternelles : « Sois heureuse, dit-elle, mais j'ai peur pour toi; prends garde, ma fille, prends bien garde. » A ces mots qui s'accordaient trop bien avec ses propres sentiments, Galswinthe pleura et répondit : « Dieu le veut, il faut que je me soumette. » Et la triste séparation s'accomplit.

» Un partage se fit dans ce nombreux cortège; cavaliers et chariots se divisèrent, les uns continuant à marcher en avant, les autres retournant vers Tolède. Avant de monter sur le char qui devait la ramener en arrière, la reine des

Goths s'arrêta au bord de la route, et fixant ses yeux vers le chariot de sa fille, elle ne cessa de le regarder, debout et immobile, jusqu'à ce qu'il disparût dans l'éloignement et dans les détours du chemin (1). »

Chilperic attendait à Rouen la fille d'Athanagilde. Le mariage s'y célébra avec pompe, mais avec une rudesse de mœurs et des démonstrations bruyantes qui durent causer à Galswinthe de pénibles émotions. Habituee aux festins calmes et splendides des Goths, où l'on mangeait dans des plats d'or au son de la musique et à la récitation des vers, elle dut éprouver un sentiment d'effroi à la table nuptiale où se pressaient les farouches compagnons de son mari, les représentants des tribus du Nord, parlant bruyamment, s'animant par des boissons fortes qui coulaient à flots et se jetant des défis et de grossières paroles qui s'entre-croisaient avec fracas. Le roi semblait heureux de l'illustre origine de sa nouvelle épouse et des riches trésors qu'elle avait apportés avec elle.

Mais bientôt la satiété et le dégoût succédèrent à cet enivrement passager. La douceur pieuse, la résignation mélancolique de Galswinthe, lui firent regretter la beauté émouvante, le charme corrupteur de Frédégonde. Elle n'avait pas quitté le palais; un regard lui suffit pour reconquérir tout son pouvoir. Elle fit payer chèrement à la malheureuse reine son règne de quelques mois.

Navrée de douleur, Galswinthe demanda pour toute faveur de pouvoir retourner vers son père; elle consentit à abandonner au roi toutes ses richesses, pourvu qu'elle pût revoir sa patrie quittée avec tant de regrets et de si sombres pressentiments; mais Chilperic, craignant sans doute la colère et les exigences du roi des Goths, feignit avec adresse un retour d'affection pour celle dont il

(1) AUGUSTIN THIERRY, *Récits des temps mérovingiens. Premier récit.*

méditait la mort, et, tandis qu'il faisait renaître en elle l'espoir par d'ardentes protestations, il envoya la nuit un esclave dans sa chambre, et le lendemain, Galswinthe fut trouvée étranglée. Il pleura, le crime commis, comme touché d'un invincible remords, et, quelques jours après, il épousa Frédégonde. Sigismond avait aussi versé des larmes sur le cadavre de son fils, encore palpitant et assassiné par son ordre et sous ses yeux. Contrastes étranges, changements soudains de ces natures sauvages que l'impression du moment domine, que le sentiment le plus fugitif et pour ainsi dire l'instinct emporte à son gré!

Galswinthe morte, Brunehilde jura de la venger. C'est l'histoire de cette vengeance qui est aussi celle de la guerre de l'Austrasie contre la Neustrie, qu'il nous reste à faire connaître. Disons d'abord quelques mots des invasions extérieures que la Gaule eut à repousser à cette époque.

Vers l'an 568, les (Langebarden) Lombards avaient passé les Alpes et s'étaient établis dans le nord de l'Italie. C'était un peuple sauvage, comme les Francs aux bords de la Sala, féroce parmi toutes les peuplades germaniques, et d'un aspect effrayant. Les cheveux rasés par devant et par derrière, deux tresses descendant du sommet de la tête sur la longue barbe blonde ou rousse qui leur avait fait donner leur nom; des peaux de bêtes fauves pour vêtements et d'énormes lances agitées au bruit des cris de guerre. Ils avaient quitté les bords de la Baltique et s'étaient alliés aux Avars pour détruire les Gépides. Après la victoire, Alboin, leur roi, prit pour femme la belle Rosamonde, fille du roi Cunimond, tué dans la mêlée, et incorpora dans ses bandes les vaincus qu'il entraîna avec lui au delà des Alpes. Tandis que Pavie soutenait contre le nouveau conquérant, un siège qui dura trois ans, un détachement de l'armée lombarde entra dans la Provence qui appartenait à Gunthramn. Gunthramn ne faisait pas la guerre par lui-

même, mais, comme les empereurs de la décadence, il la faisait faire par ses patrices. Amatus venait de succéder à Celsus dans cette dignité. Il s'avança à la rencontre de l'invasion et livra bataille (570); ce fut un désastre complet. Il périt lui-même dans la mêlée; les Burgundes tombèrent en foule percés par les longues lances de leurs ennemis. Il fut impossible de compter le nombre des morts.

Les Lombards allèrent rejoindre Alboin, fiers d'avoir vaincu une armée de Francs, et trainant après eux de longues files de chariots chargés de butin et de captifs.

Au Gallo-Romain Amatus, succéda le Gallo-Romain Ennius Mummolus. Son père Pæonius, quoiqu'il n'appartint pas à la race conquérante, gouvernait la ville d'Auxerre en qualité de comte. La faveur dont jouissaient auprès de Gunthramn tous les hommes d'origine gauloise et peut-être aussi son habileté dans la tactique, lui avaient valu le commandement militaire dans ce municipe. Sentant son crédit ébranlé ou pour être plus certain de conserver cette fonction, il envoya son fils vers le roi avec des présents considérables.

Le jeune Ennius sentait parler en lui une avide ambition; il avait la conscience de ce qu'il pouvait faire dans un poste élevé; il n'hésita pas. Les richesses de son père lui servirent à le supplanter; il obtint en sa place le commandement militaire d'Auxerre, et de degré en degré, il parvint, après la mort d'Amatus, à la dignité de patrice, qui lui assurait le commandement de toutes les forces de la Burgundie.

Encouragés par leur premier succès, les Lombards s'étaient avancés jusqu'à Murciæ-Calmes, bourg situé non loin de la ville d'Embrun. Ils se croyaient déjà assurés de la victoire; mais Mummolus usa d'un stratagème qui les priva de l'avantage que leur avaient toujours donné leurs longues lances. Comme ils étaient campés dans une forêt, il les environna pendant la nuit et fit faire partout de grands

abatis d'arbres, derrière lesquels les Francs se retranchèrent. Ceux-ci les attaquèrent d'abord à coups de flèches et de haches lancées à distance, et au moment où les ennemis tâchaient de franchir ces barricades improvisées, ils se jetèrent sur eux et la mêlée commença corps à corps, furieuse, implacable. La victoire resta aux Burgundes.

Après les prudentes dispositions du patrice, on la dut surtout à la valeur et à la force de deux frères, de deux évêques, Salvianus et Sagittarius. Partout ils animaient les combattants de la voix et de l'exemple. Armés non de la croix et de la crosse, mais de la cuirasse et de la hache, ils brisèrent les piques de leurs farouches ennemis et en tuèrent un grand nombre. Peu d'entre eux parvinrent à franchir l'enceinte, qui les retenait pour ainsi dire prisonniers, pour aller rapporter à leurs frères la nouvelle de cette sanglante défaite.

Alboin était mort. On connaît cette tragique aventure. Après sa victoire sur les Gépides, le roi des Lombards avait fait monter, en forme de coupe, le crâne de Cunimond. A la fin de ses banquets, selon l'usage germanique, cette coupe étrange circulait et chacun y buvait au souvenir des victoires remportées. Dans une de ses fêtes, Alboin voulut forcer la belle Rosamonde à boire dans le crâne de son père. Elle but, mais la même nuit le chef des Lombards était étranglé par Helmichis, le favori de la reine. Elle se réfugia à Ravenne avec lui; la reconnaissance exaltait encore son amour. Quelque temps après, elle apprend que l'exarque désire l'épouser; elle prépare elle-même le poison qu'elle verse à Helmichis. Celui-ci, sentant sa mort venir, rassemble ses forces, et contraint l'épée à la main la reine à boire le reste du breuvage fatal. Elle expira à l'instant sur le cadavre de son ancien favori.

Les Saxons, qui des rivages de la mer du Nord, avaient suivi les Lombards jusqu'aux bords du Pô, ne voulaient

plus continuer à obéir au successeur d'Alboin. Ils quittent l'Italie et se jettent sur la Provence, pays riche et peu défendu par les troupes de Gunthramn, qui se tenaient plus au nord. Ils avaient établi leur camp sur le territoire de la ville de Riez, dans le domaine d'Establon. De là, ils ravageaient les campagnes voisines, rançonnaient les villes et les habitants riches, emmenaient les autres comme esclaves et vivaient de cette espèce de chasse au butin, en attendant qu'ils pussent s'établir définitivement dans le pays.

Mummolus rassembla ses bandes et arriva à l'improviste : c'était le moyen de vaincre facilement des barbares qui, au milieu d'un pays conquis, n'avaient pris aucune précaution, ni fait aucun préparatif de défense. Les Saxons combattirent cependant avec courage. Le combat dura jusqu'à la nuit, et le lendemain ils allaient recommencer la lutte, lorsqu'une sorte de traité fut conclu. Les chefs saxons firent à Mummolus des présents considérables; ils rendirent la liberté à tous les captifs, abandonnèrent le butin qu'ils avaient rassemblé et jurèrent que, si on leur livrait passage par la Gaule, ils retourneraient dans leur territoire du Nord et seraient à jamais les fidèles alliés des Francs. La paix jurée, ils regagnèrent l'Italie pour y chercher leurs femmes, leurs enfants et leurs chariots de voyage.

L'année suivante, vers la fin du printemps, ils traversèrent les Alpes, divisés en deux colonnes; l'une entra en Gaule par Nice le long de la Méditerranée, l'autre laissant le mont Viso à droite, passa par Embrun et rejoignit le premier détachement à Avignon, d'où ils devaient remonter vers le nord en longeant le Rhône. Malgré la foi promise, ils ne pouvaient se décider à payer le prix de leur subsistance; ils enlevaient les récoltes sur leur passage et ruinaient le pays. Mummolus les arrêta au moment où ils allaient franchir le Rhône et leur envoya dire : « Vous ne passerez pas ce fleuve. Voilà que vous avez dépeuplé les

domaines de mon maître, vous avez enlevé les troupeaux du roi, vous avez dévasté les blés, livré les maisons aux flammes, abattu les oliviers et les vignes. Vous ne viendrez pas sur ce bord avant que vous n'ayez satisfait d'abord à ceux que vous avez laissés dans le besoin, sinon vous n'échapperez pas de mes mains avant que je n'aie abattu mon épée sur vous, vos femmes et vos enfants, afin que l'injure de mon maître, le roi Gunthramn, soit vengée. »

Désespérant de franchir le fleuve en présence d'une armée nombreuse commandée par un général aussi habile, les Saxons consentirent à donner plusieurs milliers de pièces d'or. En traversant l'Arvernie, ils usèrent d'un autre subterfuge. Ils payèrent les vivres dont ils avaient besoin ; mais, pour conserver l'or qu'ils rapportaient du pillage des villes de l'Italie, ils donnaient des pièces d'airain gravées et dorées ; ils arrivèrent ainsi sans encombre jusqu'aux frontières et rentrèrent sur leur territoire, après cette longue course dans le Midi, avec tous leurs ustensiles et leurs familles, leurs bœufs et leurs chariots, immense caravane qui mit plus d'un an à traverser la Gaule (575).

Après la mort de Chleph, successeur d'Alboin, les Lombards, maîtres absolus du nord de la Péninsule, ne s'étaient pas choisi de roi, n'ayant pas d'ennemi extérieur à combattre. Chaque chef de bande était maître dans le territoire que la conquête lui avait donné en partage et dirigeait à son gré les guerriers attachés à sa fortune. Trois de ces chefs militaires, peu satisfaits sans doute de leur part, étaient entrés dans la Gaule méridionale. Rhodan s'était établi à Grenoble, Zaban à Valence et Amon dans le domaine de Macheville près d'Avignon. De leurs camps, ils faisaient des excursions par tout le pays, pillant, ravageant, imposant des tributs, s'attaquant même aux plus grandes cités, aux plus hautes murailles. Arles et les villes environnantes furent pillées ; Aix paya une rançon de vingt-deux livres d'ar-

gent; Marseille fut menacée; les troupeaux et leurs pasteurs, qui occupaient les plaines alors couvertes de gazon et de verdure du delta du Rhône, furent pris et enlevés. Tout le pays compris entre le lac de Genève et la mer était en proie aux ravages des Lombards.

Mummolus, le fidèle gardien de la Gaule, ne tarda pas à se présenter devant Grenoble que dévastait Rhodan. Il traverse l'Isère en présence de l'armée ennemie qu'il attaque avec impétuosité et qu'il met en fuite. Rhodan, quoique blessé, parvint à gagner les montagnes avec cinq cents hommes qui lui restaient. En suivant des sentiers sur les hauteurs ou en traversant les grands bois qui couvraient toute cette partie de la contrée, il rejoignit Zaban qui assiégeait Valence. Intimidés par la récente victoire des Francs, les deux chefs battirent en retraite, suivis de près par le patrice burgunde, qui les atteignit près d'Embrun et les força à accepter la bataille. Elle fut sanglante, et presque tous les Lombards succombèrent. Les chefs seuls avec quelques hommes d'élite purent traverser les Alpes et regagner le bassin du Pô.

Amon était toujours aux environs de Marseille, accumulant les richesses et enlevant les bestiaux des prairies salées du Rhône. Dès qu'il apprit les désastres des deux autres détachements, il se mit en marche pour repasser en Italie; mais son butin l'embarrassait dans ses opérations et le retardait dans sa marche. Mummolus le joignit et le poursuivit jusqu'au sein des neiges qui couvraient alors les Alpes. Amon fut forcé d'abandonner ses chariots de voyage avec toutes les richesses qu'ils contenaient. La plupart de ses guerriers périrent sous la hache des Francs ou dans les précipices des montagnes.

Tandis que le patrice burgunde défendait la Gaule contre les nouvelles invasions germaniques, que faisaient les rois francs? Ils continuaient à mener dans leurs do-

maines la vie des grands propriétaires, peu occupés de gouverner le territoire qui leur était soumis et consacrant tout leur temps à satisfaire leurs passions et leurs goûts. Sigebert, au milieu des populations des bords du Rhin et de la Moselle, avait conservé les habitudes de ses pères; il partageait ses loisirs entre la chasse dans les Ardennes et les Vosges et son inaltérable affection pour Brunehilde. Gunthramn aimait les festins somptueux et les plaisirs faciles. Chilperic travaillait à donner à son esprit une teinte de culture; il faisait des vers et discutait des questions théologiques. Chacun d'eux suivait sa fantaisie, mais aucun ne songeait à administrer son royaume ni à régler des intérêts généraux dont le maniement devait lui être d'ailleurs complètement inconnu. Leur action était restreinte et se bornait à celle que leur assuraient l'autorité militaire et une richesse plus grande. Leurs rapports avec les habitants de leurs provinces, Germains ou Romains, étaient rares, irréguliers, peu déterminés et ne découlaient pas d'un principe constant. La royauté ne leur donnait pas encore cet ensemble de pouvoirs qu'elle représenta plus tard et ne faisait donc pas naître pour eux ces relations compliquées qui en sont la conséquence. La destinée de l'individu se développait d'après les lois et les situations diverses que la conquête avait amenées dans l'ordre social, sans que l'influence d'un pouvoir central vint la modifier ou la régulariser. Deux faits qui se passèrent au temps où nous sommes arrivés, indiqueront jusqu'à quel point était poussée la liberté individuelle et quelle était au sein de ce chaos l'action indirecte des rois francs sur les affaires civiles et ecclésiastiques.

Vers l'an 575 vivait à Braine, auprès du roi Sigebert, un Gallo-Romain nommé Andarchius, prenant ses repas à la table du roi, le suivant dans ses chasses, l'amusant dans ses heures d'ennui, menant en un mot la vie d'un familier

de ces rois du vi^e siècle. Il était d'humble origine; mais avec le sénateur Félix, dont il avait été serviteur en Arvernie, il avait travaillé, étudié les lettres, les sciences, les lois; il connaissait parfaitement, nous assure un de ses contemporains, Virgile, le code Théodosien et l'art du calcul. Lorsqu'il crut son instruction complète, il passa au service du duc Lupus, que le roi de Metz envoyait pour commander le municipe de Marseille, et il sut si bien charmer son nouveau maître, que celui-ci, croyant être agréable à Sigebert, le lui envoya en faisant un grand éloge de son savoir et de son esprit.

Sigebert, quoique resté Germain de tout point, ne put se défendre du charme qu'exerçaient sur les plus avancés de ses guerriers francs, tous les représentants de l'ancienne civilisation. Il avait accueilli avec joie le poète Fortunatus; il reçut avec faveur le serviteur Andarchius. C'était d'ailleurs une occasion nouvelle de se perfectionner dans la langue des vaincus, qu'il ne parlait pas encore avec cette facilité dont ses frères étaient si fiers. Pour récompenser son favori, le roi l'envoya en Arvernie avec une haute dignité. Andarchius résolut d'exploiter sa nouvelle position pour s'enrichir. Il se lia avec Ursus, l'un des plus riches habitants de Clermont, dans l'espoir d'épouser sa fille, qui devait être son unique héritière; mais, comme le père semblait s'y opposer, il usa d'une singulière ruse; il cacha sa cuirasse dans les tablettes où l'on avait coutume de mettre les papiers, et dit à la femme d'Ursus, tandis que son mari était absent: « Veille à l'or que j'ai caché dans ces tablettes; il y a plus de seize mille pièces qui t'appartiendront si tu veux me donner ta fille en mariage. » La femme, éblouie par ces magnifiques offres, lui jura qu'il l'aurait. Aussitôt il alla trouver Sigebert, lui conta qu'Ursus refusait de remplir sa promesse et obtint un ordre qui enjoignait au juge de le marier incontinent à la jeune fille.

Andarchius soutint son droit en affirmant qu'il avait donné des arrhes pour l'épouser. Ursus refusa, prétendant qu'il ne connaissait pas son adversaire et qu'il n'avait rien reçu. Pour clore ce débat, Andarchius somma Ursus de le suivre devant le roi; puis, arrivé à Braine, il l'écarta sous divers prétextes, feignit de se reconcilier avec lui et le fit partir pour Clermont sans qu'il eût vu Sigebert. D'un autre côté, pour obtenir de celui-ci l'ordre qu'il désirait, il emmena dans une église un homme qui s'appelait aussi Ursus, et tandis que des témoins apostés, entendant mais ne voyant pas, prenaient note des paroles que ce dernier prononçait, il lui fit jurer par les reliques des martyrs qu'il donnerait sa fille ou qu'il payerait les seize mille sols d'or qu'Andarchius était censé lui avoir donné pour arrhes. Le roi trompé, croyant qu'Ursus lui-même avait fait ce serment, ordonna qu'il eût à accorder sa fille ou à voir saisir ses biens jusqu'à concurrence des seize mille sols d'or. L'ordre était précis; la faveur dont jouissait l'ancien serviteur était grande; le juge n'hésita pas à lui adjuger les biens d'Ursus, situés en grande partie dans le Velay.

Andarchius, au comble de la joie de ce que son adroite spoliation avait si bien réussi, se hâta d'aller occuper la plus belle des villas dont il se croyait le maître. Il arrive à grand fracas, et donne ordre qu'on lui chauffe de l'eau pour prendre le bain et qu'on lui prépare un magnifique souper. Comme les serviteurs ne vont pas assez vite à son gré, il les traite avec cruauté, les frappe à chaque instant, les uns avec des verges, les autres avec des bâtons, au point que plusieurs d'entre eux sont blessés à la tête et que le sang en jaillit. Au sortir du bain, il se met à table en compagnie de sept de ses domestiques qu'il avait amenés avec lui, et dans sa joie féroce il boit énormément et s'enivre avec ses serviteurs.

Ursus, qui guettait le moment de se venger de son en-

nemi, est averti par l'un de ses esclaves ; il rassemble tous les gens de la villa et ferme la porte à clef. La moisson venait de rentrer, il rassemble toutes les gerbes contre la maison, l'en entoure et l'en recouvre jusqu'au-dessus du toit, de telle façon qu'on ne voyait plus qu'un grand monceau de paille, auquel il met le feu. L'incendie se développa sans obstacle. La demeure étant construite toute en bois, se consuma jusqu'à la dernière planche, et Andarchius y périt avec les siens d'une mort affreuse, appelant en vain au secours celui qu'il avait dépouillé et ceux qu'il avait blessés dans la nuit même.

Après cette exécution, Ursus se hâta d'envoyer des présents au roi dont il craignait le ressentiment. Mais, soit que Sigebert eût déjà oublié son favori, soit que les dons du riche Arverne eussent fléchi sa colère, il ne songea pas à venger la mort d'Andarchius, et Ursus, son ennemi brûlé, rentra en pleine et libre possession de ses terres.

Cette première aventure nous montre le roi dans ses rapports avec l'administration de la justice.

Une peste terrible s'était déclarée en Arvernie en l'été de l'année 567. La mortalité était grande ; les cercueils manquaient aux cadavres, les fosses aux cercueils. Une plaie se déclarait subitement dans l'aîne ou sous l'aisselle, et le second ou le troisième jour elle enlevait le malade, qui perdait l'usage de sa raison aussitôt qu'il était atteint. L'évêque d'Arvernie, qui avait fui la contagion de ville en ville, en mourut au moment où il rentrait à Clermont la veille du dimanche de la Passion.

Malgré la terreur de la peste, sa mitre fut vivement disputée. L'autorité que donnait l'épiscopat, celui d'Arvernie surtout, était immense ; son influence s'étendait sur toutes les affaires religieuses, civiles et politiques. Les évêques étaient les chefs naturels des villes ; ils administraient le peuple dans l'intérieur de la cité ; ils le représen-

taient auprès des barbares; ils étaient ses magistrats au dedans, ses protecteurs au dehors. Comme ils avaient plus d'expérience et d'intelligence politiques que les conquérants à peine sortis de la Germanie, ils étaient les conseillers nécessaires des rois francs. De plus, ils jouissaient des immenses revenus attachés à l'Église épiscopale, et joignaient ainsi le pouvoir que donnait une grande fortune territoriale à celui qu'assurait leur auguste et respecté ministère.

On peut comprendre avec quelle ardeur était brigué le siège que Cautinus, évêque de Clermont, venait de laisser vacant. Afin de l'obtenir, les concurrents n'épargnaient ni promesses, ni dons.

L'un d'entre eux, le prêtre Euphrasius, fils du sénateur Ennodius, était très-riche, non-seulement parce que son père l'était, mais par les meubles et les bijoux précieux que lui avaient donnés les juifs avec qui il entretenait des relations très-intimes. Ce prêtre avait épousé la fille du Germain Béréghisel; il recevait souvent à sa table les principaux d'entre les Francs; il les accueillait avec le luxe habituel aux opulentes cités de l'Arvernie, étalant sur des tables splendides les plats d'or qu'il tenait de ses amis les Israélites; il versait aux barbares le vin fort du Midi et les enivrait, afin d'obtenir, en satisfaisant leur passion favorite, leur protection auprès du roi. Il repoussait les pauvres et initiait ses hôtes grossiers à toutes les voluptés faciles.

Après la mort de Cautinus, il comptait lui succéder par la protection des Francs; mais le clergé, qu'il n'avait pas songé à mettre dans ses intérêts, osa protester contre l'influence des conquérants. Il se réunit dans la cathédrale et désigna l'archidiaque Avitus. Le comte de la ville, Firminus, dévoué à Euphrasius, essaya d'empêcher la réunion où devait être choisi le nouvel évêque. Euphrasius lui-même, fit offrir au roi jusqu'à mille pièces d'or, s'il voulait s'y opposer et lui assurer la mitre. Mais Sigebert refusa,

entraîné par l'avis des évêques qui voulaient éviter un pareil scandale et une telle atteinte aux droits de l'Église. Avitus fut élu dans l'assemblée générale des citoyens et du clergé. Sigebert le fit venir à Metz, pour qu'il fût consacré en sa présence et qu'il lui donnât les eulogies de sa main.

Nous voyons dans ce récit le roi dans ses rapports avec l'administration de l'Église.

Les Lombards attaquaient encore le midi de la Gaule, que déjà commençaient les guerres civiles. Les premières qui éclatèrent furent la conséquence du système de partage qui avait enlevé toute frontière, toute division naturelle au territoire morcelé d'après l'importance des cités. Arles appartenait au roi des Burgundes tandis que Aix, Marseille, Avignon étaient à Sigebert.

Sigebert voulut y joindre Arles, afin de commander à tout le cours du Rhône, qui conservait encore son antique splendeur, ses monuments superbes, ses théâtres, ses tombeaux et ses cirques. Le roi de Metz convoitait cette Rome de la Gaule. Revenu de sa guerre avec les Avars, il se reposait à Braine et se contenta d'envoyer dans le Midi un détachement des bandes ostriennes, commandées par le Franc Audover. En même temps Firminus, qui exerçait à Clermont le commandement militaire sous le titre de comte, rassembla des troupes levées en Arvernie et prises en grande partie parmi les Francs qui gardaient les villes. Les deux chefs unis surprirent Arles et la soumirent à leur maître. L'évêque Sabaudus, au nom du municipe, prêta serment de fidélité.

Mais bientôt apparut sous les murs de la ville, Celsus qui était encore à cette époque patrice du roi Gunthramn. A cette vue, Sabaudus, préférant la domination du bon roi de Burgundie à l'autorité lointaine et violente du roi de Metz, engagea Firminus et Audover à accepter la bataille en plaine au lieu d'attendre l'ennemi derrière les remparts.

« Si vous êtes vaincus, leur disait-il, nous vous garderons la foi promise et vous trouverez dans nos murs un asile sûr et imprenable. » Le patrice Celsus les laissa sortir de la ville, puis il les attaqua avec impétuosité tandis que les habitants d'Arles inquiétaient leurs nouveaux conquérants par derrière et les accablaient de pierres du haut de leurs remparts. Les bandes ostrasiennes essayèrent en vain de résister; la déroute se mit dans leurs rangs; ils essayèrent de se sauver en traversant le Rhône sur leurs boucliers. Très-peu parvinrent à traverser le large et impétueux courant. Firminus et Audover furent faits prisonniers. Mais Gunthramn, pour ne pas attirer sur lui les formidables guerriers du Nord et la vengeance de Sigebert, leur fit rendre la liberté; il remit même à son frère Avignon, dont Celsus venait de s'emparer (566).

Bientôt après Chilperic commença la guerre à son tour. Son fils Clovis se jette dans la Touraine et le Poitou, qui appartenaient à Sigebert. Mummolus n'a qu'à se présenter pour le faire reculer. Gunthramn faisait agir son redoutable patrice au nom du roi de Metz. Tours lui ouvre ses portes; Poitiers est soumis après avoir essayé une résistance inutile. Bazilius et Sigher, les deux citoyens qui avaient organisé la résistance, sont tués; tout rentre dans l'ordre.

Clovis s'était retiré dans la ville de Bordeaux, qui appartenait à son père; mais là même il trouva un terrible ennemi dans un guerrier ostrasien; c'était le heretogh Sigulf qui espérait, au nom du roi de Metz, se faire chef militaire du municpe. Il rassembla les habitants contre le fils de Chilperic, qui avait peu de soldats avec lui; il le mit en fuite, et, pour ajouter la dérision à la cruauté, il se fit un jeu de cette poursuite, sonnait du cor, animant les chiens, comme dans une chasse au cerf.

Après un pareil outrage, la paix était devenue impossible. Théodebert, fils aîné de Chilperic, se chargea de la ven-

geance de son frère Clovis. En vain le bon Gunthramn veut interposer sa médiation et faire juger le différend des deux ennemis par un synode des évêques de son royaume. Théodebert n'écoute rien et s'avance vers Poitiers que Mummolus venait de reprendre. Gondobald avait rassemblé en hâte les Francs ostrasiens dispersés dans les provinces du Midi; mais ils étaient trop peu nombreux pour résister à l'armée de Chilperic; ils furent tués ou pris, et leur chef n'échappa que par la fuite. Tout le pays fut dévasté et livré aux flammes. Les citoyens de Tours, pour sauver leurs biens, ouvrirent les portes de la ville. Limoges, Cahors, en firent autant. Que leur importait après tout le nom de leur souverain? Ils ne le connaissaient que par ses exactions ou ses cruautés, et, avant tout, il s'agissait d'éviter le pillage, le massacre, l'incendie, dont ces expéditions de barbares étaient souvent suivies. Un cri d'effroi et d'indignation traversa l'Aquitaine; rien n'était respecté; les églises brûlées, les monastères d'hommes détruits, les vierges des autels outragées, témoignaient assez que les Francs ne franchissaient plus la Loire au nom de la foi mais au nom de la vengeance.

Quand Sigebert apprit ces dévastations, il appela autour de lui les tribus d'au delà du Rhin, toujours prêtes à se lever en armes, toujours avides des dépouilles des contrées civilisées. A sa voix accoururent les descendants de ces bandes qui avaient dévasté l'Italie, Alemans, Thoringiens, Bavaïois (Baiwaren), guerriers farouches, versant le sang humain sur les autels de leur culte antique, étrangers même à cette première teinte de civilisation qu'avait donnée le christianisme aux Francs convertis.

Aussitôt que Chilperic apprit le danger qui le menaçait, il expédia des messagers vers Gunthramn, afin qu'il levât une armée et qu'il vînt le soutenir (574). Les deux rois se virent et ils firent alliance. Ils devaient avant tout garder

e cours de la Seine. En effet, Sigebert arrivant fut arrêté par le fleuve; il envoya aussitôt un message à Gunthramn, lui disant : « Si pour ton malheur, tu ne me laisses pas passer ce fleuve, je marcherai sur toi avec toute mon armée. » La menace était effrayante, appuyée par les bandes sauvages du Rhin. Gunthramn eut peur; il laissa passer les Germains et fit alliance avec Sigebert.

Chilperic, se voyant abandonné, quitta son poste et se retira jusque dans le pays de Chartres, toujours poursuivi par l'armée ostrasienne qui l'atteignit enfin près du bourg d'Avalcium (Alluye). D'après la coutume germanique, Sigebert envoya demander à son frère qu'il voulût choisir un champ pour livrer bataille. Chilperic, au lieu de répondre, demanda la paix, offrit de rendre toutes les villes que Théodebert venait de prendre, à condition qu'on épargnerait les habitants, qui ne s'étaient rendus que par crainte. Sigebert, dont le caractère était naturellement bon et oublieux des offenses reçues, se réconcilia avec son frère et reprit le chemin de Metz; mais ses guerriers murmurèrent; ils voyaient s'anéantir ainsi tout espoir de pillage, eux qui comptaient sur les richesses de la Neustrie. La campagne était manquée, il leur fallait retourner vers leurs tribus sans avoir tiré l'épée, sans rapporter les trophées d'aucune victoire; ils criaient et menaçaient le roi, l'accusant de s'être soustrait au combat par crainte.

Lui, plein de courage, se fit amener son cheval de bataille et s'avançant vers les plus animés, leur imposa par son intrépidité et parvint à calmer leur fureur; mais, en passant près de Paris, ils se jetèrent sur les bourgs qui ne pouvaient se défendre, pillant tout ce qu'ils pouvaient emporter, brûlant et ravageant à plaisir, emmenant en captivité les habitants qu'ils attachaient derrière leurs chariots; ni menaces ni prières ne purent les arrêter cette fois; ils assouvissaient ainsi leur rage contenue.

Au retour, le roi sut venger son autorité méprisée; il fit lapider un grand nombre des rebelles quand il put les faire saisir isolés et rentrés dans leurs campements.

A peine Sigebert eut-il congédié ses redoutables bandes, que Chilperic envoya de nouveau des messagers vers Gunthramn afin de lui dire : « Que mon frère vienne me trouver; voyons-nous, et quand nous aurons fait la paix, poursuivons ensemble Sigebert notre ennemi. » Les deux rois se virent, échangèrent de riches présents, puis Chilperic, oubliant combien l'appui de Gunthramn était peu sûr, entra en campagne. Lui-même s'avança par le nord jusqu'à Reims, brûlant et ravageant tout, tandis que son fils Théodebert passait la Loire et s'avançait en Aquitaine.

Sigebert trahi s'avança furieux; il rappela ses barbares, bien décidé cette fois à ne plus modérer leur soif de sang et de pillage. Une grande calamité semblait menacer la Gaule; on voyait apparaître dans le ciel un météore qu'on avait aperçu l'année de la mort de Chlothar. Les populations de l'Ouest tremblaient, une nouvelle invasion semblait imminente. Le roi de Metz avait promis à ses bandes les trésors de Chilperic, des maisons, des terres, des villes. Brunehilde l'accompagnait, animant sa colère et rêvant la vengeance de Galswinthe. Le royaume de Neustrie et son roi étaient en péril.

Tandis que Sigebert marchait sur Paris, ses envoyés se dirigeaient vers Tours. Ils devaient lever une armée dans les provinces d'outre-Loire et repousser Théodebert. A cette armée, composée en grande partie de Gallo-Romains, il manquait des chefs; Sigebert leur envoya les deux Francs Godeghisel et Gunthramn. Théodebert, quoique abandonné d'une partie des siens, accepta le combat. Mais sa valeur ne put le sauver; succombant sous le nombre, il fut vaincu, tué et son corps dépouillé : honte dernière pour un descendant de Clovis, et chose douloureuse à raconter, dit le chroniqueur.

Heureusement un Franc, nommé Arnulf, le reconnut, le retira de dessous les corps morts amoncelés autour de lui, le lava, l'enveloppa de vêtements dignes de son rang et l'ensevelit dans la cité d'Angoulême.

Sigebert, après avoir pris Paris, s'était avancé le long de la Seine jusqu'à Rouen, dans l'intention de donner la cité et son territoire aux bandes d'outre-Rhin; mais les leudes l'en détournèrent, soit qu'ils désirassent pour eux cette riche proie, soit qu'ils craignissent de voir s'établir au milieu de la Gaule des barbares encore païens, dont les cris féroces et l'aspect repoussant leur inspiraient à eux-mêmes une certaine horreur. Le roi de Metz établit sa résidence à Paris, et Brunehilde vint l'y rejoindre avec ses enfants. La conquête de la Neustrie semblait assurée. Chilperic et Frédégonde s'étaient retirés dans la ville de Tournai. Gunthramn avait traité avec le vainqueur et semblait accepter comme un fait accompli le résultat de la guerre. Les Neustriens même se déclaraient pour Sigebert et le proclamaient roi.

Sigebert quittait Paris pour se rendre dans le domaine de Victoriacum (Vitry), quand l'évêque Germanus se présenta devant lui et lui dit : « Si tu pars dans l'intention de ne pas tuer ton frère, tu reviendras vivant et vainqueur; mais si tu as d'autres pensées, tu mourras. C'est ainsi que Dieu a dit par la bouche de Salomon : Tu tomberas dans la fosse que tu auras creusée pour ton frère. » Malgré la réputation de sainteté qu'avait l'évêque, le roi ne l'écouta pas; il était trop plein de l'idée des honneurs qui l'attendaient et de l'imposante cérémonie où il se rendait; il pressa les flancs de son cheval et partit.

« Le passage de Sigebert à travers le royaume qui allait lui appartenir par élection fut comme un triomphe anticipé. Les habitants gaulois et le clergé des villes venaient processionnellement à sa rencontre; les Francs montaient

à cheval pour se joindre à son cortège. Partout les acclamations retentissaient en langue tudesque et en langue romaine. Des bords de la Seine à ceux de la Somme, les Gallo-Romains étaient, quant au nombre, la population dominante; mais à partir de ce dernier fleuve vers le nord, une teinte germanique de plus en plus forte commençait à se montrer. Plus on avançait, plus les hommes de race franque devenaient nombreux parmi la masse indigène; ils ne formaient pas simplement, comme dans les provinces centrales de la Gaule, de petites bandes de guerriers oisifs, cantonnées de loin en loin; ils vivaient à l'état de tribu et en colonies agricoles au bord des marécages et des forêts de la province belge. Vitry, près de Douai, se trouvait pour ainsi dire sur la limite de ces deux régions; les Francs du Nord, cultivateurs et fermiers, et les Francs du Sud, vassaux militaires, purent aisément s'y réunir pour l'inauguration du nouveau roi. Parmi les grands propriétaires et les chefs du royaume de Neustrie, un seul, nommé Ansowald, ne se trouva pas au rendez-vous; son absence fut remarquée et lui fit dans la suite un grand renom de fidélité au malheur.

« La cérémonie eut lieu dans une plaine bordée par les tentes et les baraques de ceux, qui n'ayant pu se loger dans les bâtiments du domaine de Vitry, étaient contraints de bivouaquer en plein champ. Les Francs en armes formèrent un vaste cercle au milieu duquel se plaça le roi Sighebert, entouré de ses officiers et des seigneurs de haut rang. Quatre soldats robustes s'avancèrent tenant un bouclier sur lequel ils firent asseoir le roi et qu'ils soulevèrent ensuite à la hauteur de leurs épaules. Sur cette espèce de trône ambulante, Sighebert fit trois fois le tour du cercle, escorté par les seigneurs et salué par la multitude qui, pour rendre ses acclamations plus bruyantes, applaudissait en frappant le plat de l'épée sur les boucliers garnis de fer. Après le troisième tour,

selon les anciens rites germaniques, l'inauguration royale était complète et de ce moment Sighebert eut le droit de s'intituler roi des Francs tant de l'Oster-Rike que du Neoster-Rike. Le reste du jour et plusieurs des jours suivants se passèrent en réjouissances et combats simulés, et en festins somptueux dans lesquels le roi, épuisant les provisions de la ferme de Vitry, faisait à tout venant les honneurs de son nouveau domaine (1). »

Cependant une partie des bandes ostrasiennes continuaient le siège de Tournai. Chilperic avait perdu tout espoir de recouvrer son royaume; il délibérait déjà s'il fuirait ou s'il se donnerait la mort. Un sombre abattement s'était emparé de son âme. Frédégonde elle-même n'espérait plus rien; elle fut sur le point d'abandonner l'enfant dont elle venait d'accoucher, croyant l'arracher ainsi à la mort cruelle qui l'attendait. Tout à coup une idée de salut traverse son esprit; ce devait être une idée homicide et quelqu'un allait mourir. Elle fait appeler deux de ses serviteurs; elle les anime par ses promesses, par des boissons enivrantes; elle les charme par sa beauté. On disait dans le peuple qu'elle les avait ensorcelés par des maléfices. Elle leur remet à chacun un long couteau que les Francs appelaient *skramasax* et dont elle avait empoisonné la lame, puis elle les fait partir pour Vitry. « Allez, leur dit-elle, vers ceux qui entourent Sighebert, et frappez-le de ces couteaux empoisonnés. Si vous en revenez vivants, je vous honorerai merveilleusement vous et toute votre race; si vous succombez, je distribuerai pour le repos de vos âmes des aumônes abondantes aux tombeaux des saints. »

(1) 2^e récit mérovingien. Les parties de l'histoire que M. A. Thierry a traitées le sont d'une manière si complète et si supérieure qu'on ne peut que le résumer et le citer. Tous les renseignements, tous les témoignages sont recueillis et mis en œuvre avec ce talent particulier de l'auteur qui peint les lieux et fait revivre les hommes.

Arrivés dans les campements, ils s'approchèrent de Sigebert, et tout à coup se jetant sur lui, l'un à droite et l'autre à gauche, ils le frappèrent au flanc chacun de leur côté. Le roi poussa un cri et tomba; quelques instants après, il était mort (575). Son camérier Charéghisel et un autre de ses leudes, le Goth Sigila, se précipitèrent à son secours; mais les émissaires de Frédégonde se défendirent en désespérés avec les couteaux dont ils étaient armés. Le camérier fut tué sur le coup et Sigila horriblement blessé. Abandonné dans le domaine de Vitry, au départ des Ostrasiens, Sigila tomba dans les mains de Chilperic qui lui fit brûler toutes les jointures avec des fers rougis, et après d'horribles tourments ordonna que ses membres fussent mis en pièces. Le Franc, comme le sauvage des grands lacs américains, se plaisait à la vue de ces horribles supplices et du corps d'un ennemi palpitant sous le fer qui le mutilait; il variait les tortures avec un affreux raffinement de cruauté.

La mort de Sigebert fut comme un coup de foudre; tout changea soudain. Les guerriers d'outre-Rhin, fatigués d'une si longue campagne, reprennent le chemin de leur patrie; les Ostrasiens se dirigent sur Metz, et Chilperic, délivré comme par enchantement, se retrouve de nouveau maître de son royaume. Il sortit de Tournai et se rendit à Vitry où le corps de son frère attendait la sépulture; il présida lui-même à la cérémonie, voulant qu'elle fût digne d'un roi franc. Il le fit ensevelir au village de Lambres, sur la Scarpe. Plus tard le corps de Sigebert fut transporté à Soissons dans la basilique de Saint-Médard qu'il avait fait bâtir.

Au moment où le roi de Metz périssait à Vitry, Brunehilde attendait à Paris le retour de son époux triomphant. A la nouvelle de l'événement inattendu, elle se trouva tout à coup abandonnée de la plupart des chefs ostrasiens qui fuyaient vers la Moselle et qui allaient se ranger autour de

Chilperic. Un seul lui resta fidèle dans ce brusque changement de fortune; ce fut Gondobald, qui avait à expier la honte d'avoir été vaincu par Chilperic sous les murs de Poitiers. Brunehilde ne pouvait fuir avec ses enfants et ses trésors qui auraient attiré l'attention et l'auraient nécessairement exposée à périr, soit par les ordres du roi avide de tant de richesses, soit par la cupidité des leudes, lesquels n'auraient pas manqué de saisir l'occasion de piller ses riches chariots. Elle voulut au moins sauver l'aîné de ses fils Childebert, afin qu'il succédât à son père et sauvât le royaume d'Ostrasie près de tomber aux mains de Chilperic. Prisonnière et gardée à vue dans le palais qu'elle occupait, elle mit son fils, âgé de cinq ans seulement, dans un grand panier, et, au moyen d'une corde, le descendit par la fenêtre. Gondobald le reçut dans ses bras, monta à cheval et courut en toute hâte à Metz pour présenter aux guerriers de la Moselle le descendant de Clovis.

Le jour de Noël (575) eut lieu la cérémonie de son inauguration; tous les chefs de l'est reconnurent pour leur souverain le jeune héritier de Sigebert. Ils élurent, dit-on, un homme capable de le remplacer pendant son enfance, de conduire l'armée au combat et de présider l'assemblée de justice. Cet homme, quel qu'il soit, remplissait l'office qui devait être plus tard celui de *maire du palais*, nom bizarre dont on ignore encore l'étymologie, institution peu définie dont on n'a pas bien précisé l'origine.

Chilperic, qui avait espéré devenir roi des Francs orientaux, vit ainsi s'évanouir cet espoir, et même, ceux des leudes de Sigebert qui, après sa mort, s'étaient déclarés pour le roi de Neustrie, le quittèrent peu à peu pour se rendre auprès de Childebert. Siggo, qui était chargé du sceau d'Ostrasie et qui s'était déclaré pour Chilperic dans l'espoir d'obtenir la même charge, donna l'exemple du retour; ses biens furent confisqués et donnés à un chef neustrien nommé

Amoald; lui-même s'était déjà mis à l'abri de plus cruelles représailles et s'était retiré à Metz.

Godwin, autre chef ostrasien de grande importance, avait reçu de Chilperic beaucoup de terres dans le Soissonnais pour prix de sa défection. Afin de les conserver, il tenta un coup de main hardi; il ne voulait rien moins que livrer Soissons au jeune Childebert et ajouter ainsi toute une province au royaume de l'Est. Il rassembla dans la Champagne une armée, composée en grande partie de Gallo-Romains, et après avoir chassé et poursuivi Frédégonde et son beau-fils Clovis, il alla mettre le siège devant Soissons. Chilperic, arrivant avec de nombreuses bandes franques, essaya de l'intimider; il lui envoya des messagers. « Craignez de m'offenser, lui faisait-il dire, sinon toute votre troupe périra. » Godwin répondit en se préparant au combat; la victoire fut longtemps disputée grâce à la valeur des chefs francs; la plupart se firent tuer; mais les Gallo-Romains, peu habitués à manier les armes, prirent la fuite, entraînant Godwin avec eux. Chilperic vainqueur entra dans Soissons.

Après la mort de Sigebert, Brunehilde, restée à Paris, était tombée entre les mains du roi de Neustrie. Celui-ci, satisfait des riches trésors dont il s'était emparé, se contenta d'exiler sa prisonnière à Rouen, clémence qui étonne parmi tant de meurtres accomplis et tant de sang versé à plaisir. Merowig, le second des fils de Chilperic et d'Audovère, accompagnait son père; il vit Brunehilde, touchante dans son affliction profonde et embellie encore par la coquetterie de ses larmes; il ne put résister à la grâce, à la finesse d'esprit de la femme du Midi; un charme tout-puissant l'attirait vers elle; il l'aima avec passion.

Envoyé par Chilperic à la tête d'une armée pour reconquérir les villes tant disputées de l'Aquitaine ostrasienne, Tours, Poitiers, Limoges, Cahors, Bordeaux, il s'avance jusqu'à Tours; mais là, abandonnant ses troupes, il se rend

en toute hâte à Rouen. Brunehilde l'y attendait. Sans songer aux conséquences d'un amour qui devait attirer sur eux la réprobation de l'Église et la colère du roi, ils forcent l'évêque Prætextatus de bénir leur union. Entraîné par son affection pour Merowig dont il était parrain, il transgressa les règles canoniques, oubli d'un moment qu'il devait un jour payer bien cher.

Quand Chilperic apprit le mariage de son fils, il partit furieux et s'avança vers Rouen. Les nouveaux époux ne pensèrent pas à fuir; d'ailleurs où se seraient-ils retirés? Mais à l'arrivée du roi ils se réfugièrent dans la basilique de Saint-Martin construite en bois sur les remparts de la ville. L'asile des églises était toujours respecté par les guerriers germains dont la fougue venait se briser devant les craintes superstitieuses et l'effroi involontaire que leur inspiraient les croyances du christianisme. Ils avaient conservé cette vénération des puissances mystérieuses, si naturelle au sein de la nature inconnue et sauvage qui les entourait jadis, et ils avaient transporté cette tendance dans leur foi aux pouvoirs surnaturels que le culte nouveau leur avait appris à respecter. Chilperic n'osa arracher les coupables de la frêle basilique; il tenta en vain différents artifices que lui suggérait sa ruse barbare; il n'épargna ni promesses, ni protestations. Enfin, lassés de leur captivité, Brunehilde et Merowig sortirent de leur asile. Le roi fit serment de ne point leur faire violence, disant : « Puisque c'est la volonté de Dieu, je ne les forcerai pas à se séparer. » En effet, il les reçut avec bonté, leur donna des festins et pendant plusieurs jours leur offrit toutes sortes de réjouissances. Seulement au départ il força son fils à l'accompagner, laissant Brunehilde à Rouen. Son séjour n'y fut plus de longue durée; peu de temps après, Childebert envoya réclamer sa mère, et le roi de Neustrie, qui voyait s'éloigner ainsi une ennemie dangereuse et la femme de son fils, s'empressa de lui rendre

la liberté et de la renvoyer avec les présents de la paix.

Malgré ce témoignage d'amitié, il n'en reprit pas moins ses projets de conquête sur les villes du Midi.

Cette fois, il mit à la tête de ses troupes son fils Clovis qu'il engagea à venger l'échec qu'il avait reçu dans sa précédente expédition au delà de la Loire. Ce jeune chef était le moins belliqueux des fils d'Audovère; mais Théodebert avait succombé non loin d'Angoulême, sous les coups de l'Ostrasien Gunthramn-Bose. Toujours en butte aux soupçons de son père et à la haine de Frédégonde contre tous les enfants d'une première femme, Merowig venait de se voir enlever ses armes et il était gardé à vue par des soldats chargés de surveiller toutes ses démarches. Clovis partit; mais, arrivé au midi de la Loire, il remit le commandement au Gallo-Romain Desiderius qui lui amenait un renfort considérable levé dans les provinces et dans les villes de la Gaule méridionale dépendantes de la Neustrie.

Desiderius, général habile et illustré par ses victoires sur les Goths, ne craignit pas d'attirer sur lui le ressentiment des deux rois. Plein d'audace et rêvant peut-être déjà le projet de soustraire tout le Midi à la domination franque, il s'empara sans hésiter de Saintes qui appartenait à Gunthramn. Mummolus, le redoutable patrice de Burgundie, parut aussitôt avec une puissante armée. La bataille se livra près de Limoges. Quoique les Gallo-Romains fussent en plus grand nombre dans les deux armées, elle fut sanglante, acharnée; Mummolus perdit cinq mille hommes, Desiderius vingt-quatre mille. Les armées avaient changé de caractère; ce n'étaient plus les bandes franques seules qui se disputaient le sol conquis. Les vaincus commençaient à jouer le triste rôle de combattre pour savoir quel serait leur oppresseur et d'arroser de leur sang une terre qui ne devait pas leur appartenir.

Chilperic, furieux de ce désastre et plein de rage de

voir sans cesse renverser ses projets, tant médités, redoubla de sévérité envers Merowig. Il le fit tonsurer et ordonner prêtre, et le força de changer son costume de guerrier franc contre la longue toge noire des clercs. Après cette cruelle humiliation, le jeune chef dégradé fut sous bonne escorte envoyé au monastère de Saint-Calais, situé dans le pays du Mans, afin qu'on l'y instruisit dans les fonctions et les devoirs que lui imposait le sacerdoce dont il venait d'être revêtu; mais tout à coup, comme on touchait au terme du voyage, une troupe de gens armés se précipita sur les soldats de Chilperic, qui, pris à l'improviste, n'essayèrent même pas de résister et s'enfuirent.

C'était Gailen, guerrier franc d'un grand courage, le compagnon d'armes et l'ami de cœur de Merowig, qui venait à son secours, avec quelques hommes rassemblés à la hâte; il avait choisi le lieu de l'embuscade et le moment propice; il avait réussi; Merowig était libre. Tandis qu'ils délibéraient sur le refuge à choisir, arrive le sous-diacre Rikulf qui leur conseille, au nom de Gunthramn-Bose, de se réfugier dans la basilique de Saint-Martin où il était dans ce moment, défiant le ressentiment du roi de Neustrie, sous la protection réunie du saint patron de la ville de Tours et de l'évêque actuel Florentius Gregorius.

Ce Gunthramn-Bose, qui, comme nous l'avons dit, était accusé d'avoir tué le jeune Théodebert, présentait dans son caractère une singularité remarquable. « Germain d'origine, il surpassait en habileté pratique, en talent de ressources, en instinct de rouerie, si ce mot peut être employé ici, les hommes les plus déliés parmi la race gallo-romaine. Ce n'était pas la mauvaise foi tudesque, ce mensonge brutal, accompagné d'un gros rire, c'était quelque chose de plus raffiné, de plus pervers en même temps, un esprit d'intrigue universel et en quelque sorte nomade; car il allait s'exerçant d'un bout à l'autre de la Gaule. Personne ne savait

mieux que cet Austrasien pousser les autres dans un pas dangereux et s'en tirer à propos. On disait de lui que jamais il n'avait fait de serments à un ami sans le trahir aussitôt, et c'est de là probablement que lui venait son surnom germanique *Bose* (malin, méchant). »

Sur l'invitation de Guntbramn, Merowig se rendit à Tours. L'évêque célébrait la messe dans l'église de Saint-Martin. Merowig, la tête couverte d'un capuchon, qui cachait sa coiffure ecclésiastique et sa tonsure, entra dans l'église et demanda les Eulogies, cérémonie touchante de la primitive Église, vrai banquet de l'égalité, où tous les fidèles étaient admis indifféremment, à l'exception des excommuniés. Les pains qui n'avaient pas servi à la communion étaient coupés en morceaux et bénits par le prêtre officiant, puis distribués à chacun. Dans ce symbole de la fraternité chrétienne on reproduisait la cène du Christ et l'assemblée entière y prenait part, ce que ne permettait pas le caractère exclusif du rit de la communion. Soit que l'évêque ne reconnût pas le jeune chef sous le manteau qui l'enveloppait et cachait sa tête, soit qu'il le considérât comme excommunié à cause de son mariage avec la veuve de son oncle, il lui fit refuser les Eulogies. Sous le coup de cette réprobation publique, Merowig entra en fureur et, oubliant la majesté du lieu, il se mit à crier que l'évêque n'avait pas le droit de le priver de la communion sans l'assentiment d'un concile; puis, tirant son épée, il menaçait de tuer tous ceux qui se trouveraient à sa portée. Cette colère violente et avide de carnage épouvanta Grégoire, et, comme il nous le raconte lui-même, après avoir discuté canoniquement avec l'évêque franc Ragnenemod, qui venait de succéder à saint Germain au siège de Paris et qui officiait en ce moment avec lui, il se décida à accorder à Merowig l'objet de sa demande. Le barbare, satisfait, se calma aussitôt et se logea avec Gailen et ses compagnons d'armes dans

les bâtiments de l'asile qu'occupait déjà Gunthramn-Bose.

Grégoire essaya de terminer le différend qui séparait le père et le fils. Nicetus, le mari de sa nièce, et un de ses diacres se rendirent à Soissons auprès de Chilperic pour lui raconter comment Merowig avait fui et s'était réfugié dans la basilique de Saint-Martin. Ils avaient compté sans la haine de Frédégonde. Impatiente de faire périr tous les fils d'Audovère, elle voulait éloigner tout ce qui aurait pu amener une réconciliation. En voyant les envoyés de l'évêque de Tours elle s'écria : « Ce sont des espions qui sont venus pour s'enquérir de ce que fait le roi, afin de pouvoir le faire savoir à Merowig. » Puis, les ayant fait dépouiller, elle les renvoya en exil; ils n'en revinrent que sept mois après.

Animé par le discours de la reine, Chilperic fit dire à l'évêque : « Chassez cet apostat hors de votre basilique, autrement je livrerai tout le pays aux flammes. » En même temps, pour exécuter sa menace, il rassembla une armée et se dirigea lui-même vers la Loire, espérant sans doute reprendre les projets de conquête qu'il avait déjà vus échouer tant de fois.

Grégoire ne se laissa pas épouvanter. Défenseur prudent mais ferme des privilèges de l'Église et confiant sans doute dans la popularité qui l'entourait et dans le respect qu'inspirait sa haute et intelligente piété, il osa répondre au roi de Neustrie : « Seigneur, il est impossible de faire dans un temps chrétien ce qui ne s'est jamais fait sous la domination des Goths hérétiques. »

Malgré la résistance audacieuse de l'évêque, Merowig craignait; il voulait quitter la basilique qu'il considérait sans doute comme un refuge peu assuré contre son père; il projetait d'aller rejoindre Brunehilde avec Gunthramn. « Ne plaise à Dieu, répétait-il souvent, que la basilique de monseigneur saint Martin soit violée à cause de moi ou que par ma faute le pays soit réduit en captivité. » Puis il invo-

quait la toute-puissante protection du bienheureux patron; il lui offrait tous les bijoux et tout l'or qu'il avait avec lui, afin que par son aide il pût se rendre maître de tout le royaume. Dans sa superstition grossière, il osait demander au ciel de se faire le complice de la réalisation d'un vœu impie. Il se figurait les puissances célestes pareilles aux souverains barbares et par des présents il espérait tout en obtenir.

Cependant, il reculait de jour en jour son départ; il se savait entouré d'ennemis et craignait de traverser toute la Neustrie avec sa faible escorte. A Tours même il rencontrait un ennemi dangereux et vigilant, le comte de la cité Leudaste, qui lui tendait sans cesse des embûches pour le tuer d'après les instructions de Frédégonde; déjà il avait massacré plusieurs de ses serviteurs et de ses compagnons. Merowig brûlait de se venger; d'après les conseils du rusé Gunthramn, il fit saisir le médecin du roi, Marileif, qui revenait de Soissons, enrichi par les dons royaux et emportant avec lui une grande quantité de bagages et de richesses; il s'empara d'abord du trésor, puis il fit battre cruellement le pauvre et inoffensif médecin qui subissait le châtement des cruautés de Leudaste, dont il était complètement innocent. C'était le système des représailles à son état le plus barbare; Marileif aurait même péri sans l'intervention de Grégoire de Tours qui obtint sa grâce, lui donna des habits et le renvoya à Poitiers.

L'évêque exerçait un grand empire sur l'esprit du jeune chef. Leurs rapports étaient fréquents et souvent ce dernier l'invitait à sa table dans son logement du parvis. Mais Grégoire tâchait en vain d'imposer silence aux plaisanteries amères et aux récriminations violentes dont Merowig accablait son père et Frédégonde; il était blessé de ces paroles grossières qui lui semblaient une impiété filiale méritant d'attirer la colère divine. En effet, un jour que le prince,

assis à côté de l'évêque, lui demandait vers la fin du repas de lui lire quelque chose qui pût l'instruire et l'édifier, ce dernier, ouvrant le livre de Salomon, lut le premier verset qui tomba sous ses yeux ; il contenait ces terribles paroles : « Que l'œil de celui qui insulte son père soit arraché par les corbeaux du torrent et dévoré par les fils de l'aigle. » La sentence biblique exprimait clairement la réprobation du prêtre chrétien qui crut y voir la prédiction d'un avenir sanglant.

La croyance qu'il existait des êtres privilégiés capables de percer les mystères de l'avenir avait survécu aux pratiques abandonnées du polythéisme. Partout, aux environs des grandes cités, vivaient encore des espèces de pythonisses qui prédisaient la destinée de ceux qui venaient les consulter ; les sorcières du moyen âge, les modernes prophétesses, sous le nom vulgaire de diseuses de bonne aventure, ont continué ces traditions du paganisme, et il semble que cette ardeur inquiète de pénétrer dans les desseins de la Providence, que cette curiosité de connaître les secrets de la vie et de la mort, soit un besoin inné de notre nature ; car au vi^e siècle le clergé même, qui foudroyait les pythonisses, avait inventé une pratique qui, pour sembler plus innocente, n'en avait pas moins le même but au fond. Le prêtre prenait la Bible ou les Évangiles ; puis, ouvrant le volume au hasard, il demandait au verset sur lequel s'attachait la vue une réponse à ses doutes, à ses questions, une décision pour ses incertitudes. L'âme pieuse croyait à cette révélation de la page sainte, qui devenait pour elle la manifestation des volontés divines ; tandis que l'esprit qui répondait par la bouche des femmes inspirées était l'esprit même de Satan prononçant des paroles de ténèbres.

Quoique, dans son culte douteux, Gunthramn-Bose ne conservât qu'un médiocre respect pour les idées morales et religieuses, il était cependant superstitieux comme tous les

barbares. Il avait grande foi dans la prédiction d'une femme habitant les environs de Tours, qui lui avait annoncé d'avance, prétendait-il, non-seulement l'année, mais le jour et l'heure où était mort le roi Charibert; il envoya donc vers elle ses serviteurs afin de savoir ce que lui réservait le sort. La pythonisse lui fit répondre : « Le roi Chilperic mourra cette année et Merowig régnera sur tout le royaume à l'exclusion de ses frères. Tu auras pendant cinq ans le commandement de tout le royaume, puis, par la faveur du peuple, tu obtiendras l'épiscopat dans une cité située sur la Loire, et tu sortiras de ce monde vieux et plein de jours. » Gunthramn, fier de ces paroles, dont il croyait déjà voir la réalisation, alla trouver l'évêque pour lui raconter le brillant avenir qui lui était réservé; mais l'évêque en sourit et lui répondit : « C'est à Dieu qu'il faut demander ces choses et non au diable; car il est menteur et père du mensonge. » Quelques jours après, il eut une vision qui lui annonça plus clairement l'avenir; comme il se reposait après avoir célébré vigile, il vit un ange planer au-dessus de la basilique; il passait en criant d'une voix forte et triste : « Hélas! hélas! Dieu a frappé Chilperic et tous ses fils et il n'en survivra aucun de ceux qui sont sortis de ses reins pour gouverner son royaume. »

Cependant Frédégonde ne cessait de tramer dans l'ombre des machinations contre la vie de Merowig, et avec l'opiniâtreté de la haine cherchait un moyen sûr de le faire périr. Leudaste avait échoué; elle s'adressa à Gunthramn, le conseiller assidu du jeune chef; lui gagné, elle ne doutait plus du succès, et elle connaissait assez la ruse perverse de l'Ostrasien pour savoir qu'avec de l'or elle achèterait sans peine son dévouement dans une œuvre de trahison et de meurtre. Elle lui envoya donc des messagers qui lui dirent : « Si tu peux faire sortir Merowig de la basilique, afin qu'on le tue, la reine te fera un grand présent. »

Elle n'osait faire assassiner la victime dans l'asile vénéré de Saint-Martin; sa cruauté était encore dominée par ces croyances pieuses dont elle devait se dépouiller bientôt à mesure qu'elle s'enfoncerait dans le crime et que le sang versé lui rendrait plus familiers ses desseins homicides. Gunthramn, séduit par ses promesses, alla trouver Merowig et lui dit : « Pourquoi restons-nous ici comme des paresseux et des lâches? Et d'où vient que, semblables à des idiots, nous nous cachons autour de cette basilique? Faisons venir nos chevaux, prenons des faucons, allons à la chasse avec des chiens et jouissons de la vue des lieux ouverts. »

Merowig, plein d'ardeur pour cet exercice adoré du Germain, et dont il était privé depuis longtemps, sentit bouillir en lui le sang de la jeunesse; plein d'insouciance, il se mit en chasse; ils allèrent jusqu'au domaine de Jocundiacum et y passèrent le jour. Gunthramn croyait conduire son insouciant compagnon à la mort; sans hésitation comme sans remords il le menait en riant sous le couteau des sicaires de Frédégonde; mais on ne sait pourquoi personne ne se montra et Merowig rentra sain et sauf dans la basilique.

Cette journée de liberté en plein air réveilla en lui ses projets de fuite et ses rêves de vie indépendante et même souveraine. Il reprit ses préparatifs de départ pour l'Ostrasie avec le concours du Bose dont il ne soupçonnait pas la trahison vénale. Au milieu même de cette activité et de ces espérances, des craintes involontaires et comme un presentiment lugubre le faisaient hésiter. Avant de se décider, il voulut interroger l'avenir. Ne croyant pas à la pythonisse, en laquelle l'Ostrasien avait mis toute sa confiance, il s'adressa à un oracle plus orthodoxe qui devait lui révéler la volonté même du ciel. Se jetant à genoux devant le tombeau révérend de saint Martin, il y déposa trois livres, le Psautier, les

Rois et les Évangiles; puis il passa la nuit en prières. Durant trois jours il pria, jeûna, veilla. Quand il crut le bienheureux suffisamment préparé à l'entendre, il retourna vers son tombeau et ouvrit le livre des Rois. Le premier verset sur lequel il tomba était celui-ci : « Le Seigneur a frappé ces peuples de tous les maux, parce qu'ils ont abandonné le Seigneur leur Dieu et qu'ils ont suivi le Dieu des étrangers et les ont adorés et servis. » (Rois, liv. 5, ch. 9, v. 9.) Dans le livre des Psaumes il lut : « A cause de leur perfidie, ô Dieu ! vous les avez renversés dans le temps même qu'ils s'élevaient. Oh ! comment sont-ils tombés dans la dernière désolation ? Ils ont manqué tout d'un coup et ils ont péri à cause de leur iniquité. » (Ps. 72, v. 18-19.) Il trouva ceci dans l'Évangile : « Vous savez que la Pâque se fera dans deux jours et le fils de l'homme sera livré pour être crucifié. » (Saint Mathieu, ch. 26, v. 2.)

Ces paroles, pleines d'un sens effrayant, le glacèrent d'effroi ; il pleura longtemps sur le sépulcre de saint Martin. La crainte de la mort avait abattu son courage et le jetait dans une inaction douloureuse. Cependant il se décida à partir avec une troupe de cinq cents hommes que Gunthramn était parvenu à rassembler. Ils parvinrent sans obstacle jusqu'à Auxerre. Là le comte de la ville, Erpoald, fondit sur eux au moment où ils traversaient le territoire de la cité, dispersa leur troupe et s'empara même de Merowig ; mais celui-ci parvint à s'échapper et à se mettre en sûreté dans la basilique de Saint-Germain. Lorsque le roi des Burgundes, à qui Auxerre appartenait, apprit cette nouvelle, il ne put contenir sa colère, irrité sans doute de l'embarras dans lequel il allait se trouver entre les exigences de Chilperic et son respect pour la sainteté des asiles. Il condamna Erpoald à une amende de sept cents sols d'or et lui ôta le commandement du municiple en lui disant : « Mon frère m'a dit que tu avais arrêté son ennemi ; si telle était

ton intention, tu devais d'abord me l'amener; autrement tu ne devais pas toucher à celui que tu ne devais pas retenir.»

Comme le roi Gunthramn ne désirait évidemment pas se mêler de cette affaire, il fut facile à Merowig de sortir de son nouvel asile où il ne resta que deux mois; enfin il parvint en Ostrasie et rejoignit Brunehilde, l'objet de tout son amour et désormais son seul espoir.

Lorsque Chilperic apprit l'évasion de son fils, il jura de se venger sur tous ceux qui lui avaient donné asile ou qui l'avaient protégé. Frédégonde, plus furieuse encore, l'excitait à la vengeance. Cependant, avant de se mettre en campagne pour arracher Gunthramn-Bose de la basilique de Tours où il s'était réfugié une seconde fois, il voulut savoir si le saint approuverait ou non son expédition; il lui écrivit une lettre demandant que, par sa réponse, il lui fit connaître sa volonté. Le diacre Baudeghisel, chargé de cette délicate mission, déposa sur le tombeau de saint Martin la missive du roi et une feuille de papier blanc. Il attendit trois jours; puis, voyant que le bienheureux ne daignait faire aucune réponse, il repartit pour Soissons.

Dans le doute, Chilperic écouta sa colère et Frédégonde; il s'avança jusqu'à Tours, dévastant le pays, brûlant et pillant tout sur son passage, sans même épargner les propriétés ecclésiastiques. Le ravage s'étendit jusqu'aux biens de saint Martin; le roi voulait sans doute le punir de son silence obstiné.

L'évêque de Rouen, Prætextatus, avait béni le mariage infortuné de Merowig et de Brunehilde, et on l'accusait même de distribuer de l'argent dans son municipe, pour le détacher du roi de Neustrie. Aussitôt celui-ci le traduit devant le concile assemblé à Paris; les richesses que Brunehilde, en partant, avait confiées à Prætextatus, et qu'on trouva entre ses mains, servent de fondement à l'accusation. Le roi lui-même élève la voix contre celui

dont Frédégonde avait dès lors juré la mort. « Par quelle raison, s'écria-t-il, ô évêque, as-tu uni en mariage mon ennemi Merowig, qui aurait dû agir comme mon fils, avec la femme de son oncle? Tu es convaincu non-seulement d'avoir violé en cela les canons, mais d'avoir travaillé par des présents de concert avec lui à me faire assassiner. » Prætextatus était condamné d'avance; l'assemblée, qui se tenait dans la basilique de Saint-Pierre, était entourée de Francs dévoués au roi, frémissant de colère et à chaque minute interrompant les discussions par leurs clameurs menaçantes. Peu intimidés par la majesté du concile, ils voulaient lapider Prætextatus. D'autre part, la terreur de Frédégonde pesait sur l'assemblée; nul n'osait se lever pour défendre celui qu'elle voulait perdre. Grégoire de Tours seul l'essaya. « Faites attention à vos paroles, dit-il, ô très-saints prêtres de Dieu, et vous surtout qui paraissez être plus que les autres dans la familiarité du roi, portez-lui un conseil pieux et sacerdotal, de peur que, s'irritant contre un ministre du Seigneur, il ne périsse lui-même par la colère de Dieu et ne perde son royaume et sa gloire. »

Chilperic et Frédégonde essayèrent tout pour vaincre la courageuse et obstinée résistance de l'évêque de Tours. Chilperic le menaça de le faire déposer par le peuple, puis le flatta, chercha à l'apaiser et l'invita même à un repas spécialement préparé pour lui. Frédégonde envoya par deux fois des messagers pour lui offrir deux cents livres d'argent s'il consentait à faire condamner Prætextatus.

En ce temps de désordres et de morale incertaine, la cupidité, l'égoïsme corrompaient jusqu'aux intelligences supérieures. La reine le savait, aussi comptait-elle sur la séduction de l'or. Grégoire refusa, mais, dans son refus même, les termes circonspects et à double sens dont il se sert ménagent celle qui avait osé mettre sa conscience au prix de deux cents livres d'argent. Il fit répondre :

« Quand vous me donneriez mille livres d'or et d'argent, je ne puis faire autre chose que ce que Dieu ordonne; je vous promets seulement de m'unir aux autres dans ce qu'ils décideront conformément aux canons. »

Prætextatus se justifia de toutes les accusations accumulées contre lui et confondit Chilperic son accusateur; mais son esprit, faible et intimidé par la haine sanguinaire du roi, ne résista pas aux perfides conseils que Frédégonde lui fit donner. Il craignait la mort, s'il résistait; on lui promit le pardon s'il avouait en s'humiliant. En plein concile il se jeta à terre, s'écriant : « J'ai péché contre le ciel et contre toi, ô roi très-miséricordieux ! Je suis un détestable homicide. J'ai voulu te faire périr et élever ton fils sur ton trône. »

Le roi, entendant ces paroles, se prosterna aux pieds des évêques, et leur dit : « Écoutez, très-pieux évêques, ce coupable a confessé son crime exécrable (1). » Les évêques, à l'aspect de ce roi barbare courbé devant leur autorité, oubliant son orgueil féroce et ses instincts de sang, se sentirent émus; ils pleurèrent. Larmes de pitié?... larmes d'orgueil?... D'orgueil sans doute : Prætextatus fut condamné, battu de verges et envoyé en exil dans l'île de Jersey.

Merowig, proscrit, fuyant la Neustrie, avait compté trouver à Metz un asile, le repos, peut-être même la puissance. Époux de la reine qu'il aimait et dont il était aimé, qu'avait-il à craindre? Il vit bientôt qu'il n'avait rien à espérer. « Le royaume d'Austrasie, gouverné au nom d'un enfant par un conseil de seigneurs et d'évêques, était alors le théâtre de troubles continuels et de dissensions violentes. L'absence de tout frein légal et le déchaînement des volontés individuelles s'y faisaient sentir plus fortement encore que dans aucune autre portion de la Gaule. Il n'y avait à cet

(1) GREG. TURON., lib. V.

égard aucune distinction de race ni d'état. Barbares ou Romains, prélats ou chefs militaires, tous les hommes qui se croyaient forts par le pouvoir ou la richesse luttèrent à qui mieux mieux de turbulence ou d'ambition. Divisés en factions rivales, ils ne s'accordaient qu'en une seule chose, leur haine acharnée contre Brunehilde, à qui ils voulaient enlever toute influence sur son fils (1). »

Repoussé par les chefs de ces factions toutes-puissantes, Merowig rentra tristement en Neustrie, marchant la nuit, se reposant le jour et cherchant à regagner l'asile de Saint-Martin, dont il regrettait amèrement la protection et l'hospitalité. Il errait dans la campagne rhémoise, quand des messagers, envoyés par les habitants de Téroouane, parvinrent à le rencontrer; ils lui offrirent de régner sur eux, promettant d'abandonner Chilperic et de se dévouer à lui. Ils venaient, disaient-ils, au nom de l'évêque Ægidius et de Gunthramn-Bose. Merowig, croyant trouver dans cette offre l'occasion d'organiser une petite armée avec laquelle il pourrait s'avancer jusqu'à Tours, à l'abri d'un coup de main, partit avec son fidèle Gailen et quelques autres compagnons d'exil qui ne l'avaient pas abandonné dans ces rudes épreuves. Elles touchaient à leur fin : la mort allait y mettre un terme. Le message des habitants de Téroouane n'était qu'un piège. Tandis que Merowig fatigué se repose avec ses amis dans une métairie qu'on lui avait offerte, on l'entoure de gens armés et l'on en fait prévenir Chilperic, afin qu'il puisse s'emparer de sa personne et en disposer à sa volonté. Merowig le prévint; il savait quels tourments lui préparait la haine de Frédégonde; il appela Gailen, son fidèle bien-aimé. « Jusqu'ici, lui dit-il, nous n'avons eu qu'une âme et une volonté; ne souffre pas, je te prie, que je sois livré entre les mains de mes ennemis, mais prends une épée et

(1) A. THIERRY, 3^e récit mérovingien.

enfonce-la dans mon corps. » Gailen n'hésita pas à lui rendre le service suprême que les Romains vaincus demandaient à leur esclave. Il tira son skramasax et le frappa au cœur.

Quand Chilperic arriva, son fils était mort. Il n'en fut guère attendri et se vengea, sur les compagnons du jeune chef, du mécompte que lui avait fait éprouver sa fin volontaire et courageuse. A Gailen, on coupa les mains, les pieds, le dessus des narines, puis on le fit périr dans les tourments. Grindwin fut condamné au supplice de la roue. Gaukil, autrefois comte du palais de Sigebert, eut la tête tranchée. Pour les autres, on varia les tortures jusqu'à ce que tous eussent péri.

Le peuple s'attendrit sur la triste destinée de Merowig; une terreur plus profonde s'attachait aux noms détestés de Frédégonde et de Gunthramn-Bose; on disait que la reine avait fait périr le jeune chef par son ordre, afin que son père ne pût lui faire grâce, et qu'ensuite, pour cacher son crime, elle avait répandu le récit de sa mort volontaire et du dévouement de Gailen. Des météores avaient paru durant les nuits. On y vit un signe de Dieu et un présage de la mort du jeune chef. Le ciel même semblait s'intéresser à cette courte existence traversée par une grande passion inassouvie et accablée d'une si constante infortune.

Les chroniqueurs nous ont laissé peu de détails sur la vie du roi des Burgundes, durant ces années vides d'événements généraux. De temps à autre, ils nous montrent le bon roi Gunthramn sortant de sa mansuétude ordinaire pour faire face à une intrigue de palais ou à des querelles ecclésiastiques. Figure insouciant et immorale, il nous apparaît plongé dans l'apathie voluptueuse, dans l'égoïsme parfois sanguinaire d'un homme sans passions et sans principes. Dépouillé des violences et de l'énergie de la nature barbare, il n'a emprunté à la civilisation que la corruption

sceptique du Bas-Empire. Parmi les ruines qui l'entourent et au sein du chaos de la vie sociale qu'il est appelé à diriger et à régulariser, il se retranche dans la satisfaction solitaire de ses appétits; il se retire de la vie active; il se contente d'intervenir dans les événements qui remuent la Gaule par le bras de son invincible patrice, Mummolus, dont les victoires protègent le repos de son maître; il essaye de maintenir l'équilibre entre la Neustrie et l'Ostrasie, afin qu'aucune des deux ne puisse inquiéter sa sécurité après un triomphe complet. Sous une apparence de justice qui n'est qu'un calcul de l'esprit de conservation, il s'allie au plus faible, sauf à le trahir ensuite, pour éviter une invasion ou pour assurer son repos.

Gunthramn avait répudié Marcatrude, fille de Magnaher, mark-graf de la Burgundie transjurane, pour épouser Austrehilde, sa servante. Les deux frères de la femme répudiée murmurèrent de l'insulte faite à leur sœur. Appuyés sur les populations dont Magnaher leur avait laissé le commandement, ils exprimaient tout haut leur mécontentement, y mêlant des menaces de révolte. Les chefs militaires des marches éloignées du pouvoir royal étaient presque souverains absolus du territoire qui leur était confié; les relations indéterminées, l'obéissance vague qui les rattachaient au roi étaient un lien fragile, plus conventionnel que réel, qu'ils pouvaient rompre à leur gré quand ils avaient su s'attirer le dévouement de leurs bandes et la confiance des populations. Gunthramn comprit le danger et le prévint à sa manière; il fit assassiner les deux mark-grafs et confisquer tous les biens qui leur appartenaient.

Peu de temps après, il perdit les deux enfants qui lui restaient; c'était une punition du ciel, disaient les esprits religieux de l'époque. Pour avoir un héritier de sa famille, il résolut de prendre pour successeur son neveu Childebert. Un grand plaid réunit le roi de Burgundie et le roi d'Os-

trasie dans les Vosges, près d'un pont de pierre que les Romains avaient jeté sur la Meuse, non loin de Neufchâteau. Les chefs puissants et les grands propriétaires des deux royaumes assistaient à cette imposante cérémonie. Après avoir embrassé Childebert, Gunthramn lui dit : « Il est arrivé à cause de mes péchés que je suis demeuré sans enfants ; je prie donc que mon neveu devienne mon fils. » Puis, le faisant asseoir sur son siège royal, il ajouta : « Qu'un même bouclier nous défende, qu'une même lance nous protège ! S'il me vient des fils, je ne te regarderai pas moins comme un d'entre eux, en sorte que vous conserviez entre vous cette amitié que je te promets aujourd'hui en présence de Dieu. » Après l'investiture solennelle, les chefs ostrasiens jurèrent amitié au nom de leur jeune roi. Des présents furent échangés suivant l'usage germanique et un grand repas réunit les deux camps. Dans la joie bruyante du festin se cimentait l'union promise, et aussitôt de commun accord on envoya sommer Chilperic de rendre les villes qu'il avait sciemment usurpées au delà de la Loire.

Le roi de Neustrie ne s'inquiéta pas de ces démonstrations hostiles ; il connaissait l'humeur peu belliqueuse de Gunthramn, et d'autre part il savait que l'Ostrasie, livrée au gouvernement d'une aristocratie divisée en factions rivales, manquait de chefs pour conduire ses bandes à la conquête de l'Ouest. Il continua tranquillement les constructions qu'il avait entreprises, faisant élever à Paris et à Soissons des cirques où il donnait des spectacles au peuple. En tout point il voulait imiter les empereurs romains. Aussi les auteurs ecclésiastiques de l'époque l'ont-ils nommé le Néron de la Gaule dans leur haine pour ces réminiscences toutes païennes.

A peine Gunthramn s'était-il assuré un héritier, que sa femme Austrehilde vint à mourir. Comme elle sentait venir sa fin, elle s'arracha aux souffrances suprêmes pour faire

un vœu qui nous fait pénétrer à fond dans l'horreur de ces âmes sombres incurablement vouées au mal. Elle voulait qu'à ses obsèques on pleurât encore pour d'autres funérailles. Ayant fait approcher le roi de sa couche, elle lui dit : « J'avais l'espérance de vivre plus longtemps; mais je devais périr par la main de mes indignes médecins, car les médicaments qu'ils m'ont donnés m'ont enlevé la vie par force; ainsi donc que ma mort ne demeure pas sans vengeance; lorsque j'aurai été enlevée au jour, je veux que vous promettiez de les faire mourir par le glaive, afin qu'après ma mort leurs amis ressentent une douleur pareille à celle des vôtres. » La vengeance veillant encore à ce chevet funéraire, la soif du sang survivant dans ce cœur déjà refroidi, un pareil vœu quand tout s'efface, sur le penchant de l'éternité, quel tableau effrayant de ces natures barbares que le christianisme avait encore si peu renouvelées!

Gunthramn obéit sans hésitation au désir de sa femme, et, chose bizarre, la conscience publique hésita à condamner cet acte de cruauté inutile, tant étaient effacées les notions du juste et de l'injuste. Le chroniqueur qui raconte le fait y ajoute cette placide observation : « Quelques personnes estimèrent dans leur sagesse que le roi n'avait pu agir ainsi sans péché. »

De graves difficultés ecclésiastiques vinrent distraire le roi de ses préoccupations de famille. Saint Nicetus, évêque de Lyon, avait nommé à l'évêché d'Embrun (Ebroadunum) Salonius et à l'évêché de Gap (Vapincum) Sagittarius, deux Romains qui avaient embrassé la vie violente des conquérants et que nous avons vus déjà la hache à la main repousser les Lombards des frontières de la Gaule. Peu soucieux du caractère ecclésiastique dont ils étaient revêtus, ils ne l'invoquaient que comme un titre à la domination temporelle; ils imitaient l'existence d'un chef franc, se livrant tantôt aux faciles plaisirs de la débauche romaine, tantôt

aux expéditions aventureuses et aux grandes chasses à la façon germanique. Pour satisfaire leurs passions ou leur cupidité, ils ne reculaient devant aucun moyen, devant aucun crime : dévastations, meurtres, adultères, toutes les violences, tous les scandales. Un jour que Victor, évêque de Tricassinori (Saint-Paul aux trois châteaux), célébrait la fête de sa naissance, ils envoyèrent contre lui une troupe de ces *condottieri* que tout ambitieux réunissait facilement avec des promesses et quelque argent. Ils surprirent l'évêque au milieu du repas, attaquèrent ses serviteurs à coups d'épée et à coups de flèches ; la résistance était impossible, Victor fut couvert d'outrages et ses habits sacerdotaux déchirés ; plusieurs de ses esclaves blessés. Les bandes de *Sagittarius* emportèrent les vases d'or et d'argent qui ornaient la table, les coupes, les amphores, tout l'appareil du festin ; c'était par de semblables expéditions, faites aux dépens de ses plus riches voisins, qu'il entretenait la troupe armée qui secondait l'exécution de ses plans de domination et de rapine.

Une plainte en ayant été formée devant Gunthramn, le roi ne put se dispenser de réunir un synode à Lyon. Nicetus et les autres prélats condamnèrent *Sagittarius* et *Salonius* ; mais ceux-ci, ayant gagné le roi par de riches présents, obtinrent de lui la permission d'en appeler à Rome. Ils se plaignirent au pape d'avoir été injustement dépouillés, et le pontife, touché de pitié, écrivit au roi des *Burgundes* qu'il eût à les rétablir dans leurs sièges. Il ne demandait pas mieux que de les réinstaller, les engageant à la paix et les raccommoquant avec le bon Victor qui ne voulut même point punir les hommes d'armes qui l'avaient si cruellement dépouillé.

A peine les deux évêques étaient-ils de retour dans leurs cités, que le bruit de leurs cruautés et les plaintes du peuple forcèrent le roi à les appeler devant lui. Ils trai-

taient en esclaves les villes qu'ils étaient appelés à défendre, frappant jusqu'au sang les citoyens qui tombaient sous leur bâton après avoir résisté à quelque'une de leurs bizarres fantaisies. Dans leurs municipes éloignés ils étaient maîtres absolus, n'ayant point à y partager l'autorité avec un commandant militaire; la conquête n'avait pas envoyé de graf germain à ce pays sauvage perdu dans les contreforts des Alpes.

Gunthramn, assez embarrassé de recevoir ses anciens protégés, refusa de les voir, sous prétexte qu'ils n'étaient plus dignes de paraître en sa royale présence. Sagittarius, qui espérait se sauver dans cette entrevue par l'entraînement de sa faconde imperturbable, ne se contenta plus quand il apprit que cette chance lui échappait; il se laissa aller aux plus violentes invectives, ne ménageant guère le roi et lui reprochant d'avoir admis dans son lit une esclave de Magnaher. Tout autre qu'un évêque eût payé de sa vie tant d'audace; son caractère sacerdotal le sauva. Le roi se contenta de l'enfermer dans un couvent avec Salonius, leur enlevant leurs armes, leurs chevaux, leurs serviteurs, et ne laissant à chacun d'eux qu'un clerc pour le servir.

Le calme des longues heures sous la voûte des cloîtres, l'uniformité des pratiques religieuses pesaient lourdement aux deux prisonniers habitués aux distractions d'une vie mêlée de voluptés et de fatigues, de festins et de combats. Ils firent tout pour en secouer l'ennui; avec de l'or ils gagnèrent les familiers du roi. L'aîné de ses deux fils, qui vivaient encore à cette époque, était malade. L'un des leudes, séduit par l'évêque de Gap, tenta de tirer parti de cette circonstance et dit à Gunthramn: « Si le roi daigne écouter favorablement les paroles de ses serviteurs, elles se feront entendre à ton oreille » — « Dites ce qu'il vous plait, » répondit Gunthramn.

Le leude, d'un ton grave et sentencieux, reprit: « Prends

garde que ces évêques n'aient été condamnés à l'exil sans le mériter, tellement que les péchés du roi pèsent sur quelqu'un et qu'ainsi le fils de notre seigneur ne vienne à périr.»

Gunthramn fut saisi de crainte en pensant que la vengeance céleste était sur sa tête. « Allez au plus vite, s'écriait-il, et relâchez-les en les conjurant de prier pour nos petits-enfants. »

Sagittarius et Salonius, en sortant de l'isolement, s'em brassèrent avec transport quand ils se revirent; il semblait que la captivité les eût renouvelés et que l'air de la liberté les fit renaître. De retour dans leurs cités, ils édifièrent leurs ouailles qui tremblaient jadis devant leur brutalité; on les voyait sans cesse chanter les psaumes, célébrer les jeûnes, pratiquer l'aumône, passer les jours à la lecture de David et les nuits à chanter des hymnes et à méditer des leçons. Mais bientôt, soit que ce subit et ardent retour à une vertu inaccoutumée commençât à leur peser, soit qu'ils eussent hâte de secouer l'hypocrisie dont ils s'étaient enveloppés un moment, ils reprirent leur train de vie habituel. Ils se réunissaient, tantôt dans le palais d'Embrun, tantôt dans celui de Gap, après de joyeuses chasses dans les grands bois de châtaigniers qui entouraient leurs villes, après des courses bruyantes dans les montagnes. Alors c'étaient de longs soupers bien avant dans la nuit, des scènes d'impieété. Ils allaient demander à boire aux clercs qui célébraient pieusement les matines et répandaient à longs flots le vin béni sur les dalles sacrées. Ils oubliaient de chanter les hymnes saintes; ils oubliaient de dire leurs heures; ils tâchaient d'oublier Dieu. Au retour de l'aurore ils se levaient de table alourdis par le vin, et, se couvrant de vêtements moelleux, s'ensevelissaient dans le sommeil et dormaient jusqu'à la troisième heure du jour. Les femmes même ne manquaient pas à ces honteuses orgies. C'était la vie du riche Gallo-Romain avec toutes ses turpitudes et tous

ses raffinements, tels que Chramne les avait ressuscités à Clermont et à Poitiers. Après le lever venaient le bain chaud et les parfums enivrants; puis le premier repas, et au soir les festins nocturnes et les coupables ivresses jusqu'au matin. Chaque jour amenait les mêmes débordements jusqu'à ce que sonnât enfin l'heure de la justice divine. Pour éviter la colère du roi, ils avaient supprimé leurs excursions dévastatrices et leurs barbaries inutiles, quittant l'activité de la vie germanique pour le vice et la mollesse romaine; mais bientôt des événements terribles, où le peuple vit le doigt de Dieu, vinrent troubler leur existence et y mettre un terme sanglant.

L'élan de la conquête était arrêté chez les Francs. Possesseurs de la Gaule, ils ne songeaient plus à attaquer, mais à se défendre. Le côté le plus exposé était la frontière de l'ouest, le territoire qui touchait aux marches de Bretagne. Les peuplades celtiques, un moment épouvantées par l'énergique audace de Clovis, prenaient leur revanche. Chaque année elles s'avançaient jusque dans les provinces franques, dévastant les environs de Nantes, de Rennes, d'Angers même, enlevant du butin, dépouillant les vignes, emmenant des captifs. Le duc Beppolen, chargé de la défense de ces villes, luttait avec courage. Quand la bande envahissante était trop forte, il se retirait derrière les remparts et la laissait passer; puis, a retour, il l'inquiétait, l'attaquait par surprise, lui tuait beaucoup d'hommes et, ne cessant de la poursuivre, ravageait à son tour le maigre territoire de la Bretagne. Parfois les villes armaient des milices et alors le chef franc prenait hardiment l'offensive. Mais, dans ces luttes partielles contre un ennemi insaisissable, aucune victoire n'était décisive; c'était toujours à recommencer. Dans le *Border* breton comme dans le *Border* écossais, les deux races, Germains et Gaëls, s'étaient rencontrées et attaquées corps à corps; sans trêve, sans repos, elles lut-

taient, elles luttent encore; mille ans n'ont pu éteindre l'antique antipathie des origines diverses.

En 578 Chilperic voulut porter un grand coup; il ordonna aux habitants de Tours, de Poitiers, du Mans et d'Angers, de marcher contre les Bretons. Les Saxons de Bayeux se joignirent aux Francs, se ressouvenant sans doute de leur commune origine. Waroch, fils de Malo, commandait les clans celtiques. Il laissa l'armée ennemie s'avancer jusqu'à la Vilaine, la suivant et l'observant. Il remarqua que les Saxons campaient isolés à quelque distance des autres bandes; la nuit il les surprit à l'improviste et en tua un grand nombre. Puis, fort de sa victoire, il demanda la paix aux chefs francs. Ceux-ci, fatigués de cette triste expédition dans les déserts de la Marche et effrayés de la perte qu'ils venaient de faire, l'accordèrent avec joie. Waroch donna son fils en otage, jura de rester fidèle au roi et rendit la ville de Vannes, mais à condition qu'il la gouvernerait en envoyant tous les ans à Chilperic les tributs de la cité et les impôts dont on pourrait la charger, c'est-à-dire qu'à tout prendre la guerre n'avait amené aucun résultat. Quelques années plus tard, nous voyons recommencer les éternelles incursions des bandes bretonnes que Waroch lui-même conduisait au pillage des riches provinces de l'Anjou et du Maine.

Les conquérants, en prenant possession des villes de l'empire, n'avaient rien changé à leur système d'administration intérieure; ils avaient même tâché de conserver quelques-uns des ressorts de l'administration générale, en les faisant agir à leur profit, autant du moins que le leur permettaient leurs idées peu développées sur les besoins du gouvernement et la décomposition universelle où étaient tombées toutes les institutions impériales. Aidés par les conseils des Romains dont ils s'entouraient, ils cherchaient à conserver les débris de l'ordre antique et même à en ressusciter les moyens d'action qui pouvaient contribuer

à satisfaire leurs passions ou leurs besoins. C'est ainsi qu'il semble qu'en Burgundie et en Neustrie, l'impôt que Rome exigeait des municipes ait été en partie maintenu, non d'une manière régulière, car à cette époque de désordre aucun acte social n'était soumis à une loi fixe, mais d'après les circonstances, d'après le plus ou moins de force du pouvoir central, d'après le plus ou moins d'obéissance que le représentant du roi pouvait exiger.

Chilperic, toujours avide d'argent, n'avait pas laissé échapper ce moyen facile de remplir son trésor. Par les avis du Gallo-Romain Marcus qu'il avait nommé son référendaire, il fit faire pour toutes les villes de son royaume des rôles d'impositions nouvelles et très-pesantes. « Chaque propriétaire devait payer une amphore de vin par demi-arpent, et il avait imposé tant sur les terres que sur les esclaves beaucoup d'autres contributions et prestations qu'il était impossible de supporter. » Le fardeau en était si lourd, à ce qu'il paraît, la propriété était si grevée, qu'un grand nombre de citoyens quittèrent la Neustrie pour s'établir dans l'un des royaumes voisins. Marcus s'était chargé lui-même de lever l'impôt; mais la chose n'était pas aisée; l'opposition était générale, décidée, menaçante. Le clergé, défenseur ordinaire des libertés municipales, la dirigeait; elle ne tarda pas à en venir aux armes. Comme le référendaire entra à Limoges, le peuple s'ameuta et se jeta sur lui; l'évêque Ferreolus faillit perdre la vie en voulant le sauver. Les rôles d'impôt furent jetés au feu et rien ne rentra au trésor. Chilperic furieux envoya des leudes chargés d'intimider la multitude. Les tortures commencèrent; les plus remuants périrent dans les supplices. Des abbés et des prêtres même furent battus de verges. Aux contributions déjà décrétées on en ajouta de nouvelles, afin de punir Limoges de sa rébellion.

Peu de temps après, le roi fit une maladie grave, et ses

deux fils, attaqués d'un mal inconnu, dépérissaient rapidement. Déjà Frédégonde avait vu mourir son fils Samson, qui était né pendant le siège de Tournai et qu'elle aimait d'autant plus qu'il lui rappelait ce mémorable souvenir et qu'en ce moment de détresse elle avait voulu le tuer, pour qu'il ne tombât pas entre les mains des Ostrasiens. Elle voyait une punition céleste dans le sort qui semblait atteindre ses deux enfants; elle fit baptiser le plus jeune qui ne l'était pas encore; mais le mal, loin de disparaître, redoubla d'intensité. L'ainé, Chlodebert, n'avait plus que quelques jours à vivre. Elle voulut s'adresser au ciel et tenter de le fléchir; car, chose singulière, cette femme si profondément méchante, à qui aucun crime n'était étranger, aucune perversité inconnue, qui versait sans remords le sang de ses proches, qui ne rêvait que poison et adultère, cette femme croyait.

Elle alla trouver le roi et lui dit : « Voilà longtemps que la miséricorde divine supporte nos mauvaises actions; elle nous a souvent frappés de fièvres et d'autres maux et nous ne nous sommes pas amendés. Voilà que nous avons déjà perdu des fils, voilà que les larmes des pauvres, les gémissements des veuves, les soupirs des orphelins vont causer la mort de ceux-ci, et il ne nous reste plus d'espérance d'amasser pour personne; nous thésaurisons, et nous ne savons plus pour qui. Voilà que nos trésors demeureront dénués de possesseurs, pleins de rapine et de malédiction. Est-ce que nos celliers ne regorgent pas de vin? est-ce que le froment ne remplit pas nos greniers? nos coffres ne sont-ils pas comblés d'or, d'argent, de pierres précieuses, de colliers et d'autres ornements impériaux? Et voilà que nous avons perdu ce que nous avions de plus beau. Maintenant, viens, et brûlons ces injustes registres; qu'il nous suffise pour notre fisc de ce qui suffisait à ton père Clothaire. »

Le roi, touché de ces paroles, brûla les rôles et ordonna qu'à l'avenir il ne fût plus levé d'impôts. L'opposition du clergé les avait fait considérer comme impies; les anéantir était un acte expiatoire. Les jeunes princes n'en succombèrent pas moins. Le plus jeune mourut dans la ville de Brennacum (Braine), d'où il fut transporté dans la basilique de Saint-Denis à Paris; l'ainé, Chlodebert, à Soissons, près du tombeau de saint Médard, à qui Frédégonde venait de faire un vœu solennel. Sa douleur fut profonde et pleine de souffrances atroces. La douleur chez cette nature énergique n'avait rien de la tristesse attendrie de l'amour d'une mère; c'était un déchirement mêlé de rage. L'idée de son orgueil trompé, de ses enfants perdus, le sentiment de sa solitude lui arrachaient des cris de fureur et de vengeance.

Chilperic, pour se distraire de sa mélancolie, s'était rendu vers le mois d'octobre à la résidence qu'il possédait au milieu de la forêt de Cotia (Villers-Cotterets). Là, dans l'activité des chasses de l'automne il oubliait ses regrets. Frédégonde, au contraire, nourrissait sa souffrance et se préparait à la calmer par le crime; elle avait invoqué le ciel, et le ciel ne l'avait pas écoutée; elle allait se précipiter avec une ardeur nouvelle dans l'abîme du mal.

Des trois fils d'Audovère, un seul avait survécu, le jeune Clovis, qui se vantait d'être devenu l'unique héritier du royaume. Cette présomption irritait Frédégonde; elle voulut le faire mourir, et, par ses insinuations, elle obtint de Chilperic qu'il forcerait son fils à habiter le domaine de Brennacum, où régnait, croyait-elle, la maladie qui avait emporté ses enfants; mais Clovis n'y fut pas même incommodé. La haine de Frédégonde s'en accrut. L'un de ses serviteurs, par son ordre, vint lui dire en présence du roi: « Si tu es privée de tes fils, c'est par les trames de Clovis, qui aime la fille d'une de tes servantes; il a employé les maléfices qu'elle lui fournissait à les faire périr. Toi-

même, crains pour ton sort ; car ce qui te donnait l'espoir de régner t'a été enlevé. » A ces mots, qui justifiaient sa fureur aux yeux du roi, elle ne dissimula plus ses projets sinistres. La jeune fille qu'aimait Clovis fut saisie, cruellement fustigée et, les cheveux coupés, suspendue à un arbre vis-à-vis de la demeure du jeune chef. La mère de l'esclave fut livrée aux tortures jusqu'à ce qu'elle déclarât vraies les accusations de la reine.

Ainsi elle convainquit le faible Chilperic d'un complot imaginaire ; puis elle osa lui demander vengeance contre son propre fils. Les paroles de cette femme lui donnaient le vertige ; quand elle avait parlé, il ne savait qu'obéir ; il promit de la venger.

Il était alors à son domaine de Cala (Chelles), sur les bords de la Marne ; il fit appeler son fils auprès de lui, sous prétexte d'une grande chasse ; puis l'ayant fait saisir et dépouiller de ses armes, il ordonna qu'on le conduisit à Frédégonde, les mains garrottées. Quand elle eut en son pouvoir sa victime sans défense, elle l'interrogea d'abord comme si elle le croyait coupable. Enfin elle le fit conduire de l'autre côté de la Marne dans une métairie appelée Nocetum (Nogent), où une main inconnue le frappa d'un coup de skramasax. Son cadavre fut enterré sous l'auvent d'un oratoire ; mais la reine, ingénieuse dans sa vengeance, le fit jeter dans la rivière, afin qu'il ne fût pas inhumé avec les honneurs accordés d'ordinaire aux fils de roi. Le lendemain un pêcheur de la Marne trouva le corps dans ses filets ; à sa longue chevelure, il reconnut un prince mérovingien ; mais de crainte de se compromettre dans quelque dangereuse intrigue, il se contenta de lui creuser une fosse sous le gazon et de l'y déposer au bord de la rivière. Ce ne fut que sept ans après qu'il révéla ce mystère au roi Gunthramn, venu à Paris pour le baptême de son neveu. Le roi des Burgundes reconnut les restes de Clovis aux boucles de

ses cheveux dont une partie était encore intacte, et il le fit ensevelir avec grande pompe dans la basilique de Saint-Médard.

L'épouse répudiée de Chilperic, la triste Audovère, périt avec son fils. Frédégonde, dans sa rage inassouvie, la fit mourir dans les tourments. Sa fille, abandonnée d'abord aux brutalités des esclaves, fut enfermée dans un couvent. La jeune maîtresse de Clovis et sa mère furent livrées vivantes au bûcher. A la vue de ces tortures, la douleur de Frédégonde se calmait; ses souffrances s'adouciaient à mesure qu'elle voyait couler le sang.

Quelque temps après ces exécutions, un fils naquit de Frédégonde. Transporté de joie, Chilperic le fit baptiser aussitôt dans l'espoir que le ciel le préserverait de la mort prématurée qui lui avait enlevé ses autres enfants. L'évêque de Paris, Raguemad, tint sur les fonts le jeune héritier de la Neustrie, auquel on donna le nom fameux de Théodoric.

Chilperic jouissait en paix de voir refleurir sa famille. A la suite de longues négociations avec le roi des Visigoths, Leuwigild, il avait été décidé que son fils Reccared épouserait la fille du roi des Francs, Bazine, qui s'était retirée dans le monastère de Poitiers, auprès de la reine thoringienne Radegonde, dont la piété et les vertus, chantées par le poète Venantius Fortunatus, faisaient l'admiration de la Gaule entière. Des présents avaient été échangés; l'époque des fiançailles était fixée; le cœur du roi était rempli d'orgueil à l'idée d'une si illustre alliance, lorsqu'un nouveau malheur vint tromper ses espérances et renouveler ses afflictions. Son fils Théodoric, à peine âgé d'un an, fut pris d'une dysenterie et emporté en quelques jours.

Chilperic et Frédégonde revinrent de Soissons pour ensevelir leur enfant; ils arrêtèrent le messenger qui partait pour l'Espagne afin qu'il reculât l'époque de l'union de Bazine et de Reccared. « Hélas! hélas! répétait souvent

le roi, voilà que ma maison est remplie de deuil ; comment pourrais-je célébrer les noces de ma fille ? » Une contrariété nouvelle vint s'ajouter à sa douleur : cette union si ardemment désirée, si longuement préparée, si habilement négociée, ne put s'accomplir ! Elle rencontra un obstacle inattendu dans la volonté de la jeune novice. Bazine avait trouvé la paix dans les murs du monastère. L'amitié intelligente et les doux entretiens de sainte Radegonde lui avaient fait choisir l'asile pieux où l'élégance et le bien-être de la vie rendaient plus attrayante la culture des lettres et la pratique de la dévotion. Peut-être reculait-elle devant ce long voyage chez un peuple étranger où elle serait l'esclave d'un époux plutôt que la reine d'une nation ? Peut-être tremblait-elle pour sa foi et pour sa vie parmi ces ariens cruels dont les persécutions et les impiétés defrayaient alors les récits populaires, et remplissaient à la fois d'indignation et de fureur les âmes naïves au fond des couvents. Radegonde s'opposa avec énergie au départ de sa parente et de sa protégée. Elle fit répondre aux instances du roi, « qu'il ne convenait pas qu'une fille dédiée au Christ retournât aux voluptés du siècle. » L'énergie de Chilperic s'était éteinte dans la douleur. Il céda à cette voix vénérable ; Bazine demeura à Poitiers et la question du mariage fut ajournée.

Au comble du désespoir, Frédégonde cherchait une nouvelle victime, afin d'assouvir sa rage ; il lui fallait encore du sang pour la distraire de sa perte récente. Comme la femme de Gunthramn, elle voulait que d'autres larmes coulissent avec les siennes. Pour ces natures égoïstes et cruelles, la souffrance des autres était un adoucissement à leur propre affliction, et la vue des tortures une distraction à leurs peines.

La victime cherchée fut bientôt désignée. En ces temps où l'étude des maladies était tombée en oubli, où l'expli-

cation des effets naturels avait fait place à des craintes puérides, à des exagérations grossières, la mort prématurée était presque toujours considérée comme le résultat de la violence, et entourée, par suite, de circonstances terribles et mystérieuses. Le crime était si fréquent qu'on croyait le trouver dans tout. Le poison et le poignard tranchaient si souvent la vie qu'on les supposait là même où la volonté de l'homme n'était pas intervenue. On vint annoncer à Frédégonde que son enfant avait succombé à des maléfices, et que le préfet Mummolus, qu'elle haïssait depuis longtemps, était complice de ce crime.

Celui qui dénonçait le préfet était un des leudes de la reine; il raconta qu'un jour, dînant dans la maison de Mummolus, comme il pleurait la mort de son fils, son hôte lui avait dit : « J'ai une herbe qui, lorsqu'on la fait prendre à celui qui est attaqué de la dysenterie, quelque désespéré qu'il soit, le guérit sur-le-champ. » Cette parole innocente suffit pour perdre le malheureux qui l'avait prononcée.

Frédégonde croyait à la puissance du sort et des enchantements; elle avait foi dans ces puissances occultes qu'on disait être la manifestation de l'esprit des ténèbres. Par son ordre plusieurs femmes furent arrêtées à Paris et livrées aux supplices. Vaincues par la torture, ces femmes avouèrent qu'elles étaient sorcières et que par leur art magique elles avaient fait mourir un grand nombre d'enfants. La reine, avide de cruautés, inquiète, palpitante à la vue des membres brisés et du sang ruisselant à ses pieds, assistait aux exécutions et interrogeait elle-même ses victimes. L'une d'elles lui répondit pour en finir avec la vie : « Il est vrai, ô reine, nous avons sacrifié l'existence de ton fils à la volonté de Mummolus. Livre-nous à la mort que nous méritons. »

Pour assouvir sa barbare vengeance, Frédégonde imagina des supplices encore plus cruels que les précédents.

Les unes furent assommées à coups de bâton, les autres brûlées, lapidées, attachées à des roues qui brisaient leurs os. Le roi chassait dans sa villa de Compiègne. Sa barbare compagne vint l'y trouver pour lui demander la mort de Mummolus. Aussitôt des serviteurs partirent et amenèrent le préfet chargé de chaînes. Après l'avoir mis à la question par diverses tortures préparatoires, on le suspendit à un arbre les mains derrière le dos, l'engageant à avouer son crime. Il nia avec constance, mais, tout en repoussant l'accusation d'avoir empoisonné le fils du roi, il confessa pourtant avoir pris souvent chez des sorcières des onguents et des breuvages dont l'effet devait être de lui concilier la faveur du roi et de la reine.

A peine fut-il détaché du poteau, que l'orgueil du courage se réveilla dans son âme; il appela l'exécuteur et lui dit : « Allez annoncer au roi, mon seigneur, que je ne sens aucun mal des tourments qu'on m'a infligés. » Quand Chilperic eut entendu ces fières paroles, il s'arrêta et parut réfléchir; puis tout à coup il s'écria : « Eh quoi ! ne faut-il pas en effet qu'il soit sorcier pour n'avoir reçu aucun mal de ce qu'on lui a fait souffrir (1) ? »

Mummolus fut repris, étendu sur une roue et frappé de tant de coups de courroie que les exécuteurs en étaient lassés; on le blessa avec des fers rouges et on lui fit entrer des bâtons pointus dans les ongles des pieds et des mains. On allait l'achever, lorsque le roi lui fit grâce et le renvoya à Bordeaux, sa patrie, dépouillé de tous ses biens, le corps brisé, prêt à expirer. En effet il mourut avant d'avoir atteint le terme du voyage.

Ses victimes mortes, Frédégonde parut se calmer. Un sentiment plus doux quoique violent encore succéda à sa fureur. L'abattement de la douleur et du regret l'accabla.

(1) GREG. TURON., lib. VI.

Elle voulut détruire tout vestige de celui qu'elle avait perdu. Elle rassembla le trésor de son enfant, ses vêtements, ses bijoux, les meubles élégants et riches, les étoffes précieuses qu'elle lui avait donnés. La quantité en était si grande qu'elle en chargea quatre chariots. Elle brûla ces richesses amoncelées; elle fit même jeter l'or et l'argent dans une fournaise embrasée afin qu'il ne restât rien d'entier qui pût lui rappeler la mort de son fils.

Chilperic, que les contemporains ont nommé *le Néron*, *l'Hérode du temps*, ne semble pas avoir mérité cette universelle réprobation. Aucun crime ne peut lui être spécialement attribué; jamais nous ne le voyons avide de sang ni prodigue de supplices, en un siècle où la vie de l'homme n'était rien pour le caprice d'un roi barbare; mais dominé par Frédégonde, il la laissa agir, facilita ses cruautés, et les autorisa. Entraîné comme malgré lui par le vertige du mal, il lui abandonne ses enfants l'un après l'autre; il voit périr de sang-froid les fils d'Andovère, tandis qu'il verse des larmes amères sur la mort de ses derniers-nés. Sa nature bienveillante devient soudain féroce sous l'influence de son homicide compagne; par un contraste fréquent dans ces hommes à la raison faible, à l'humeur violente, des instincts de bonté se transforment en une indifférence atroce, plus atroce, plus révoltante même que l'empoiement du meurtre. Aussi doit-il porter la responsabilité de cette faiblesse sanguinaire; il est coupable d'une condescendance parricide. L'exécration vouée à Frédégonde retombe sur lui à bon droit. L'anathème de l'histoire les frappe l'un et l'autre avec justice.

Quand il n'était pas à la tête de ses armées, il allait de villa en villa, partageant son temps entre l'exercice de la chasse, l'étude des lettres ou de la théologie et les plaisirs du gynécée. Dans les années où nous sommes parvenus, nous le voyons rarement guider ses bandes au combat; il a

abdiqué le rôle du hertogh germanique pour prendre la vie d'un empereur du Bas-Empire. Depuis l'an 580 il s'était appliqué avec ardeur aux controverses théologiques; dès longtemps il se piquait de parler le latin avec pureté, de l'écrire avec élégance; il avait même appris les règles de la poésie et il faisait des vers. Il méritait mieux encore que son frère, l'éloge que Venantius Fortunatus adressait à Charibert : « La langue latine fleurit dans tes discours; quelle doit être ton éloquence dans ton propre idiome, toi qui nous surpasses dans la langue de Rome (1)! »

Laissons parler Grégoire de Tours; il nous donnera une idée exacte de ce que pouvaient être les discussions religieuses que Chilperic se plaisait à soutenir contre les évêques dont il cherchait à s'entourer. Rien n'est plus curieux que de voir le barbare quitter le maniement des armes pour les luttes de l'intelligence et plier son esprit, rebelle encore, aux subtilités métaphysiques des mystères chrétiens. On pense à Charlemagne traçant des caractères d'une main durcie par le pommeau de sa *Joyeuse* et courbant sur le pupitre du scribe ce bras puissant qu'ont roidi quinze années de victoire.

« En ce temps-là (585) le roi Chilperic écrivit un petit traité portant qu'on ne devait pas désigner la sainte Trinité en faisant la distinction des personnes, mais seulement la nommer par le nom de Dieu, affirmant qu'il était indigne de Dieu qu'on lui attribuât la qualification de personne, comme à un homme fait de chair, soutenant aussi que le Père était le même que le Fils, et le Saint-Esprit le même que le Père et le Fils. « C'est ainsi, disait-il, qu'il s'est

(1) VENANT. FORTUNAT.

Floret in eloquio lingua latina tuo,
Qualis es in propriâ docto sermone loquelâ,
Qui nos romano vincis in eloquio!

» montré aux prophètes et aux patriarches, et c'est ainsi
» que l'a annoncé la loi elle-même. »

» Et lorsqu'il ordonna que cela me fût lu, il me dit : « Je
» veux que toi et les autres docteurs de l'Église vous le
» croyiez ainsi. » Je lui répondis : « Quitte cette erreur, roi
» très-pieux; il te convient de suivre les doctrines qui nous
» ont été laissées, après les apôtres, par les autres docteurs
» de l'Église, qu'ont enseignées Eusèbe et Hilaire, et que
» toi-même as confirmées à ton baptême. »

» Alors le roi irrité dit : « Il m'est évident qu'en cela
» Hilaire et Eusèbe ont été violemment opposés l'un à
» l'autre. » A quoi je répondis : « Il faut prendre garde de
» n'offenser ni Dieu ni les saints; car tu sais qu'à les con-
» sidérer dans leur personne, autre est le Père, autre est
» le Fils, autre est le Saint-Esprit. Ce n'est point le Père
» qui s'est fait Christ, non plus que le Saint-Esprit; c'est
» le Fils. Celui qui était fils de Dieu, pour racheter les
» hommes, s'est fait fils d'une vierge. Ce n'est pas le Père
» qui a souffert la passion; ce n'est pas le Saint-Esprit,
» c'est le Fils, afin que celui qui s'est fait chair en ce monde
» fût offert pour le monde. Ce n'est point corporellement,
» mais spirituellement que s'entendent les trois personnes
» dont tu parles. Il n'est donc en ces trois personnes qu'une
» seule gloire, une seule éternité, une seule puissance. »

» Le roi en colère s'écria : « Il faut que je la montre à de
» plus sages que toi qui seront de mon avis. » Et moi je
lui dis : « Ce ne sera pas un sage, mais un fou que celui
» qui voudrait adopter ce que tu proposes. » Furieux de
ces paroles, il ne me dit plus rien.

» Peu de jours après vint Salvius, évêque d'Alby. Il
ordonna qu'on lui lût cet écrit, le priant d'y accéder. Sal-
vius l'ayant entendu le repoussa à tel point que, s'il eût
pu saisir le papier qui contenait ces choses, il l'eût déchiré
en morceaux, en sorte que le roi abandonna son projet.

» Le roi écrivit en outre des livres de vers à la façon de Sedule; mais ils n'étaient pas composés selon toutes les exigences des règles métriques. Il ajouta aussi plusieurs lettres à notre alphabet, savoir : l' ω des Grecs, le α , *the*, *uni* qu'il figura de la manière que voici : ω , Ψ , Z , Δ (1); il envoya des ordres dans toutes les cités de son royaume pour qu'on instruisît les enfants de cette manière, et pour que les livres anciennement écrits fussent effacés à la pierre ponce et écrits de nouveau. »

Ce roi barbare, à la fois poëte, grammairien et théologien, se piquait surtout d'une grande puissance sur les esprits et se vantait de les entraîner par la force de ses arguments. Nous venons de voir qu'au besoin il ne se serait pas fait défaut de démonstrations plus énergiques et qu'il était prêt à imposer ses opinions par la force. Il tenait singulièrement à convertir des juifs. Un jour l'un d'eux, nommé Priscus, était avec lui dans sa villa de Nogent. C'était un des familiers dont il se servait pour acheter des bijoux d'or et d'argent. Cette position d'argentier lui donnait une grande indépendance par les rapports journaliers qu'elle lui procurait avec Chilperic. Celui-ci, prenant doucement Priscus par les cheveux, dit à l'évêque de Tours, qui était là pour lui faire ses adieux : « Viens, prêtre de Dieu, impose-

(1) Les manuscrits varient sur la forme et le son de ces caractères, et Aimoin les donne autrement que Grégoire de Tours : « Le roi Chilperic, dit-il, ajouta à nos lettres, l' ω grec et trois autres inventées par lui et dont nous insérons ici la forme et le son : χ , *ch*, θ , *th*, ϕ , *ph*. » (AIMOIN, *de Gestis Francorum*, lib. III, cap. 40.) — Le dire d'Aimoin paraît plus probable que celui de Grégoire de Tours; les trois sons que, selon lui, Chilperic essaya de représenter par les lettres *ch*, *th*, *ph*, se trouvent en effet dans les langues germaniques, et les trois formes qu'il y voulut appliquer : χ , θ , ϕ , sont empruntées à l'alphabet grec; tandis qu'il n'y a aucun rapport dans aucune de ces langues, entre les sons et les caractères dont Grégoire de Tours fait mention. (Voir Guizot, *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France.*)

lui les mains. » Le juif résista à cette bénédiction qui le menaçait. Une discussion théologique très-vive s'ensuivit. Aucun des deux antagonistes ne céda. Pour cette fois le roi qui avait cité un grand nombre de textes, pardonna au juif qui lui avait fourni l'occasion de faire parade de sa récente érudition.

Quelque temps après il toucha au but de ses vœux : beaucoup de juifs se convertirent et il en tint plusieurs sur les fonts de baptême. Priscus seul, malgré les efforts du royal apôtre, résista obstinément. Chilperic le menaça de la torture; Priscus fit quelques cadeaux et demeura en paix; mais un des nouveaux convertis, nommé Phatir, le tua à coups d'épée ainsi que plusieurs autres sectateurs de Moïse qui priaient avec lui dans un oratoire. Le roi de Neustrie, moyennant une somme d'argent, pardonna à l'assassin; mais le pardon du roi ne suffit pas pour le protéger. Dans les temps où dominent les forces individuelles, la vengeance particulière est plus dangereuse que la vindicte publique. La vengeance atteignit Phatir. Les parents de Priscus l'immolèrent peu de temps après à leur ressentiment.

Outre les relations fréquentes que le roi de Neustrie entretenait avec les Visigoths, il conservait des rapports diplomatiques avec les Lombards et avec l'empire de Byzance. Il avait envoyé des messagers vers l'empereur Tibère; ce ne fut qu'après trois ans d'absence qu'on les revit dans la Gaule, où ils rapportaient, avec les riches présents de Constantinople, le goût des arts de l'Orient. Au retour ils ne purent débarquer à Marseille, ville du royaume de Gunthramn, avec qui Chilperic était alors en guerre; ils se dirigèrent vers Agde, qui appartenait aux Goths; mais une tempête brisa leur vaisseau et les jeta dépouillés sur le sable. Pourtant la plupart des caisses contenant les riches présents de l'empereur Tibère furent

sauvées; les Goths en retinrent une partie; l'autre fut envoyée à Chilperic qu'elle remplit de joie.

A l'aspect de ces splendeurs, le roi de Neustrie fut à la fois ébloui et charmé. Les marques de considération que lui envoyait de si loin le puissant souverain de l'Orient, le grandissaient à ses propres yeux; elles lui donnaient un orgueil naïf qui lui faisait apprécier davantage sa propre dignité. Au sein de la vie privée qui l'absorbait, il fallait ces lointains hommages pour lui rappeler qu'il était roi des Francs.

Il montrait avec une satisfaction puérile les dons que ses ambassadeurs lui avaient apportés. A tous les leudes qui visitaient sa villa il exhibait surtout d'énormes pièces d'or du poids d'une livre, sur lesquelles étaient gravés l'image de l'empereur d'un côté, et de l'autre un génie sur un quadrigé avec ces mots : *Gloria Romanorum*. Ses rudes guerriers semblaient si charmés de ces richesses étrangères qu'il voulut les imiter à son tour. Il fit faire des ouvrages d'orfèvrerie dans le goût byzantin pour en décorer les salles de ses demeures grossières. L'art de l'Orient pénétrait dans la villa mérovingienne. Il s'enorgueillissait surtout d'un grand bassin d'or orné de pierres précieuses, qui pesait cinquante livres. Il y attachait une importance extraordinaire, croyant que ce spécimen de son opulence était pour lui un titre de gloire et pour son peuple une preuve de puissance. Il répétait souvent à propos de ce vase d'or : « J'ai fait cela pour honorer la nation des Francs et lui donner de l'éclat; si la vie continue à m'accompagner, je ferai encore beaucoup d'autres choses (1). » Mot étrange et qui étonne dans la bouche d'un homme dont l'intelligence est assez développée pour l'appliquer à l'étude de la versification et des controverses religieuses!

(1) GREG. TURON., lib. VI.

Ce mot, l'importance que les barbares attachent aux trésors nous l'explique peut-être, et il nous prouve en même temps combien Chilperic avait gardé l'empreinte des idées germaniques. Par la pensée il a pris une teinte de civilisation, mais au fond le Salién survit toujours. La culture des lettres et l'étude de la théologie ont élevé, éclairé son esprit; elles ont étendu et rectifié son jugement; mais elles n'ont pu l'arracher aux instincts ni aux préjugés de ses rudes ancêtres. L'éducation d'une race ne se fait que par degrés. Il ne faut que quelques années pour lui faire adopter les formes de la civilisation; il faut des siècles pour la pénétrer de son principe.

Les rapports politiques des trois royaumes francs entre eux nous sont peu connus vers cette époque. Nous voyons les principaux chefs de la cour de Childebert, l'évêque de Reims, *Ægidius* en tête, se rendre auprès de Chilperic, dans le but de conclure avec lui une alliance contre Gunthramn; on ne saisit pas bien le motif de cette démarche, à moins que ce ne fût par haine contre le parti gallo-romain de Brunehilde, que le roi des Burgundes semblait protéger. Chilperic reçut très-bien les Ostrasiens; il déclara même que, puisqu'il mourait sans fils, Childebert serait l'héritier de son royaume, s'il lui restait fidèle jusqu'à sa mort.

Quelque temps après ils convinrent d'attaquer les États de Gunthramn avec leurs forces réunies. Les Ostrasiens n'arrivant pas, Chilperic ordonna à ses ducs *Berulf*, *Désiderius* et *Bladhaste* de commencer la campagne; ceux-ci entrèrent sur le territoire de Bourges, ravageant les champs, suivant l'habitude des guerres de l'époque. A la vue de leurs métairies livrées aux flammes, les habitants de la cité en sortirent au nombre de quinze mille et engagèrent la bataille; elle resta indécise, quoique le carnage eût été grand; plus de sept mille hommes périrent de part et d'autre.

Les ducs continuèrent leurs dévastations sans oser attaquer Bourges, Gunthramn s'avança à leur rencontre et remporta un léger avantage qui suffit pour amener des négociations pacifiques; la froideur des Ostrasiens et un fils qui venait de naître à Chilperic, le détachèrent entièrement de Childebert et du parti d'Ægidius; il se décida à la paix. Un traité fut conclu, par lequel les deux rois se promettaient mutuellement que celui qui, d'après le jugement des évêques et des principaux chefs, serait reconnu avoir dépassé les bornes de la loi, payerait à l'autre une composition; c'était le *wehrgeld* appliqué aux relations politiques de deux souverains.

A son retour, Chilperic essaya en vain d'arrêter les pillages auxquels se livrait son armée; il voulut au moins faire un exemple et il tua d'un coup d'épée le comte de Rouen, qui paraissait les protéger. Desiderius et Blad-haste ne quittèrent le territoire de Bourges qu'après l'avoir désolé au point que, suivant le mot d'un contemporain, le pays semblait entièrement *vidé d'hommes et de troupeaux*. En passant par les campagnes de Tours, quoique la ville appartint à la Neustrie, ils s'y livrèrent au meurtre, au pillage, à l'incendie, comme s'ils s'étaient trouvés en pays ennemi. C'était le régime ordinaire de ces temps de désordre profond, où la force et l'arbitraire réglaient seuls tous les rapports sociaux et politiques.

Les désastres des éléments se joignirent aux dévastations de la guerre. Toutes les rivières débordèrent; les inondations de la Loire et de l'Allier, du Rhône et de la Saône, causèrent des pertes énormes et amenèrent la disette; une partie des murs de Lyon fut emportée par les eaux. Un tremblement de terre agita Bordeaux et Orléans, et, détachant des rocs énormes des Pyrénées, occasionna la mort de beaucoup d'hommes et de troupeaux. L'épouvante et la désolation accablaient le peuple; on s'attendait à la

fin du monde ; des terreurs superstitieuses frappaient les esprits.

Notre chroniqueur, l'évêque Gregorius, se trouvait en ce temps-là à la ville de Brennacum avec l'évêque Salvius. Un soir ils se promenaient ensemble autour de la demeure royale ; tout à coup Salvius saisit son ami par le bras et lui dit :

« Ne vois-tu pas au-dessous de ce toit ce que j'y aperçois ?

— J'y vois, lui répond Gregorius, un second petit bâtiment que le roi a récemment fait construire.

— N'y vois-tu pas autre chose ?

— Non, je n'y vois que cela. Dis-moi, qu'y vois-tu ? »

Salvius, absorbé dans sa contemplation, se tut ; puis, poussant un profond soupir, il dit :

« Je vois le glaive de la colère divine tiré et suspendu sur cette maison. »

A quelque temps de là, Chilperic était à son domaine de Cala, aux bords de la Marne. Un soir qu'il revenait très-fatigué de la chasse, au moment où il appuyait sa main sur l'épaule d'un de ses serviteurs pour descendre de cheval, un homme, profitant de l'obscurité de la nuit tombante, s'élança sur lui et le frappa d'un coup de couteau sous l'aisselle ; puis, retirant l'arme, il la lui plongea tout entière dans le ventre. Le roi tomba ; des flots de sang coulaient de ses deux blessures qui étaient mortelles ; il expira presque aussitôt.

On ne sut d'abord à qui attribuer le crime ; on en accusa tour à tour les leudes et Brunehilde ; mais un détail intime que la chronique a conservé, ne peut nous laisser de doutes sur la main qui a dirigé le coup.

Le matin du jour où il fut frappé, Chilperic entra dans la chambre de Frédégonde avant de se mettre en chasse ; il tenait à la main une baguette dont il la frappa légèrement à l'épaule ; la reine se lavait le visage ; sans se retourner, et

croyant reconnaître à cet attouchement familial la main de son favori Landeric, elle répondit par un de ces mots qui font tout comprendre. Quand elle se retourna, elle vit le roi derrière elle. Chilperic s'arrêta un moment stupéfait, étourdi; puis, se retirant à pas lents, il s'élança dans la forêt.

Le couteau de l'assassin l'attendait au retour (584).

FIN DU TOME PREMIER.